

ROMA DELENDAM

Elgidius Grossius, 2018

...nor is it so small a work as you may imagine to destroy a great Empire (Edward Gibbon to J. B. Holroyd, July 20th, 1775)

On croit que le "Gibbon's problem" est d'expliquer la *chute de Rome*. Pourtant, l'Occident "tombé" en trois volumes et trois cents ans, Gibbon doit en ajouter trois autres et parcourir un millénaire sans trouver un terme définitif : la *nouvelle Rome* enfin conquise par les Turcs, les trois derniers chapitres rebondissent sur la nouvelle ancienne Rome...

Rome n'a pas chu. Voilà notre "Gibbon's problem".

Encore aujourd'hui, de l'Australie à l'Europe, on étudie et on consomme une Rome dont l'Occident s'est fait l'héritier, pendant que des fanatiques font sauter les colonnes de Palmyre et que les *neocons* grognent: *Like the Roman empire, Europe has let its defences crumble!*

Et Rome va tomber d'une chute éternelle (Louis Racine). Comment? pourquoi? jusqu'où?



Rome — le paradoxe d'une chute éternelle

De l'Australie à l'Europe en passant par les Etats-Unis, d'éminents spécialistes consacrent recherches, publications et enseignement à l'Histoire d'une Rome dont l' "Occident" s'est fait l'héritier —ou dont il a usurpé l'héritage. Pendant ce temps le grand public consomme massivement aqueducs et temples, combats de gladiateurs et péplums, tortues légionnaires et jeux de stratégie. Le groupe "Etat islamique" fait sauter les colonnes de Palmyre et les *neocons* américains, commentant les attaques terroristes à Paris, rappellent à l'Europe la chute de Rome : laisser entrer les barbares coûte l'effondrement de la civilisation [1].

Si Babylone est une image, Jérusalem une mystique, Xi'an (西安) un souvenir, Athènes une abstraction, "Rome" —la ville et l'Empire— reste une présence en Occident, alors même que le "latin" n'est plus enseigné et que la déchristianisation a dissipé la fausse familiarité quotidienne. Cette présence ne résulte pas d'un héritage mais d'une longue appropriation. Cherchant une identité dans une origine [2], les tribus adoptent des ancêtres mythiques. De même, les Francs furent faits Troyens (à la suite des Romains eux-mêmes) et les ouest-européens se firent Romains. L'Histoire de Rome, en tant que concept et écriture, est l'histoire de cette appropriation, une entreprise d'ingénierie génétique.

Cette entreprise a un début et peut-être une fin. Elle commence au XVIIIe siècle, s'épanouit avec la modernité industrielle et entre en crise avec elle à la fin du XXe. Curieusement, que cela soit dû aux modalités de la concurrence académique, aux singularités historiques et culturelles, ou à l'ambiguïté britannique — reprochent-ils aux Romains de les avoir envahis ou abandonnés ?—, c'est dans les régions les moins historiquement romaines de l'Occident que la littérature spécialisée (et même grand public) va de retournement en retournement, *turns* dont le continent s'effare (et s'amuse, peut-être à tort).

Indiquons tout de suite la difficulté majeure de notre enquête : "Rome" en tant qu'entité historique se laisse difficilement extraire de "Rome" en tant que mythe culturel —totem— ou de sa version mineure, rhétorique, d'un usage millénaire aussi diffus que banal.

Dans la première partie, nous étudierons la naissance de l'objet "Histoire de Rome". Il n'y a pas d'Histoire de Rome avant Gibbon qui écrit le brouillon des travaux futurs et surtout définit et délimite leur champ. Que, au XXe siècle, la spécialisation succède aux immenses sommes du XIXe ; que l'on préfère les structures aux événements ; on reste dans le champ.

Au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, les oppositions dans le champ, si elles se poursuivent (par exemple entre "modernistes" et "primitivistes"), se redoublent d'oppositions sur le champ. Le climat "déconstructif" de la postmodernité imprègne aussi l'Histoire de Rome : de quoi "Rome" est-il le nom ? Par une série d'excitants renversements *upside down*, les périphéries (provinces et zones frontières) remplacent le centre, l'implicite l'explicite, les "invisibles" (*prostitutes, outlaws, slaves, gladiators, ordinary men and women...*) l'élite sénatoriale, la Méditerranée les acteurs, l'Eurafrasie la Méditerranée, l'archéologie des objets l'histoire des hommes. L'Histoire de Rome n'aura-t-elle été qu'un sous-produit de la modernité ? (seconde partie).

1. Constitution du champ

a) Rome mémorielle

Ne nous demandons pas si une "société" (disons plutôt : un groupement humain) peut avoir une histoire quand elle ne la pense pas, ne l'écrit pas et repose sur des traditions ; ne nous interrogeons pas sur la pertinence de notre concept d'Histoire appliqué à des "sociétés" qui ne le partagent pas ; ne spéculons pas, restons en au fait. Le fait est : les Romains n'ont pas produit d'historiographie, au sens propre d'histoire **écrite** [3], comme au sens large (Histoire). Qu'ont-ils laissé ? des chroniques, des biographies, des témoignages (épistolaires, épigraphiques, littéraires), des traces matérielles, pas d'Histoire de Rome. Ce qui se présente sous ce nom, ce sont de grandes machines (Tite Live, Denys) qui sont en prose ce que l'Enéide est en vers : des célébrations impériales du cheminement providentiel, des étapes épiques, de l'absorption du Monde par la Ville.

Après que les "royaumes barbares" aient remplacé l'Empire, on continue à évoquer Rome, à écrire ou à utiliser des morceaux de son histoire. Rien n'illustre mieux cette longue existence fantomatique que l'usage paneuropéen d'un "latin" appris que nul n'a plus pour langue maternelle —pour autant que cette langue artificielle ait jamais été maternelle à quiconque. Cette vie posthume passe par l'Eglise et les clercs qui maintiennent "Rome" vivante et familière : d'une part l'invention papale d'un empereur d'Occident, d'autre part le recyclage de Rome. Si la ville est en ruines, dépeuplée et menacée de l'intérieur et de l'extérieur, si la métamorphose de l'évêque de Rome en Pape demande des siècles, la substitution de Pierre et Paul aux jumeaux originaires et la proclamation du pouvoir des clefs font renaître à la fois l'image de la Ville et l'*Imperium Mundi* [4]. Le potentiel cosmogonique de la Cité (*superlative site*) est redoublé à partir du XVe siècle par sa monumentale reconstruction néo-latine. Cette permanence et cette renaissance affectent en retour notre vision et notre conception de Rome. La Rome papale conditionne notre vision de l'Antiquité. Scénarisée par les monuments et métabolisée par plus d'un millénaire d'affrontements entre les papes et les rois, l'apparence de continuité empêche nos historiens (et quiconque) de regarder la Rome antique du même œil que Carthage : c'est une partie de nous et non un objet purement historique. Une Rome mémorielle enveloppe et recouvre la Rome historique. Confusion dangereuse.

Le "moyen-âge" et la "première modernité" ne se limitent pas à écrire et parler "latin", ils puisent dans le trésor d'*exempla* de Rome pour en tirer des autorités, des illustrations, des symboles et des arguments. Ce qu'on appelle "Histoire de Rome" —souvent une suite de biographies d'empereurs— se réduit à paraphraser ou à publier les auteurs antiques, avec un grand abus de Plutarque et de l'*Histoire Auguste* [5]. La monumentale chronologie de Rollin-Crevier (Paris 1738-1748), ne couvre que la République (*Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*) et, si elle eut grand succès, inspire aujourd'hui un immense ennui.

La fameuse *querelle des Anciens et des Modernes* dans la deuxième moitié du XVIIe, met en cause l'imitation des *Anciens*, sans critiquer leur autorité : si les *Modernes* dispensent l'historien de copier Tite Live, il continue à écrire à partir de lui [6]. Or une Histoire de Rome est impossible sans discuter la tradition. Et discuter la tradition, c'est du *libertinage* ou de l'*hérésie* (critique biblique protestante). En 1722, le mathématicien Pouilly (Lévesque de Pouilly) fait scandale à l'*Académie des inscriptions* en ouvrant un débat sur ce qu'on sait des *Primordia*, la période qui va de la "fondation" (Romulus/Remus, les rois, etc.) au "sac de Rome par les Gaulois" (*Sur l'incertitude de l'histoire des quatre premiers siècles de Rome*). Réprobation et condamnation [7]. Cette "bombe" (Maury, 1864 [8]) que Pouilly fit éclater nous paraît aujourd'hui anodine. Elle ne l'était pas. Pouilly dut renoncer à l'*Académie* [9] : *Jusqu'à la suppression de celle-ci, en 1793, personne ne s'avisa plus de mettre publiquement en*

doute l'existence de Romulus, ni l'histoire des origines de Rome (Grell, 1983).

Ce n'est donc pas en France que pouvait naître l'Histoire de Rome. Montesquieu n'en est pas le père. Il publie en 1734 *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et reviendra sur le sujet dans *L'Esprit des Lois* (1748). Ecrivant pour un public aussi imprégné d'antique que lui-même, Montesquieu emploie un langage romain pour critiquer implicitement le despotisme français et prescrire comme remède la vieille thésaurie de la "constitution mixte", cette combinaison de monarchie, d'aristocratie et de démocratie qu'on suppose depuis longtemps (avant même la *Grand Monarchie* de Seyssel, 1519) cumuler les avantages de chacun des régimes et neutraliser leurs inconvénients. Rome est l'illustration commode et prudente de la "constitution mixte". Malgré l'allure chronologique de son exposé, Montesquieu ne fait pas plus d'Histoire que Machiavel dans son *Discours sur Tite Live* (1531). Si, pour la première fois un auteur embrasse Rome dans toute sa durée, du début à la fin, Montesquieu ne va jusqu'au bout qu'en fermant les yeux [10] : dix chapitres consacrés à la *grandeur* que la "constitution mixte" a valu à Rome, dix à la *décadence* que son oubli provoque et les trois derniers à la chute.

Cet usage allégorique de Rome sera fréquent au XVIIIe, en France et d'autres pays européens. Eduqués par les grands auteurs romains, familiers des caractères des héros, admirateurs des hauts faits de Rome, les membres de la *classe politique* partagent cette culture stéréotypée, à la fois importée et fabriquée, et y prennent leurs exemples, leurs arguments et leurs images. On le verra pendant les révolutions américaine et française qui empruntent aux plus incertaines *primordia* l'épisode glorieux de l'éviction du roi Tarquin et de la fondation de la "République", en essayant d'oublier sa faillite ultérieure [11]. Il est amusant de trouver un Sénat et un Capitole sur les bords du Potomac et encore plus de voir en 2010 circuler à travers les USA une exposition du *National Constitution Center* [12] : *ANCIENT ROME AND AMERICA — THE CLASSICAL INFLUENCE THAT SHAPED OUR NATION* !

Comme dans la Bible ou le Mahâbhârata, on trouve dans l'épopée de Rome ce dont on a besoin. Ce n'est pas de l'Histoire mais de la rhétorique ou de l'ornementation : architecture, costumes, mots d'ordre... En témoigne en France la figure révolutionnaire de Brutus (à partir de 1793) qui amalgame deux Brutus : l'un en "509 BC" remplace le roi par la république ; l'autre en 44BC liquide Jules César soupçonné de vouloir se faire roi ! D'innombrables Brutus naîtront ces années là, non pas en hommage à Rome (au même moment les jours et les mois sont déromanisés), mais en affirmation politique ! C'est un nom de code [13], un symbole, un raccourci comme on disait "Moscou" pour "communistes". De même, "Catilina" pour conspirateur, "Carthage" pour Angleterre, et, dans un autre registre antique, "Sparte" pour la liberté collective écrasant la liberté individuelle et, après Thermidor, Athènes pour liberté ! Les Thermidoriens affecteront de voir dans la Terreur l'effet d'une anticomanie fanatique [14].

C'est précisément cette imprégnation romaine, cette quotidienneté, qui rend alors impossible une Histoire de Rome. Poser Rome comme objet d'histoire demande une mise à distance —où en résulte— pour exfiltrer Rome de la vie courante en l'écrivant au passé. Vertot (1732, 1732, *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine* prête des discours aux personnages historiques, en faisant des acteurs dramatiques du quotidien du lecteur dont, nécessairement, ils parlent la langue, ce qui donne une impression d'immédiateté.

Tant que Rome (ou son apparence) se vit au présent, le continuum illusoire lui confère une valeur normative à laquelle on emprunte son autorité, en tirant des traites à discrétion sur cette abondante banque de données. Ce sera le rôle de Gibbon d'ouvrir les livres pour examiner le bilan. Au lieu de réécrire ou commenter les "historiens" romains, il les révoquera en doute et en fera une utilisation raisonnée.

Il en va encore ici comme de la Bible que la critique, protestante d'abord, érudite ensuite, a fait passer de l'état de sujet englobant (qui parle de nous et nous dicte sa loi) à celui d'objet à analyser (dont nous parlons et auquel nous donnons notre loi interprétative). Historiser la Bible (et les Ecritures

en général) les extériorise, ce qui suscite l'horreur de leurs défenseurs.

Que Gibbon ait admiré Montesquieu et lui doive quelque chose, ne doit pas nous tromper : leur Rome n'est pas la même, ni l'emploi qu'ils en font. La Rome de Montesquieu est traditionnellement le magasin d'accessoires. Celle de Gibbon, un problème à résoudre. La première est une réponse, la seconde une question.

b) Gibbon, l'innocent inventeur

Par rapport à tout ce qui a été écrit avant lui, Gibbon réalise (et nous fait effectuer) deux déplacements : le premier, de la République et ses vertus à l'Empire et ses difficultés, du connu rabâché à l'inconnu inquiétant ; le second, du décor historique à l'histoire-problème. Puisqu'il étudie un processus, il en fait l'histoire ; et, puisque c'est un littérateur, il écrit un narratif.

Il est tentant de dramatiser *Decline and Fall* (D&F par la suite) et de le voir de loin (de très loin) comme une longue méditation sur les ruines, un pendant littéraire aux *fabriques* qui ornent les parcs, colonnes coupées, arches brisées, tours tronquées, pour exciter l'imagination. Le XXe siècle dont les cataclysmes ont montré qu'*une civilisation a la même fragilité qu'une vie* [15] prend volontiers D&F pour une interrogation implicite sur l'avenir de l'Europe des Lumières. *Memento mori* : comme Rome, déclinons-nous ? Les révolutions américaine et française, la révolution russe, la chute des empires coloniaux sont à l'arrière-plan de cette lecture moderniste. Vraie ou fausse, l'anecdote de la rencontre de Franklin et de Gibbon introduit *the decline and fall of the British Empire* [16].

Dans la conclusion des trois premiers volumes qui forment sa *première époque*, Gibbon déçoit cette lecture. A la question *si l'Europe est exposée à craindre encore une répétition des calamités qui renversèrent l'empire de Rome et anéantirent ses institutions*, il répond négativement : la civilisation est à présent trop étendue pour disparaître [17]. Il n'y a plus de barbares pour nous détruire. Si toutefois il en surgissait, pour nous vaincre, il faudrait d'abord qu'ils se civilisassent. Et, au pis, *En supposant que les Barbares victorieux portassent l'esclavage et la désolation jusqu'à l'océan Atlantique, dix mille vaisseaux mettraient les restes de la société civilisée à l'abri de leurs poursuites, et l'Europe renaîtrait et fleurirait en Amérique, où elle a déjà fait passer ses institutions avec ses nombreuses colonies*.

En 2005, après le réveil de l'intégrisme islamique, Ward-Perkins termine son ouvrage grand public *The Fall of Rome and the End of Civilization* par cet avertissement bien éloigné de l'optimisme de Gibbon: *The end of the Roman West witnessed horrors and dislocation of a kind I sincerely hope never to have to live... Romans before the fall were as certain as we are today that their world would continue for ever substantially unchanged. They were wrong. We would be wise not to repeat their complacency*.

Gibbon ne cherche pas à se rassurer, il n'est pas inquiet. Comme ses lecteurs instruits et aisés, en Angleterre et ailleurs, l'ordre présent lui convient [18]. Il oblitère tout naturellement la République romaine qu'il laisse à ceux qui cherchent à justifier les changements souhaités. Il n'en fait pas partie. On lui reproche aujourd'hui de ne pas s'être inquiété de la sécession américaine ou des émeutes et troubles sociaux [19]. Pour lui et l'heureuse gentry, il s'agit de questions de police, pas de "problèmes de société". Que le "gothique" et les ruines soient la part d'ombre du siècle des "Lumières", n'en fait pas la négation. Du reste, lorsque dans le dernier chapitre de D&F (CH 71), Gibbon s'occupe des ruines de Rome, ce sont celles du XVe siècle (*Prospect of the Ruins of Rome in the fifteenth Century*) et il les traite en historien. Si la dernière phrase de D&F évoque l'inspiration qu'il en aurait reçu, c'est pour finir joliment, pas pour donner la clef [20].

Gibbon, évidemment un "homme de son temps", est politiquement *the most ordinary squire who came to Westminster* (Graubard, 1976, qui en fait un grief). Malgré son imprégnation de culture française et ses longs séjours à Lausanne, malgré son inappétence pour la chasse et l'agriculture, il

reste, fondamentalement, un gentilhomme anglais, partageant les préjugés politiques et sociaux de sa classe. Morison, son biographe de 1878, n'aime pas ses lucratives années publiques (1774/82) : *Gibbon's political career is the side of his history from which a friendly biographer would most readily turn away* (p 78). Il lui reproche de ne pas appliquer sa *mental vigour* aux questions du temps, de rester absolument muet au Parlement, de profiter des prébendes du *Board of Trade* et de manquer de convictions.

Cette indéniable paresse est cependant toute sélective car, dès les premières lueurs du jour, Gibbon, la plume à la main, travaille dans sa bibliothèque et, en 1776, publie le premier volume de D&F qui rencontre un public et transforme un amateur en auteur, un ouvrage en œuvre.

Les commentateurs oublient d'interroger le public de Gibbon et sa contribution. Pourtant D&F n'existerait vraisemblablement pas si le *general public* n'y avait pas adhéré. Sans le succès du premier volume (*My book was on every table, and almost on every toilette; the historian was crowned by the taste or fashion of the day.*), la modestie orgueilleuse et l' "indolence" laborieuse de Gibbon l'auraient dissuadé de poursuivre. Il nous resterait les 700 pages d'un livre oublié sur le *Decline and Fall* de l'empire païen, et uniquement celui-ci. Mais le public, content de sa façon de voir et de peindre, a poussé l'auteur plus loin, malgré les attaques de la bigoterie contre les fameux CH15 et 16 [21], attaques qui dureront longtemps.

L'adhésion du public transforme Gibbon en écrivain professionnel. A près de quarante ans, il n'a encore rien réussi. Le succès médiocre de son *Essai sur l'étude de la littérature* (1761) a été suivi de l'abandon de l' *Histoire Générale de la République des Suisses* (1767) [22], du four des *Mémoires littéraires de la Grande Bretagne* 1768/69, et de l'échec des *Critical Observations on the Sixth Book of the Aeneid* (1770). Le projet du D&F a mûri pendant sept ans et l'écriture des seize chapitres de 1776 a demandé trois ans [23]. Leur parution était critique. Même si, bien plus tard, Gibbon écrit, à la fin du dernier volume, que ce travail *has amused and exercised near twenty years of my life*, il ne l'aurait pas fait pour lui-même.

Les encouragements du public poussent Gibbon à poursuivre, de Constantin jusqu'à l'effondrement de l'Occident. En 1778 il entreprend le second volume qu'il publie avec le troisième en 1781. La réception reste bonne, quoique moins enthousiaste [24]. Ces trois volumes (D&F occidental) forment la "première époque" de l'édition française de Buchon (1839) [25]. Arrivé à ce point, Gibbon allait-il s'arrêter ?

Comme, *ex post*, le résultat se présente à nous aujourd'hui dans sa totalité instantanée, nous oublions sa temporalité et commettons l'erreur de lire D&F comme un unique ouvrage [26].

Gibbon n'a pas décidé d'avance d'aller jusqu'à la fin de Constantinople et, après le troisième volume, considère qu'il a tenu la promesse qu'il avait faite au public [27]. Il hésite un an. Il est probable que son retour à la vie privée (dissolution du *Board of Trade* et la perte de son siège au Parlement) contribuent à le décider. En 1783, il s'installe à Lausanne, se met au travail en 1784 et, trois ans après, écrit la dernière ligne du dernier volume qui conduit jusqu'au XVe siècle, liant pour la première fois l'Antiquité et les "temps modernes". Il publie les trois nouveaux volumes en 1788. Malgré la symétrie formelle (deux fois trois volumes, deux fois un millier de pages en deux colonnes dans l'édition Buchon), la "seconde époque" constitue, dans une certaine mesure, un autre ouvrage [28].

Le "Gibbon's problem" consiste-t-il à expliquer le déclin et la chute de l'Empire Romain [29] comme on le pense souvent, ou au contraire à trouver sa fin ? à rendre compte de son invraisemblable survie, de sa *chute éternelle* (Louis Racine), de ce paradoxe d'une *death-agony of a thousand years* (Norman Baynes [30]).

Quoique l'Empire change, dans son organisation et dans son espace, Jupiter tient sa promesse à Vénus : *imperium sine fine dedi* (Eneide, I, 279) ! Gibbon, sans s'arrêter aux submersions barbares du Ve siècle, sans s'arrêter à l'envahissement arabe du VIIe, sans s'arrêter à la prise de

Constantinople par les "croisés" en 1204, court jusqu'en 1453 [31] et ne s'arrête toujours pas : les trois derniers chapitres rebondissent sur la nouvelle ancienne Rome, la Rome papale que nous savons durer jusqu'en 1870 [32].

Aujourd'hui, on pourrait même aller plus loin : l'Empire Ottoman ne fut-il pas un nouvel avatar de Rome (Ball Warwick, 2012, *Sultans of Rome*) ? Rome, du paganisme au christianisme puis à l'Islam ? du latin au grec puis au turco-persan ?... On prête une continuité multimillénaire à un empire chinois qui se décompose et se recompose à plusieurs reprises, à partir de l'intérieur ou de l'extérieur. Ne peut-on se demander un instant si Rome a connu avec l'Empire Ottoman sa métamorphose mandchoue ? Les deux, le mandchou et l'ottoman, —les trois si on ajoute la Rome papale— furent emportés par la *transformation du monde au XIXème siècle* (Osterhammel) qui rendit obsolètes les empires antiques.

Montesquieu aussi avait balayé les millénaires, des *commencements de Rome* (CH. 1) à la *destruction de l'Empire d'Orient* (CH. 23). Gibbon, on le sait, saute par dessus la République et, passant de l'Occident à l'Orient, descend le temps aussi loin que Montesquieu, ce qui permet à Laboulaye, dans sa préface à l'édition de 1876 des *Considérations*, de cocoriquer [33] : *Qu'est-ce que le grand ouvrage de Gibbon, sinon la paraphrase des derniers chapitres de Montesquieu ?* Paraphrase? là où Montesquieu, soucieux de philosophie politique et de morale, esquisse l'ombre d'une silhouette, Gibbon donne un tableau achevé qui forme la première Histoire de l'Empire Romain jamais écrite.

Les historiographes de Rome qui recopiaient ou adaptaient les grands auteurs romains étaient, par le fait même, conduits à s'arrêter au même endroit qu'eux ! Ils s'en contentent bien volontiers car eux et leur public ne s'intéressent pas au *bas empire*, à la *décadence*, et moins encore à l'Orient. Je l'ai dit, leur préoccupation, c'est les victoires et les "vertus".

Le succès de Gibbon laisse penser que le public se lassait de ces vertus romaines qui sentaient le maître d'école ou le prêche. Gibbon, après ses faux départs florentin, suisse etc., cherche un sujet et une réputation. Il mobilise la vieille lune du *déclin* et la transforme en objet historique. Rien de plus ancien et banal que ce lieu commun : l'homme vieillit, la beauté se fane, les manières se perdent, les royaumes s'écroulent, les fortunes se dissipent...

C'est le très vieux thème de la *vicissitude des choses* [34] qui, à tout prendre, inspire la méditation sur les ruines (cf. Volney, 1791 [35]), *quand Londres sera redevenue un sentier herbeux...* Consciemment ou non, en affichant *Decline and Fall*, Gibbon flatte son lecteur pour, ensuite, lui donner, non pas des "considérations", mais un exposé raisonné, mettant en œuvre la conception énoncée dans son *Essai sur l'étude de la littérature* : *L'histoire est pour un esprit philosophique ce qu'était le jeu pour le marquis de Dangeau. Il voyait un système, des rapports, une suite, là où les autres ne discernaient que les caprices de la fortune* (§ XLVIII, ed. 1761, p 94/95). Mais, attention, ce système naît des faits, il ne les choisit pas. *L'incertitude est pour nous un état forcé... Le génie brillant se laisse éblouir par ses propres conjectures... De cette disposition naissent les systèmes* (§LIV, p 106).

Mais les *faits* dont dispose Gibbon sont douteux. Les historiens postérieurs, même lorsqu'ils excusent le XVIIIe siècle de manquer de sources (notamment archéologiques) et d'ignorer les facteurs économiques et sociaux, ont critiqué le D&F à l'envi pour ce qu'il contient comme pour ce qu'il ne contient pas. La critique interne conclut avec malice qu'il échoue à organiser les facteurs de déclin et à en donner une explication générale [36].

Au-delà du plaisir de la lecture, l'apport de Gibbon ne réside pas dans son analyse mais dans son regard. En faisant de Rome un passé, il définit et balise le champ de l'Histoire de Rome. En passant de la morale à l'analyse (quelque jugement qu'on porte sur la valeur de celle-ci) ; en écrivant dans les années 1770 comme un homme de ces années et non comme un "romain" ; en se distanciant de son thème (par son ton volontiers amusé autant que par ses jugements) ; il met à profit sa familiarité

intime avec l'Antiquité pour l'extérioriser, pour la poser sur la table de dissection et l'offrir à l'examen et aux scalpels. Qu'il saute par dessus la République l'empêche de faire une histoire complète de Rome mais d'autres utiliseront la méthode du D&F pour étudier son antécédent : essor et triomphe.

Si le XVIIIe siècle, avec la diplomatique, les recueils et collections, les débuts de l'archéologie (Herculanum et Pompéi), la numismatique, le *libertinage* (critique des traditions reçues), l'apparition de l'idée de "progrès" (et donc du temps historique), les prodromes romantiques, si le XVIIIe préparait la rupture avec les *Anciens* ; s'il était au bord de la découverte de l'Histoire ; s'il en était gros ; il s'est trouvé que, par hasard et entraînement, Edward Gibbon en fut l'accoucheur [37].

Au XIXe et au premier XXe siècle, les romantismes nationaux, la philologie, l'archivistique, les voyages et expéditions militaires, l'extension des fouilles puis leur rationalisation et les nouvelles techniques archéologiques, multiplieront d'abord les *grand narratives* à la Gibbon, pour laisser place ensuite à des spécialisations de plus en plus précises. L'illusion scientifique, dans ce domaine comme dans d'autres, a fait merveille.

L'association Rome/Impérialisme est-elle un paradigme ? une figure de rhétorique ? une banalité ? Que l'impérialisme se soit cru justifié par sa mission civilisatrice (et qu'il l'ait prêtée à Rome) s'explique mieux par le "scientisme" que par l'Antiquité. Soyons contemporains ! comment les Européens qui s'extraient des conditions de vie "antiques" (*sociétés organiques* [38]), avec la machine à vapeur, les vaccins, l'électricité etc., ne se seraient-ils pas sentis civilisés à neuf et, de ce fait, investis d'une "mission" à l'égard des autres ? L'image de Rome est *omnibus* : elle se prête à tout ce qu'on lui demande et illustre aussi bien l'impérialisme que l'unité nationale de Mommsen ou, aujourd'hui, le multiculturalisme d'un monde hyperconnecté [39].

2. Déconstruction

En 1795, dans ses *Leçons*, Volney ne se limite pas à faire de la Terreur une pathologie anticomanaïque et à noircir Rome [40], il réfléchit à la pratique de l'Histoire [41] : *l'histoire prend le caractère des époques et des temps où elle a été composée* (p. 34). Au temps *t* d'un lecteur ou d'un auteur, le passé qu'il voit lui parvient à travers une série de *miroirs déformants* qui reflètent les images successives formées par les générations antérieures.

a) miroirs

Les tournants du présent engendrent des tournants du passé. A partir de la fin XIXe, le capitalisme et la conscience de l'importance des facteurs socio-économiques conduisirent certains à prêter à Rome un *modernisme* (Meyer, Beloch, Rostovtseff pour faire bref [42]) qui n'a cessé de susciter, d'un côté les critiques d'anachronisme, de l'autre des développements "connectionnistes" d'autant plus audacieux que l'économie mondiale s'intègre davantage (cf. *infra*).

Au niveau "méta-conceptuel", la deuxième moitié du XXe siècle connaît une heureuse révolution qui rejette l'eurocentrisme et recherche une Histoire alternative. Le choc intellectuel de la décolonisation (au sens large) a eu une intensité maximale là où l'Etat s'identifiait à l'Empire (Royaume-Uni), mais son extension a été mondiale, redoublée par la réapparition ou l'émergence de puissantes économies et cultures asiatiques qui relativisent l'Occident (débat sur la "grande divergence" [43]).

Outre cette influence générale, l'histoire du "bas empire" a subi le *paradigm shift* impulsé par Brown (*late antiquity*) à partir d'une réévaluation du facteur religieux [44]. Au schéma organique du vieillissement ("déclin et chute" avec en corrélat la disparition de la civilisation et les *dark ages*) succède un schéma "évolutionniste". La période IVe/Ve ne se caractérise plus par la "décadence" ou l'effondrement mais par la continuité, tant au niveau des élites (synthèse "romano-barbare") que de la masse des petits paysans dépendants dont l'archéologie révèle la permanence. Les *grandes invasions*, au lieu d'un tsunami destructeur, deviennent un processus d'interactions qui, à la limite

(Goffart), devient *an imaginative experiment that got a little out at of hand* [45].

Le temps et le lieu, la géopolitique et l'idéologie du moment, déterminent la représentation que se font tels historiens des "barbares germaniques" (cf. les Français après 1870 [46] et, en sens inverse, la réconciliation et la redécouverte à la suite de l'intégration européenne), et plus généralement ils fixent le sens de la relation centre-périphérie. A l'époque impérialiste, les Occidentaux, se voyant supérieurs et civilisateurs, font de l' "assimilation" des Provinces à Rome le ressort du progrès. Après la seconde guerre mondiale, la perte des colonies, l'émergence du "tiers-monde" et des nouveaux mythes associés —une résurgence du "bon sauvage" ?—, le triomphe de l'Asie, la polarité s'inverse.

Dès lors, la *romanisation* apparaît comme un concept impérialiste, traduisant la supériorité générale du "centre" et l'imposition de ses normes à la "périphérie" [47]. On accuse Rome d'avoir justifié l'Empire britannique [48], et le français dans une moindre mesure, sans oublier le mirage fasciste italien (Foro, 2005).

Pourquoi Rome ? Si Athènes est hors jeu, faute de provinces, bien avant Droysen (1833), Strabon dans sa *Géographie*, Plutarque dans sa *Vie d'Alexandre*, justifiant la conquête du monde par les bienfaits de la civilisation romaine, s'appuyaient sur l'exemple mythifié d'Alexandre *le grand* qui a (aurait) construit des routes, développé le commerce, édifié des villes et répandu la science (Briant, 1979). Le "blitzkrieg" du fabuleux Alexandre est plus sexy que le grignotage multiséculaire de générations de Romains. Mais *l'empire se conquiert à cheval, il ne saurait se gouverner à cheval*. Alexandre est un fantasme de généraux, Rome d'administrateurs.

Les historiens sensibles à l'ambiance tiers-mondiste des années 1970 décentrent leur regard pour construire les "périphéries" en tant qu'acteurs autonomes, et non plus objets passifs ou rétifs de la domination romaine ou occidentale en général. Cette dernière sera dénoncée, non seulement pour ses faits (exploitation etc.) mais pour avoir inculqué aux dominés une fausse conscience de leur identité et de leur histoire [49]. Deux repères : 1978, *Orientalism* d'Edward Saïd ; 2007, *The Theft of History* de Jak Goody.

Ces *postcolonial studies*, puis *subaltern studies*, empruntent leurs méthodes et analyses à l'histoire culturelle, à l'anthropologie voire à l'archéologie, car l'historiographie est souvent muette et, plus souvent encore, biaisée. Par exemple, presque tout ce que nous savons sur l'empire perse a été écrit par des Grecs vindicatifs puis des Romains hargneux et glosé par leurs successeurs impérialistes. "Décoloniser" l'histoire perse antique (Briant, 1996, à la suite de Sherwin-White et Kuhrt [50]) est une gageure puisqu'il n'y a pas d'historiographie perse et peu d'épigraphie : il faut d'une part se baser sur l'archéologie et, d'autre part, contextualiser les "fake" sources pour tenter de les décoder [51].

De même qu'on recherche le vernaculaire derrière la conformité au colonisateur (Singarévelou, 2013), de même on rend leur capacité d'interaction aux Celtes, Germains ou Grecs. C'est le grand débat britannique sur (contre) la *romanization* [52]. La nouvelle approche refuse le schéma diffusionniste "civilisateur" et détourne le regard des grands monuments publics au profit des traces quotidiennes. La concurrence pour le pouvoir entre les membres de l'élite les pousse à "devenir Romains" sans que la multitude paysanne ne s'en soucie. Le *vernaculaire romain* n'affecte pas la culture locale sous-jacente qui réapparaîtra après. Cela pose la question de l'*ethnogenèse* qui, même déromantisée, enrichie par l'anthropologie et réhabilitée par la critique des thèmes nazis, reste douteuse [53]. Une solution élégante : autour de l'année 0 de notre calendrier, le "monde romain" (centre et périphéries tout ensemble) serait pris dans une *révolution culturelle* commune dont, hélas, on parvient mieux à saisir les manifestations que les causes [54].

b) connectionnisme

Du fait que l'histoire a été faite et écrite par les vainqueurs qui ainsi préemptent l'historiographie future [55], la reconstruction entreprise par les "nouveaux historiens" de l'Antiquité manque de

matériaux historiques et doit chercher ailleurs ses éléments. Cette nécessité de méthode produit de nouvelles habitudes de recherche qui marquent la revanche des archéologues et révolutionnent le regard. En un sens, c'est le dernier stade de la critique des sources : les documents ne sont plus des sources, ce sont des textes. Concernant l'Histoire en général, cette approche "postmoderne" est stimulante. Concernant l'Histoire de Rome, elle tend à la dissoudre. Aurait-elle été un produit temporaire de la modernité, comme par exemple l'*Histoire ecclésiastique* le fut du moyen-âge ?

Pendant les deux siècles industriels, le champ ouvert et balisé par Gibbon a été labouré, semé et moissonné avec une telle productivité qu'il devient aujourd'hui trop étroit et la conception de son exploitation trop limitée. Non seulement les haies qui le délimitent sautent mais les principes de son exploitation (nations, Etats, groupes humains) périclitent : la critique post-moderne, dans sa démolition des "-centrismes", ne s'arrête pas à l'*euro-centrism* ou au *male-centrism*, elle s'attaque à l'anthropocentrisme.

Une naïve et anachronique projection du schéma de l'Etat moderne appréhendait (et appréhende toujours dans une large mesure) Rome comme un "territoire" délimité par des frontières linéaires, un espace homogénéisé par la "romanisation". La nouvelle approche se représente un espace indéterminé polarisé par un réseau de cités méditerranéennes (ou un réseau de réseaux) qui, aux approches des zones tribales, fonctionne comme un "melting pot".

Terrenato 2015 [56] : Rome-cité devient Rome-espace en structurant les réseaux urbains méditerranéens préexistants. La concurrence des cités (au sein de leurs réseaux d'appartenance comme entre réseaux) les empêchait de s'organiser en méta-réseau pour concrétiser leur "connectibilité" (qu'on me passe le terme). En combinant persuasion et contrainte, en s'associant les cités au lieu de les détruire (gouvernance inclusive multiniveaux), en leur fournissant infrastructures de communication (routes etc.) et superstructures (droit privé), en mutualisant la force militaire et sa logistique, Rome répond à l'aspiration des réseaux à se transformer en système... Rome est alors le nom de ce processus qui, logiquement, échoue lorsqu'il dépasse ses "limites écologiques" en s'étendant au-delà du monde des cités.

Dans cette voie d'analyse, on trouve l'innombrable série des travaux "connectionnistes" qui, mettant l'accent sur le potentiel de la Méditerranée, remplacent l'Histoire de Rome par celle de cet espace. Il y a beaucoup à objecter à ce centrage qu'une *lisibilité physiographique* particulière (Wong) rend faussement évident, reposant sur une vision géographique que les *Anciens* n'avaient pas et surestimant l'intensité des communications. Ce "méditerranéisme", né au XIXe de la navigation à vapeur, de l'invention du "climat", du "grand tour" et de l'attrait du soleil pour les nordiques, de stéréotypes culturels (la vigne et l'honneur !), développé par Braudel et revivifié par Horden & Purcell [57], ne reste pas incontesté, de l'intérieur (jusqu'où vont les rivages?) et de l'extérieur (*world history*).

Une *world history* de Rome est en train d'apparaître à Honolulu [58]. Elle généralise (et exagère) de nombreux travaux qui montrent le poids et l'importance de la Perse, de l'Asie centrale, de l'Arabie côtière, de l'Afrique de l'Est, et leur articulation terrestre et maritime. Les *emporia* indiens concentrent et redistribuent les ressources de l'Asie orientale (Chine), de l'Asie des îles et des rives occidentales [59].

Pourrait-on écrire l'Histoire de Rome comme celle de son aspiration par l'Asie, ses trésors, ses légendes et ses mirages [60] ? "Remonter la chaîne de valeur" à partir d'une position mineure de sous-traitant, comme on dirait aujourd'hui, demande des siècles et ne va pas sans péripéties et, finalement, pour Rome, faillite et *take over* ottoman.

Dans cette perspective "mondialiste", que devient l'Histoire de Rome? On a tenté —à propos de la Méditerranée— de distinguer *history IN* et *history OF*. Une histoire DE l'Asie occidentale et centrale montrerait une tectonique des plaques.

C'est peut-être aller trop loin, comme ces archéologues du *material turn* (Versluys, 2014) qui, pour sortir du *postcolonial*, se demandent si les objets, au lieu d'être les auxiliaires de l'Histoire, ne devraient pas la faire. Une *non-anthropocentric approach* oublierait ce que nous croyons savoir (*from texts towards things*), irait de l'essence à l'existence (*from roots to routes*) et considérerait les *diasporas of material culture* et leur *agency* car *objects can possess agency* (Hodos, 2014) [61]. Ces auteurs veulent sortir du débat usé sur la *romanization* en abandonnant "Rome" et en faisant de ce qu'on appelait *romanization* le processus de connexion des objets en Méditerranée.

c) contact vs connexion

Le "connectionnisme" n'est pas seulement un biais méditerranéen. La *world history* de Rome en fait aussi usage. On glose à l'infini sur un morceau de verre romain trouvé en Corée [62]. Rappelons-nous la leçon de Volney : *l'histoire prend le caractère des époques et des temps où elle a été composée*. Aujourd'hui que les chaînes de valeur sont intégrées à l'échelle mondiale et que —jusqu'à quand ?— *the World is flat* (Friedman), avec des communications instantanées et des transports de masse ultra-rapides ; qu'on est passé (ou qu'on croit être passé) des hiérarchies aux réseaux, de l'industrie à la communication ; que même les objets usuels sont connectés ; on aperçoit des aspects de l'Antiquité auxquels nos ancêtres étaient aveugles et, inévitablement, on leur accorde une importance exagérée.

Les plus vieux d'entre nous ont oublié —et les plus jeunes pas connu— ce qu'est une société à faible intensité de communication. Nous n'imaginons pas ce qu'est un monde où l'information circule à dos d'homme, un monde à basse vitesse où toute information est incertaine.

On s'extasie devant les routes romaines dont pourtant, au sommet de l'Empire, la longueur ne représente qu'un tiers du réseau routier français actuel pour une superficie dix fois plus importante. En dehors d'ouvrages monumentaux, *overengineered* pour afficher l'éternité et la puissance de Rome, ces routes, pour la plupart, n'étaient pas dallées mais empierrées et peu praticables par mauvais temps.

Abusé par quelques mots sonores employés pour désigner l'*orbis* (Catule, *extremos Indos/ultimos Britannos* [63]) et par les déplacements —pourtant si lents et hasardeux— des personnes et des biens, on croit voir une Rome *globale*.

Certes, un pèlerin, une fois, n'a mis que 90 jours pour aller d'Espagne à Constantinople. Mais c'est long. Et il a eu de la chance. Rappelons les données élémentaires : même si les hottes accomplissent des prodiges —comme les vélos du Vietminh—, le transport par terre se heurte aux montagnes, aux marais, aux forêts et ne permet pas de déplacer n'importe où de grandes quantités ; les bœufs qui tirent les chariots passent des heures à se nourrir, les essieux cassent. Le transport par eau est le seul medium de masse : encore faut-il du bois pour faire les bateaux ou radeaux, des courants et vents favorables et, surtout, que le lieu de consommation soit au bord de la mer ou d'un fleuve [64]. On confond trop facilement la Méditerranée et la mer Egée, avec ses innombrables îles, son réseau urbain côtier et ses vents étésiens.

On ne peut donc pas admettre que l'Empire dans son ensemble, ni même la Méditerranée, soit "connecté". Le mot, en lui-même, ne préjuge pas du degré et de l'intensité mais à l'heure d'Internet il est trompeur. Il est également symptomatique que les "connectionnistes", imprégnés de la mondialisation actuelle de la "chaîne de valeur" privilégient le temps court (relativement court) des échanges. Qu'il y ait du "commerce de gros" (des tuiles carthaginoises en Gaule) n'est pas synonyme d'un triomphe du principe de spécialisation de Ricardo !

Il ne faut pas parler de "connection" mais de "contacts" : il y a des axes et des circuits, des directions, des vitesses, des moments. Ce n'est pas seulement par ignorance que les "antiques", pour se diriger, emploient des itinéraires et non des cartes : leur espace est partiel et segmenté. Les *itineraria picta* (cf. la table de Peutinger) ne sont pas représentatifs mais fonctionnels, comme un plan

de métro auquel on ajoute les distances et les commodités [65]. Quant aux itinéraires marins, Bérard vers 1900, dans sa pathétique quête d'Ulysse, avait raison d'utiliser la voile et de préférer les *Instructions nautiques* aux cartes hydrographiques : il soulignait fortement que, si nos trajets cherchent à raccourcir la durée, ceux des antiques visaient à minimiser l'effort et le danger [66].

Sans développer davantage ces *basic facts* trop étrangers à notre référentiel quotidien pour ne pas être oubliés, ils montrent que le "connectionnisme" sous-estime lenteur, pesanteur et incertitude. Moins par erreur que par illusion : le *modernisme antique* du début du XXe siècle —déjà évoqué— traduisait l'influence du capitalisme et de son internationalisation ; sa variante contemporaine traduit le monde hyperconnecté ou nous vivons. Et le *material turn*, en remplaçant les *texts* par les *things* a quelque chose de l'exploitation des *big data* : on accumule les données (traces résiduelles de toutes sortes et leur identification) sans schéma pré-établi, même hypothétique, dans le but d'en extraire du sens...

C'est pourquoi l'Histoire de Rome ne peut pas survivre à l'époque qui pensait "Rome" en termes d' "Etat" —voire de "nation". L'Histoire aujourd'hui rejette les objets fermés ("Rome", la "Méditerranée"...). Une Rome ouverte peut être un objet d'Histoire, plus un sujet [67].

Conclusion

L'esquisse d'Histoire de l'*Histoire de Rome* que je viens de tenter, si elle est chronologique et, d'une certaine façon, progressive —on perçoit de plus en plus de choses—, ne décrit pas une marche vers une vérité qui n'existe pas. Ce sont des couches successives de la représentation de "Rome" qui, d'ailleurs, ne présentent pas d'homogénéité. D'une part, étant relatives au temps et au lieu, elles sont singulières, ne communiquent que partiellement [68] et subissent des cycles générationnels ou des effets de mode. D'autre part, à chaque moment et endroit, des débats ont eu lieu, les conceptions précédentes, même vaincues, n'ont pas disparu et encore moins les représentations, alimentées et revivifiées en permanence par la culture populaire.

On admet assez aisément le danger de l'anachronisme conceptuel ("Etat", "frontière", "peuple" etc.) qui nous fait prendre des chevaux pour des "automobiles sans roues" (Ong). Mais le niveau pré-conceptuel (ou méta-) est à la fois plus critique et plus insidieux. Comment ne pas chercher de truchement entre "eux" et "nous" en identifiant ou en postulant des "structures" dia- et synchroniques ? Comment ne pas imposer la linéarité orientée de notre temporalité à la cyclicité de la leur et ne pas traduire en Histoire une collection d'*exempla* ? Comment ne pas confondre notre espace et le leur qui, pourtant, n'a ni planitude ni continuité et, partant, pas de discontinuité non plus. Nos cartes rétrospectives des "limites" de l'Empire nous trompent : à l'intérieur, l'espace n'est ni plein (espace-réseau vs espace-contenu), ni homogène (pluralité polarisée des droits et des modes de gouvernance) et la limite ne marque qu'une zone de contact, une "frontière" au sens strict (*frontier* vs *border*).

Des historiens travaillent aujourd'hui à décontaminer Rome, à l'exotiser, à découvrir sa singularité. Aussi excitantes que soient ces recherches, elles ne peuvent pas aboutir. Le cordon ombilical ne peut pas être coupé. Dans l'analyse ethnologique, le chercheur doit pénétrer un "système" qui lui est extérieur. Ici, il lui faudrait sortir de son propre système de représentations, tel qu'il a été façonné par des générations d'emboitements. Le "péché originel" est d'être né dans un monde durablement façonné par un Occident qui s'est approprié Rome. Impossible donc d'*otheriser* Rome ("altérer", "aliéner" ne vont pas [69], faudrait-il dire "autrifier" ?) : *radical alternatives to current conceptions of history* supposent *radically alternative societies* (Sachsenmaier, 2007 [70]). Le *material turn* ou, différemment, l'ethnogenèse évoqué sont des réponses (désespérées ?) à cette impasse.

Nous voilà revenus au *Gibbon's problem* — *...nor is it so small a work as you may imagine to destroy a great Empire*. Rome est toujours présente ! Ceci constitue l'énigme à élucider.

Notes

[1] Gillett Andrew, 2017, "The fall of Rome and the retreat of European multiculturalism: A historical trope as a discourse of authority in public debate", *Cogent Arts & Humanities*, 4. Il cite en particulier : Ferguson, N. (2015, November 15), "Like the Roman empire, Europe has let its defences crumble", *The Sunday Times*. ; (2015, November 16), "Paris and the fall of Rome", *The Boston Globe* ; (2015c, November 16), "The fall of Rome should be a warning to the west", *The Australian*.

Le courroucé Gillett examine le *feedback between public discourse and academic scholarship* et incrimine Heather et Ward-Perkins qui, en 2005, dans des ouvrages grand public *, ont réveillé le spectre de l'effondrement que le paradigme du *late antiquity* avait conjuré.

*Ward-Perkins Bryan, 2005, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford UP ; Heather Peter, 2006, *The Fall of the Roman Empire: A New History of Rome and the Barbarians*, OUP.

[2] Marc Bloch, 1949, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'Historien*, CH1, §4 IV. L' idole des origines, p 19 sq: la hantise des origines...*Dans le vocabulaire courant, les origines sont un commencement qui explique. Pis encore : qui suffit à expliquer. Là est l'ambiguïté, là est le danger. Il y aurait une recherche à entreprendre, des plus intéressantes sur cette obsession embryogénique...Le chêne naît du gland. Mais chêne il devient et demeure seulement s'il rencontre des conditions de milieu favorables, lesquelles ne relèvent plus de l'embryologie...A quelque activité humaine que l'étude s'attache, la même erreur guette les chercheurs d'origine : de confondre une filiation avec une explication* /mon soulignement/...Jamais, en un mot, un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment. Cela est vrai de toutes les étapes de l'évolution. De celle où nous vivons comme des autres. Le proverbe arabe l'a dit avant nous : « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères. »

[3] **Historiographie** antique est une expression aussi choquante que *littérature orale*, une *dérivation régressive* (Ong). Définit-on le cheval comme un "automobile sans roue"? Une *dérivation régressive* est une induction anachronique d'un système primaire **à partir** du *système de modélisation secondaire qui lui a succédé* (Ong Walter, 1982, *Orality and Literacy: The Technologizing of the Word*, Routledge, trad. fr. 2014, *Oralité et écriture - la technologie de la parole*, p 33).

Comment interpréter les historiens de l'Antiquité qui écrivaient pour être lus à voix haute ? (id, p 190) et qui, ajouterai-je, n'écrivaient pas : ils dictaient à un scribe, et donc pensaient et s'exprimaient oralement. Du fait que **nous** les lisons, nous prenons ces textes pour de l'histoire écrite alors qu'ils suivent les règles de la composition orale qui imposent une *économie textuelle* particulière, premièrement dans la manière, deuxièmement dans l'objet.

Premièrement, l'objet. *L'écriture a créé l'histoire* (p 190), de manière encore plus décisive que dans la vieille thèse des ethnologues :

- i) en stockant et donc en factuelisant le passé (*we have access to so much history*), elle le rend passé (*textes-choses*) et donc en isole le présent alors que, dans les *sociétés orales*, le passé/souvenir est flexible et adaptatif (p 116). *L'intégrité du présent primait sur l'intégrité du passé* (p 68): *ratification sémantique directe, amnésie structurelle, pensée opérationnelle* (p 66/69) ;
- ii) la *clôture de l'imprimé* débouche sur la construction narrative historique ; comme dans la fiction, elle fait passer de la *structure périodique* au schéma pyramidal de la tragédie antique. *L'écriture sépare celui qui sait de ce qu'il sait* : en même temps que la matière de l'histoire s'objective, le ressort de son écriture se subjectivise ;
- iii) notre culture dérive de *la pensée formée par le texte* (p 75), c'est une *organisation lettrée* de

la pensée (p 76), une *organisation textuelle de la conscience* (p 172). Il en découle le privilège de l'écrit et l'illusion du médium (qui masque l'interaction émetteur/récepteur, réelle à l'oral, fictionnelle à l'écrit). Au contraire, les anciennes cultures, même lorsqu'elles utilisent l'écrit, ont une préférence pour les preuves orales (les sages, les témoins) car l'écrit ne prouve pas sa crédibilité (vs la réputation) et ne répond pas aux questions (p 114).

Deuxièmement, la manière répond au fond. L'oral travaille en **flux** : *les mots sont des sons* (p 51), toujours recommencés et adaptés sur le mode de la répétition (*penser des pensées mémorisables* p 54), tandis que les cultures écrites travaillent en stock (accumulation). La *créativité* textuelle n'est possible qu'en état de *surabondance noétique* tandis que la *rareté noétique* ne permet que la *virtuosité*. L'économie de la rareté provoque une *constitution formulaire de la pensée* (p 44) et un *façonnage mnémotechnique de la verbalisation* (p 89) : personnages "lourds", *formulation épithétique*, structure périodique.

Ainsi, les *sociétés orales* (même lorsqu'elles écrivent) n'ont ni l'idée ni la possibilité de couper le présent du passé. La verbalisation est chaque fois une répétition adaptée au contexte (public et circonstances) : présent *non isolable*, non pensable (*water for un fish*). Le discours parle à ses contemporains et donc ne nous parle pas. Notre **lecture** d'un tel discours est un contre-sens dans son acte même.

[4] Louis Racine, 1742, *La Religion*, chant IV:...

*Rome antique est livrée au barbare en fureur
De sa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.
Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre, et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée, et conquérants sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre...*

[5] Le progrès (Le Nain de Tillemont, par exemple consiste à prendre en compte les historiens mineurs. Conjuguée à la numismatique et à l'épigraphie, cette activité reste du travail d'antiquaire.

[6] Grell Chantal, 1983, "Les origines de Rome : mythe et critique. Essai sur l'histoire au XVIIème et au XVIIIème siècles", In: *Histoire, économie et société*, 2e année, n°2. pp. 255-280 : *Contrairement à ce que l'on serait tenté de penser, la querelle des anciens et des modernes n'avait pas fondamentalement modifié les données du problème. Les modernes avaient contesté la référence systématique à l'antiquité, et l'idée que les Grecs et les Romains pussent constituer pour l'éternité un modèle inégalable ; ils n'avaient jamais émis le moindre doute sur la valeur des écrits des anciens en tant que témoignage de leur époque et source de connaissance...En revanche, les polémiques religieuses semblent avoir joué un rôle déterminant* (p 266).

[7] Pouilly récidive en 1724 (*Nouveaux Essais de critique sur la fidélité de l'Histoire*). L'abbé Sallier répond par une série de *Discours sur la Certitude de l'Histoire des Quatre premiers siècles de Rome*. Cf. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome VIII (1718/25), Amsterdam, 1731. Que Sallier soit un abbé importe : il sent dans le *libertinage* de Pouilly l'odeur de la liberté critique que les Réformés ont revendiquée à l'égard des traditions catholiques. La critique de Pouilly sera développée et radicalisée par Beaufort dont la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* (Utrecht, 1738) sera ignorée par ses contemporains.

Cf. Grell Chantal, 1983, op.cit. ; Raskolnikoff Mouza, 1992, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières. La naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*, Publications de l'École française de Rome, 163) ; Poucet Jacques, 2000, *Les rois de Rome. tradition et histoire*, Bruxelles.

- [8] Maury Alfred, 1864, *L'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris: *Une bombe lancée en pleine séance de l'Académie n'eût pas causé plus de surprise et de terreur que n'en produisit la dissertation du téméraire Pouilly* (p 117).
- [9] *La réaction religieuse qui marque les premières années du règne de Louis XV rendit plus délicate la position de Pouilly, très isolé à l'Académie ; en 1729, il «démissionna», sous prétexte de non résidence à Paris. Il partit en GrandeBretagne retrouver Lord Bolingbrocke rentré dans son pays, et faire connaissance de Newton. De retour il se fixa à Reims où il s'adonna à diverses tâches édilitaires qui le rendirent très populaire. Il abandonna définitivement l'histoire.* Grell, op. cit., p 272.
- [10] Rappelons les dernières lignes des Considérations: *Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent ; je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'Empire, réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.*
- [11] Sellers Mortimer, 2014, "The Roman Republic and the French and American Revolutions", In: *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, p. 401 sq (Epilogue) : *The problem for would-be republicans, in America as much as in France, was that the Roman Republic itself had ultimately failed..All modern republicans had to face the problem of Rome's failure p404... The French republic, when it finally emerged, quickly repeated five hundred years of Roman history in a decade p 409.*
- [12] [ANCIENT ROME & AMERICA, EXHIBITION, 2010](#) : *Rome's stamp on America From our money to our pro sports you can see the influence, as an exhibit at the National Constitution Center makes clear*
- [13] Dubuisson Michel, 1989, "La Révolution française et l'antiquité", *Cahiers de Clio*, n°100 (hiver), p. 29–42 : *Dans le débat politique, l'allusion aux Romains prend la valeur d'un code : le 9 Thermidor, lors du duel final, Tallien traite Robespierre de Sylla, et Robespierre, à son tour, traite son adversaire de Verrès... Il reste à expliquer, plus sérieusement, que la familiarité avec l'Antiquité qui permettait cette connivence ait progressivement cessé d'être limitée à un petit nombre d'intellectuels ou d'universitaires pour s'étendre à des couches relativement larges : les orateurs parlent aussi, parfois surtout, pour le public des tribunes, les éditorialistes tentent de convaincre le peuple et ne peuvent se permettre de n'être pas compris. C'est précisément, à mon sens, dans l'extraordinaire développement de la presse d'opinion qu'il faut voir l'origine de cette espèce d'éducation populaire improvisée...*
- Voir aussi l'habit "romain" dont se revêt un Saint-Just qui cherche à exister sur le théâtre politique. Linton Marisa, 2010, "The man of virtue: the role of antiquity in the political trajectory of L.A. Saint-Just", *French History*, 24(3), pp. 393-419: *His deployment of antiquity was by turns tactical, rhetorical, dramatic and emotional. By identifying himself with heroes from antiquity, he sought to establish his persona as a 'man of virtue', without personal ambition or self-interest, and therefore deserving of public trust. L'auteur ajoute: Antiquity was the springboard for much of the political thinking of the eighteenth century..The classical republic was not seen as a viable regime to establish in the modern world; rather, it provided a repertoire of ideas and language* (p 395).
- [14] Sur l'Antiquité et les révolutions, voir : Volney, 1795, *Leçons sur l'histoire* ; Chateaubriand, 1797, *Essai sur les révolutions*, Londres ; Levesque Pierre-Charles, 1807, *Histoire critique de la République romaine — Ouvrage dans lequel on s'est proposé de détruire des préjugés invétérés sur l'histoire des premiers siècles de la République, sur la morale des Romains, leurs vertus, leur politique extérieure, leur constitution et le caractère de leurs hommes célèbres*, Paris, ch. Dentu.
- En 1937, Parker considère la logorrhée anticomaniaque de la révolution française comme l'habillage rhétorique naturel à des gens éduqués dans la latinité (Parker Harold Talbot, 1937, *The cult of antiquity and the French revolutionaries —A study in the development of the revolutionary spirit*). Certains aujourd'hui s'accordent avec lui pour la 1ère phase (jusqu'en 1792) mais trouvent un fond antique à la phase suivante qui, devant se penser sans roi, n'aurait eu que la Rome républicaine comme référence.

Notons toutefois que le débat sur la monarchie (et même les positions les plus radicales), s'il devient une question de fait en Amérique et en France, n'a pas attendu ces révolutions. Du moyen-âge au XVIIe, en passant par les monarchomaques du XVIe, ces questions ont été posées, discutées et parfois concrétisées. Mais le langage est celui de la théologie politique qui argumente par la Bible, Augustin, Thomas d'Aquin et une kyrielle de Cardinaux.

Lorsque les auteurs d'aujourd'hui étudient les révolutions, ils oublient cette continuité : d'une part, ils sont pris par la rupture révolutionnaire (un monde nouveau) ; d'autre part, leurs intérêts ou spécialisation les écartent des controverses politiques tardo-médiévales. Ils ne peuvent donc pas voir que le recours à l'antique sert à s'affranchir de ce référentiel chrétien. Il n'a pas beaucoup plus de sens : un vocabulaire et une inspiration, des *exempla* et des autorités. Et il inspire le même ennui incompréhensif que les débats "bibliques" du XVIe/XVIIe.

Voir :

- Dabdab Trabulsi José Antonio, 2009, "Liberté, Égalité, Antiquité : la Révolution française et le monde classique", In: *L'Antique et le Contemporain : études de tradition classique et d'historiographie moderne de l'Antiquité*, Besançon : Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, pp. 207-248. (Collection « ISTA », 1135)
- Dousset-Seiden Christine, 2005, "La Nation française et l'Antiquité à l'époque napoléonienne", *Anabases*, 1 | 2005
- Dubuisson Michel, 1989, "La Révolution française et l'antiquité", *Cahiers de Clio*, n° 100 (hiver), p. 29–42
- Guilbault Marie-Hélène, 2012, *La régénération de la France par l'Antiquité : les références antiques dans la presse révolutionnaire (1789-1794)*, Thèse, Université d'Ottawa
- Linton Marisa, 2010, "The man of virtue: the role of antiquity in the political trajectory of L.A. Saint-Just", *French History*, 24(3), pp. 393-419
- Nippel Wilfried, 2016, "The French Revolution and Antiquity", In: K. Tribe (Trans.), *Ancient and Modern Democracy: Two Concepts of Liberty?* (pp. 148-190), Cambridge UP
- Sellers Mortimer, 2014, "The Roman Republic and the French and American Revolutions", In: *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, p. 401 sq (Epilogue)
- Volpihac-Auger Catherine, 1998, « De marbre ou de papier ? L'histoire ancienne, du XVIIIe au XIXe siècle », In: *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, N°50. pp. 105-120.

[15] Selon l'expression de Paul Valéry, dans le fameux texte *la crise de l'esprit* (1919) :

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins... Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.

Élam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie... ce seraient aussi de beaux noms. Lusitania aussi est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les oeuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les oeuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux...

Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout.

Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire: un petit cap du continent asiatique ?

Ou bien l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire: la partie précieuse de l'univers terrestre,

la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps ?...

Paul Valéry, 1919, "La Crise de l'esprit", *Nouvelle Revue Française*, 6e année, N°69, Paris

[16] A la demande du gouvernement, alors qu'il est membre du Parlement, Gibbon a écrit en 1779 une dénonciation du soutien de la France —cette *puissance, toujours ennemie du repos public*— aux rebelles (*Memoire justificatif pour servir de réponse a l'exposé, &c. de la Cour de France*). L'anecdote relative à Franklin est de 1781 (Walpole). Se croisant dans un relais de poste alors que l'un va à Rouen et l'autre à Paris, Franklin fait passer un mot à Gibbon pour suggérer un entretien. Ce dernier répond que, quel que soit son admiration pour le savant, il ne peut pas accepter l'invitation du *rebelle*. Franklin lui renvoie ce billet : *I has still such a respect for the character of Mr. Gibbon, as a gentleman and a historian, that when, in the course of his writing the history of the « Decline and Fall of Empires », the decline and fall of the British Empire shall come to be his subject, as will probably soon be the case, Dr. Franklin would be happy to furnish him with ample materials, which are in his possession* (John S. C. Abbott, 1876, *Benjamin Franklin. a picture of the struggles of our infant nation, one hundred years ago*, chapter xiv. *The Struggles of Diplomacy*).

[17] Fin du CH38 : Observations générales sur la chute de l'empire romain dans l'occident (je cite d'après éd Guizot):

L'élévation d'une ville qui devint ensuite un empire mérité par sa singularité presque miraculeuse, d'exercer les réflexions d'un esprit philosophique ; mais la chute de Rome fut l'effet naturel et inévitable de l'excès de sa grandeur... L'histoire de sa ruine est simple et facile à concevoir... Cette effrayante révolution peut s'appliquer utilement à l'instruction de notre siècle... Les peuples sauvages sont les ennemis communs de toutes les sociétés civilisées ; nous pouvons examiner avec quelque inquiétude et quelque curiosité si l'Europe est exposée à craindre encore une répétition des calamités qui renversèrent l'empire de Rome et anéantirent ses institutions : les mêmes réflexions serviront peut-être à expliquer des causes qui contribuèrent à la ruine de ce puissant empire, et celles qui motivent aujourd'hui notre sécurité... l'Europe n'a plus à redouter une irruption de Barbares, puisqu'il serait indispensable qu'ils se civilisassent avant de pouvoir conquérir. Leurs découvertes dans la science de la guerre seraient nécessairement accompagnées, comme l'exemple de la Russie le démontre, de progrès proportionnés dans les arts paisibles et dans la politique civile ; ils mériteraient alors d'être comptés dans le nombre des nations civilisées qu'ils pourraient soumettre.

...l'expérience de quatre mille ans doit diminuer nos craintes et encourager nos espérances ...Depuis la première découverte des arts, la guerre, le commerce et le zèle religieux, ont répandu ces dons inestimables parmi les sauvages habitants de l'Ancien et du Nouveau-Monde ; ils se sont propagés, et ne seront jamais totalement perdus. Nous pouvons donc conclure, avec confiance, que depuis le commencement du monde chaque siècle a augmenté et augmente encore les richesses réelles, le bonheur, l'intelligence, et peut-être les vertus de la race humaine.//

[18] *When I contemplate the common lot of mortality, I must acknowledge that I have drawn a high prize in the lottery of life. The far greater part of the globe is overspread with barbarism or slavery: in the civilized world, the most numerous class is condemned to ignorance and poverty; and the double fortune of my birth in a free and enlightened country, in an honourable and wealthy family, is the lucky chance of an unit against millions.* (Memoir E, ed. John Murray, 1897, *The Autobiographies of Edward Gibbon*, 2nd edition, London, p 343).

[19] Graubard Stephen R., 1976, "Edward Gibbon: Contraria Sunt Complementa », In: *American Academy of Arts & Sciences, Edward Gibbon and the Decline and Fall of the Roman Empire, Daedalus*, Vol. 105, No. 3, Summer :

...Rome gave Gibbon a perfect stage for the display of the kinds of impartiality that he esteemed. What Gibbon was able to do in describing Rome, he was quite incapable of doing when he approached his own times. His gift for irony, which he used to such effect when writing about emperors and senators, bishops and barbarian kings, seemed to desert him when he came to write about his own age. Gibbon could not restrain himself from bringing his story into the present, but

when he did, the results were generally disappointing ...Why did he do it so blandly when he came to consider his own country? Because he was too comfortable in his own time and place...p 182

We know that Gibbon was revising and correcting the pages of this volume in June, 1780, during the Gordon riots and when the loss of the American colonies was a near certainty. One would have expected that one or another of these events might have figured in Gibbon's analysis. Nor even the most cursory attention is given to either; instead, the chapter abounds in pompous inanities... Gibbon was trying to reassure his age. How did he do so? By suggesting that there was no threat of barbarians from outside. What about les classes dangereuses within? There was not even an allusion to that subject. What did Gibbon say about the loss of an overseas empire? Again, not even the vaguest hint of that possibility... p 183

The evidence is overwhelming that when Gibbon came to consider his own age, his critical capacities deserted him; he was no longer capable of irony; he was simply complacent... In comments about his own society, Gibbon was as conventional as the most ordinary squire who came to Westminster... p 185.

[20] *It was among the ruins of the Capitol that I first conceived the idea of a work which has amused and exercised near twenty years of my life, and which, however inadequate to my own wishes, I finally delivered to the curiosity and candor of the public. Lausanne, June 27, 1787 . Point final. La version bien connue qu'il donne dans les Memoirs est plus poétique (mais contestée par son compagnon de voyage!) : It was at Rome, on the fifteenth of October, 1764, as I sat musing amidst the ruins of the Capitol, while the barefooted friars were singing Vespers in the temple of Jupiter, that the idea of writing the decline and fall of the City first started to my mind.. My father was impatient, and I returned home (Memoirs E, The Autobiographies of Edward Gibbon, ed Murray, 1897 London, p 302).*

[21] Attaques que réitère Guizot dans l'édition française et Morison dans sa biographie à la fin XIXe. Il s'agit surtout des deux chapitres: XV. The Progress of the Christian Religion... XVI. The conduct of the Roman Government towards the Christians, from the reign of Nero to that of Constantine.

Une relecture attentive du texte anglais de 1776 (pour écarter d'éventuels adoucissements d'un traducteur ou d'un éditeur) révèle que, au-delà d'affirmations *libertines* dans le ton de Voltaire, le fond du scandale se trouve dans le fait de porter un regard historien sur la tradition reçue des progrès du christianisme. Si Rome a souvent été intégré aux *histoires ecclésiastiques*, Gibbon, pour la première fois "laïcise" l'*histoire ecclésiastique* en l'intégrant à l'Histoire. Là est son impiété fondamentale !

Sans connaître le degré de susceptibilité des *divines* anglais et donc sans savoir jusqu'où ils étaient choqués, leur réaction se comprend car Gibbon ne ménage pas la tradition.

Le christianisme se répand dans l'empire faute de mieux : *In their actual disposition, as many were almost disengaged from their artificial prejudices [de la religion romaine], but equally susceptible and desirous of a devout attachment; an object much less deserving would have been sufficient to fill the vacant place in their hearts, and to gratify the uncertain eagerness of their passions. Those who are inclined to pursue this reflection, instead of viewing with astonishment the rapid progress of Christianity, will perhaps be surprised that its success was not still more rapid and still more universal* (Chp.15, p 505).

Le Chp.16 développe et argumente que les "persécutions" (même Dioclétien) ont été exagérées par les auteurs ultérieurs (Ve/VIe) qui s'en ont fait un piédestal : elles n'étaient ni aussi fréquentes, ni aussi durables, ni aussi sanglantes, ni aussi générales (variations locales) : les Chrétiens ont connu de longues périodes de paix et ont été souvent reconnus de facto.

Et en fin de compte *the Christians, in the course of their intestine dissensions, have inflicted far greater severities on each other, than they had experienced from the zeal of infidels* (Chp.16, p 585) ... *we shall be naturally led to inquire what confidence can be placed in the doubtful and imperfect monuments of ancient credulity; what degree of credit can be assigned to a courtly bishop, and a passionate declaimer, who, under the protection of Constantine, enjoyed the exclusive privilege of recording the persecutions inflicted on the Christians by the vanquished rivals or disregarded predecessors of their gracious sovereign* (586). //

[22] Avec l'aide de Deyverdun pour la documentation en allemand, *in the summer of 1767 the first book [of the Wars and alliances of the Swiss] was undertaken, and finished with the ardour of a new adventure...But in the following winter my Essay was read, judged, and condemned in a society of ingenious foreigners in London ; and the author, of whom they were ignorant, acquiesced in the justice of their sentence* (Memoir D, op cit, p 408).

[23] *...Between my Essay and the first volume of the decline and fall, fifteen years (1761-1776) of strength and freedom elapsed, without any other publications than my criticism on Warburton and some articles in the Memoires Litteraires. The four first years may be deducted for the militia and foreign travel, the three last for the actual composition of my first volume ; but in the intermediate period (1765-1772) I gradually advanced from the wish to the hope, from the hope to the design, from the design to the execution, of my historical work, of whose nature and limits I had yet a very inadequate notion.* (Memoir D, op cit, p 411).

[24] *I perceived, and without surprise, the coldness and even prejudice of the town; nor could a whisper escape my ear, that, in the judgment of many readers, my continuation was much inferior to the original attempts. An author who cannot ascend will always appear to sink...* Memoir E, op cit, p 323).

[25] Buchon Jean Alexandre (ed), 1839, *Histoire de la decadence et de la chute de l'empire Romain par Edouard Gibbon*, Paris, Desrez, Tome 1, *Première époque — depuis le règne de Trajan et des Antonins jusqu'à la destruction de l'empire d'occident par les Germains et les Scythes*.

[26] A l'exception de l'édition Buchon qui rassemble les 3ers volumes dans son Tome 1 et les trois derniers dans son Tome 2. L'édition Guizot en 13 volumes ne marque pas les séparations. Il en va de même dans les autres pays. L'éditeur compose les volumes sans tenir compte (ni même indiquer) les étapes et le rythme de la production du D&F originel : 1) le premier volume (terminé, 1776) qui comprend les Chap 1/16 ; 2) les deux suivants (terminés, 1781) jusqu'à la chute de l'empire d'occident ; 3) les trois derniers (terminés, 1788).

Gibbon n'avait pas décidé d'écrire ces 6 volumes et d'aller jusqu'à la fin finale. Sa préface de 1776 distingue trois périodes : 1) jusqu'à la chute de l'Occident, 2) de Justinien à Charlemagne, 3) jusqu'aux Turcs. Il promet au lecteur de lui donner la suite de la 1ère période (*I consider myself as contracting an engagement to finish... the first of these memorable periods... With regard to the subsequent periods, though I may entertain some hopes, I dare not presume to give any assurances*).

S'arrêtant au premier volume, il nous aurait laissé un D&F de l'empire païen. S'arrêtant au troisième, un D&F de l'empire d'Occident. En ayant été jusqu'au bout, il laisse trois blocs qui, s'ils s'articulent et s'enchaînent, ne le font pas aussi linéairement que nous le suggère l'homogénéité factice due aux éditeurs successifs.

[27] Retraçant son état d'esprit après la parution des trois premiers volumes, Gibbon écrit : *So flexible is the title of my History, that the final aera might be fixed at my own choice; and I long hesitated whether I should be content with the three volumes, the fall of the Western empire, which fulfilled my first engagement with the public* (Memoir E, op cit, p 325). L' *interval of suspense* dure une douzaine de mois.

[28] Les durées diffèrent largement, et donc la granularité : pour traiter onze siècles dans le même nombre de pages que trois, Gibbon modifie sa manière d'exposer : tantôt il brosse au lieu de peindre, tantôt il procède à des exposés thématiques. Mais surtout, les deux divergent : la *première époque* est occidentale, la seconde orientale. Cela paraît aller de soi : l'Empire, détruit en Occident, se maintient en Orient. Pourtant, dans la première période, l'Orient comptait déjà, ce qui échappe à un Gibbon occidental. A présent que, Rome en ruines, il est face à face avec Constantinople, découvre l'Orient, étudie les Perses, les Arabes : l'Histoire de Rome devient celle de l'*Asie occidentale* (Momigliano). Cette heureuse "déméditerranéisation" fait du deuxième D&F l'histoire de la manière

dont l'humanité a laissé Rome derrière elle.

Momigliano soutient qu'on ne peut vraiment comprendre cette seconde série qu'en se référant à la "Renaissance Orientale".

Momigliano Arnaldo, "18th-Century Prelude to Mr. Gibbon", in Ducrey Pierre, 1977, ed., *Gibbon et Rome à la lumière de l'historiographie moderne*, Université de Lausanne : p 65 *It is evident that Gibbon pays very little attention to the provincial cultures of the Western Empire... In contrast with this reserved attitude..., Gibbon was warmly receptive to Orientalist studies... It was the Renaissance Orientale [Quinet, 1841*] that created the atmosphere in which Gibbon and Herder become intelligible... one does not understand the D&F if one is not aware of the freshness of impressions and discoveries pervading it. A work which was originally planned in the 1760's to explain the decline of Rome was transformed in the 1770's into a great picture of the medieval world west of India... 70 far beyond the Mediterranean basin... The world of Gibbon, with all its outsiders, appeared too large to his friend Ferguson... More and more his history was bound to become the story of how mankind left Rome behind.*

* Quinet Edgar, 1841, ["De la renaissance orientale"](#), *Revue des Deux Mondes*, Période initiale, 4eme série, tome 28, 1841 (pp. 112-130).

[29] L' "empire romain" est à la fois un régime politique et un espace. Le second commence avant le premier. Se limiter à celui-ci conduit à une vue partielle de celui-là.

Le choix de Gibbon d'ignorer la République est tellement évident pour lui qu'il ne prend pas la peine de s'en expliquer: il n'est pas concerné par la Rome "républicaine", l'essor et le triomphe de Rome. Il prend Rome là, à son point culminant du "haut Empire", pour décrire les modalités et les facteurs de son déclin et chute. Ce faisant, il commet une erreur que, me semble-t-il, aucun de ses innombrables commentateurs n'a remarqué : il s'empêche de trouver dans la première période les racines —ou le terrain— de la seconde qu'il referme ainsi sur elle-même.

Et cependant ce rejet (regrettable, d'un certain point de vue) se comprend. Dans le temps de Gibbon, le "siècle d'Auguste" représente l'âge d'or de la culture romaine. Voltaire, *Le siècle de Louis Quatorze*, introduction : ... *Mais quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité... Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve....*

Quelque jugement qu'on porte sur Auguste, son "siècle" synthétise et sublime une "civilisation". Gibbon lit et relit les grands auteurs, il dialogue avec eux, ce sont ses "amis", ils font partie de sa vie ; dans cette mesure, ils lui sont contemporains. Alors que l'archéologie balbutie à peine et que, à part la numismatique et l'épigraphie, il n'existe pas d'autres sources que textuelles, un esprit aussi littéraire que celui de Gibbon identifie la grandeur de Rome au siècle d'Auguste.

A ses yeux, le déclin n'est pas "sui generis", il découle de facteurs nouveaux, de la conjonction d'une poussée externe (la "barbarie") et interne (la "religion") qui définissent une période. La République conquérante en est une autre. Au regard de la question et de la réponse, les deux périodes sont disjointes. La République n'a rien à nous apprendre puisque son paganisme ignore la religion dégénérative et que, à part quelques accidents, elle repousse partout les barbares.

Aussi, lorsque nous étudions l'analyse de Gibbon à la lumière des travaux actuels, sa Rome apparaît comme un objet historique imparfait, un "processus interruptus", un édifice dont on a oublié les fondations, un devenir sans devenu. Que l'on impute le "déclin" aux rapports sociaux, à la structure économique ou à l'hubris géopolitique, les racines se trouvent dans la période précédente. Ce n'est qu'en isolant —comme le font certains— une forme "Empire" et en comparant témérement des "Empires" de temps et lieux différents que, aujourd'hui, on pourrait partager cette délimitation du champ.

[30] En 1926, Baynes commence sa présentation de l'empire d'Orient par cette remarque amusée : *An empire, to endure a death-agony of a thousand years, must possess considerable powers of recuperation.* Et continue : *Until recently historians would have had us believe that the Byzantine state was perpetually in the article of death, although offering through the centuries a successful*

resistance to all assailants; but the colossal paradox only won credence through frequent repetition : it could not withstand the light of modern research. (Baynes N., 1926, *The Byzantine Empire*, p 7). Il se demande ensuite à quelle date le faire commencer et finir : *Broadly, then, our survey extends from the founding of New Rome in the fourth century to its capture by the Crusaders in 1204* (p 10).

[31] Si le sac de Rome par Alaric 410 a fait grand bruit, ce n'est pas le cas de la mise à la retraite de l'empereur d'Occident qui "signe" la chute de l'Empire : elle est passée inaperçue (Momigliano : *La Caduta senza rumore di un impero nel 476 d.C.*). Les sièges de Constantinople font date mais les remparts résistent jusqu'à 1204 et résistent encore jusqu'au non évènement de 1453 dont le retentissement symbolique sera énorme. Ni 476, ni 1453, ne sont des *turning points*. Les cymbales des symboles assourdissent davantage que les trompettes géo-stratégiques !

[32] CHAPITRE LXIX État de Rome depuis le douzième siècle. Domination temporelle des papes. Séditions dans la ville de Rome. Hérésie politique d'Arnaud de Brescia. Rétablissement de la république. Les sénateurs. Orgueil des Romains. Leurs guerres. Ils sont privés de l'élection et de la présence des papes, qui se retirent à Avignon. Jubilé. Nobles familles de Rome. Querelle des Colonnes et des Ursins.

CHAPITRE LXX Caractère et couronnement de Pétrarque. Rétablissement de la liberté et du gouvernement de Rome par le tribun Rienzi. Ses vertus et ses vices, son expulsion et sa mort. Les papes quittent Avignon et retournent à Rome. Grand schisme d'Occident. Réunion de l'Église latine. Derniers efforts de la liberté romaine. Statuts de Rome. Formation définitive de l'État ecclésiastique. CHAPITRE LXXI Tableau des ruines de Rome au quinzième siècle. Quatre causes de décadence et de destruction. Le Colisée cité pour exemple. La ville nouvelle. Conclusion de l'ouvrage.

[33] Laboulaye n'épargne pas plus les autres grands historiens de Rome. Le génie français du moraliste Montesquieu défie les siècles et les historiens (surtout étrangers !)...*Nos savants modernes sourient quand on leur parle de l'érudition de Montesquieu, et il est vrai de dire que si l'on voulait faire un commentaire critique des Considérations, afin de les mettre au courant des opinions nouvelles, il faudrait plus de notes que de texte ; il n'y a guère de point qui ne soit contesté. Et cependant on n'effacera pas cet immortel chef-d'œuvre ; il survivra à plus d'un livre qu'on admire aujourd'hui. Que reste-t-il de Niebuhr et de ses ingénieuses hypothèses, remplacées par des hypothèses non moins ingénieuses et non moins fragiles ? Qu'est devenu ce roman prétentieux que M. Mommsen, un habile antiquaire cependant, a baptisé du nom d'Histoire romaine ? Toutes ces merveilles d'érudition vieillissent en dix ans, tandis qu'à chaque génération les Considérations trouvent de nouveaux lecteurs pour les admirer. A quoi tient cette fortune persévérante ? C'est que Montesquieu étudie, non point des choses passagères, non point des curiosités d'antiquaire, mais les passions et les intérêts, les vertus et les vices qui, de tout temps, ont été le ressort secret des actions humaines.*

[34] Par exemple Leroy, 1575, *De la Vicissitude des choses*, (Paris, 1584). Il définit ainsi l'objet de son livre : *comment les armes & les lettres concurrentes par les plus célèbres peuples du monde, tous arts liberaux & mecaniques ont fleuri ensemble, puis decheu, & se sont relevez a diverses fois en long espace de temps.*

Rome en est pour lui l'une des innombrables illustrations : *Comme les Romains étoient montez à la cyme de puissance & sapience humaine par labeur & industrie ils se corrompirent incontinent par richesse & licence excessive dégénérons de l'intégrité, prouesse, doctrine, & éloquence précédente...* p 70

après que par labeur & justice, ils furent accrus, & eurent vaincu les fières nations & puissans Roys, ils se corrompirent incontinent, pervertissans l'ordre auquel ils vivoient paravant, en se rendant très-avaricieux & orgueilleux, débordés en gourmandise & paillardise, dissolus en toutes superfluités & délices. Puis se diviserent en partialitez & factions, a l'occasion desquelles ils portèrent les armes es temples & assemblees publiques... p 72

Donques les Romains qui s'étoient pour un temps merveilleusement evertuez vivans en liberté, après que par les factions esquelles ils étoient tombez, furent reduits en servitude sous la domination de

un monarque, ils empirèrent peu à peu, amoindrissans en l'exercice des armes & étude des lettres. Et bien que par la vertu d'aucuns bons princes l'Empire semblât quelque fois se relever, il étoit en après tant plus abbaissé & affligé par la lâcheté des autres... p 74

[35] Volney, 1791, *LES RUINES, ou Méditation sur les Révolutions des Empires*, Paris, août [dans les ruines de Palmyre en 1782] *qui sait si, sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Sviderzee.. qui sait si un voyageur comme moi ne s'assoira pas un jour sur de muettes ruines et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur? A ces mots, mes yeux se remplirent de larmes...* p12.

Dans un autre contexte, voir aussi la fameuse gravure de Gustave Doré, *The new Zealander*, In: Gustave Doré, and Blanchard Jerrold, *London, a pilgrimage*, 1872, p 188.

[36] Burke Peter, 1976, "Tradition and Experience: The Idea of Decline from Bruni to Gibbon", *Daedalus*, Vol. 105, N° 3

The language in which he discusses "decay" and "corruption" is often traditional enough. Yet Gibbon does very much more than repeat commonplaces... In the course of his volumes, he distinguished many sorts of decline... Gibbon's awareness of the complexity of the process of decline and fall makes his analysis much more satisfying to a modern reader than that of any of his predecessors. But this subtlety has its price —inconsistency... He suggests many causes for Roman decline, but refuses to arrange them in a hierarchy or relate them to one another. In his "General Observations"... he suggested that the story of the ruin of the Western Empire was "simple and obvious." Yet, on his own showing, it was neither (p 149).

[37] Morison, 1878 : *The sudden and rapid expansion of historic studies in the middle of the eighteenth century constitutes one of the great epochs in literature. Up to the year 1750 no great historical work had appeared in any modern [p 99] language... Materials also were wanting. They gradually emerged out of manuscript all over Europe, during what may be called the great pedant age (1550-1650), under the direction of meritorious antiquaries, Camden, Savile, Duchesne, Gale, and others [100]... excellent as were the Scotch historians —Hume, in style nearly perfect; Robertson, admirable for gravity and shrewd sense—they yet left much to be desired... In fact it is not doing them injustice to say that these eminent men were a sort of modern Livies, chiefly occupied with the rhetorical part of their work, and not over inclined to waste their time in ungrateful digging in the deep mines of historic lore. Obviously the place was open for a writer who should unite all the broad spirit of comprehensive survey, with the thorough and minute patience of a Benedictine; whose subject, mellowed by long brooding, should have sought him rather than he it; whose whole previous course of study had been an unconscious preparation for one great effort [103] which was to fill his life. When Gibbon sat down to write his book, the man had been found who united these difficult conditions. [104]*

[38] La thèse, une fois énoncée, est d'une telle puissance qu'on se demande comment on n'y a pas pensé avant. Elle est due à E.A. Wrigley (1988, *Continuity, chance & change - the character of the industrial revolution in England*). Le lièvre de la population se fait enfin doubler par la tortue des ressources quand la croissance de celles-ci devient exponentielle ("révolution industrielle"). Sur quoi repose l'opposition entre ces deux régimes ? économiquement, les sociétés "non industrielles" connaissent une évolution cyclique. Dans les phases positives, la croissance reste asymptotique car elle repose sur des flux de ressources naturelles. La quantité d'énergie disponible, qu'elle provienne du muscle, du bois, de l'eau ou du vent, à la fois limitée et dispersée, ne permet ni la concentration des machines ni le choix de la localisation. De plus, elle est diminuée par la concurrence que les ressources se font entre elles : le même bois ne peut pas servir de combustible et de matière première ; la nourriture de l'animal, qu'il soit source d'énergie ou de matières premières (laine, cuir, etc.), se fait aux dépens des cultures destinées à l'alimentation humaine ou à la production d'autres matières premières. Aussi, les périodes de croissance, extensive comme intensive, finissent-elles par buter sur les limites naturelles, ce qu'exprime le fameux pessimisme des économistes classiques (Smith, Malthus, Ricardo) : les rendements décroissent (croissance asymptotique) parce que le

rapport des ressources aux besoins se dégrade. Wrigley qualifie d'**organique** ce type de production. Ce qui rend possible la croissance exponentielle ("révolution industrielle"), c'est qu'elle ne se fait plus au fil de l'eau, du vent ou du muscle. Elle repose sur des ressources pré-accumulées, en stock, en premier le charbon qui, à l'horizon des hommes de la révolution industrielle, représente un potentiel illimité que la machine à vapeur permet à la fois d'extraire (pompage) et de transformer en énergie. A partir de ce moment, l'énergie devient disponible, transportable et concentrable, ce qui permet le capitalisme usinier et, en libérant les autres ressources de leur usage énergétique, équivaut à une augmentation de la superficie des forêts et des champs. Ces sociétés minérales (*mineral-based*) sont capitalistes dans les deux sens du terme, rapports sociaux et rapports à la nature.

[39] N'oublions pas non plus la tradition anti-romaine hellénophile, qu'elle soit germanique ("catastrophe" de la réception etc) ou, différemment, américaine (inventer sa tradition gréco-saxonne).

Naumann Katja, 2014, "(Re)Writing World Histories in Europe", In: Northrop Douglas, *A Companion to World History*, Wiley Blackwell :... *In the United States, of course, world history's attempts to emancipate the modern era from its European roots has long been oriented toward presenting an alternative history of Western civilization. As early as the 1880s, in fact, the first president of the American Historical Association, Andrew White (1886), argued for a decidedly American perspective, insisting that the history of the world "must be rewritten from an American point of view to help build up a new civilization"...*

[40] Volney, 1795, *Leçons sur l'histoire*, 6ème leçon, édition 1826...

On ne s'est occupé que des Grecs et des Romains... comme si l'histoire de ces petits peuples était autre chose qu'un faible et tardif rameau de l'histoire de toute l'espèce (p106) ...en sorte que nous n'avons fait que changer d'idole et que substituer un culte nouveau au culte de nos aïeux. Nous leur reprochons l'adoration superstitieuse des Juifs et nous sommes tombés dans une adoration non moins superstitieuse des Romains et des Grecs; nos ancêtres juraient par Jerusalem et la Bible et une secte nouvelle a juré par Sparte Athènes et Tite-Live. Ce qu'il y a de bizarre dans ce nouveau genre de religion c'est que ses apôtres n'ont pas même eu une juste idée de la doctrine qu'ils prêchent (p 120) ...Oui, plus j'ai étudié l'antiquité et ses gouvernemens si vantés, plus j'ai conçu que celui des Mameloucks d'Egypte et du dey d'Alger ne différaient point essentiellement de ceux de Sparte et de Rome; et qu'il ne manque à ces Grecs et à ces Romains tant prônés, que le nom de Huns et de Vandales pour nous en retracer tous les caractères. Guerres éternelles, égorgemens de prisonniers, massacres de femmes et d'enfans, perfidies, factions intérieures, tyrannie domestique, oppression étrangère, voilà le tableau de la Grèce et de l'Italie pendant cinq cents ans, tel que nous le tracent Thucydide, Polybe et Tite-Live... Après nous être affranchis du fanatisme juif, repoussons ce fanatisme vandale ou romain qui, sous des dénominations politiques, nous retrace les fureurs du monde religieux; repoussons cette doctrine sauvage, qui, par la résurrection des haines nationales, ramène dans l'Europe policée les mœurs des hordes barbares qui de la guerre fait un moyen d'existence (p 122) ...cessons de prêter à cette antiquité guerroyeuse et superstitieuse une science de gouvernement qu'elle n'eut point puisqu'il est vrai que c'est dans l'Europe moderne que sont nés les principes ingénieux et féconds du système représentatif du partage et de l'équilibre des pouvoirs, et ces analyses savantes de l'état social (p 126).

[41]... *Je croirais donc avoir rendu un service éminent si mon livre pouvait ébranler le respect pour l'histoire, passé en dogme dans le système d'éducation de l'Europe; ...s'il engageait tout homme pensant à soumettre tout homme raconteur à un interrogatoire sévère sur ses moyens d'information et sur la source première des ouï-dire... Avertissement (p 3/4)*

Plus je considère la nature de l'histoire moins je la trouve propre à devenir le sujet d'études vulgaires et répandues dans toutes les classes... (p 81) je ne conçois point la nécessité de connaître tant de faits qui ne sont plus et j'aperçois plus d'un inconvénient à en faire le sujet d'une occupation générale et classique: c'en est un que d'y employer un temps et d'y consumer une attention qui seraient bien plus utilement appliqués à des sciences exactes et de premier besoin; c'en est un autre que cette difficulté de constater la vérité et la certitude des faits, difficulté qui ouvre la porte aux débats, aux

chicanes d'argumentation qui, à là démonstration palpable des sens substitue des sentiments vagues de conscience intime et de persuasion, raisons de ceux qui ne raisonnent point... (p 83).

[42] Cf. Tran Nicolas, 2007, "Écrire l'histoire des économies antiques : la controverse entre « primitivisme » et « modernisme » et son dépassement", In: Brulé, Pierre (dir.) ; Oulhen, Jacques (dir.) ; et Prost, Francis (dir.). *Économie et société en Grèce antique : 478-88 av. J.-C.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Andreau Jean, Etienne Roland, 1984, "Vingt ans de recherches sur l'archaïsme et la modernité des sociétés antiques", In: *Revue des Études Anciennes*, Tome 86, N°1-4. pp. 55-83 ; Andreau Jean, 1995, "Vingt ans après L'Économie antique de Moses I. Finley", In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50e année, N° 5, L'économie antique, pp. 947-960.

[43] On a longtemps, trop longtemps, écrit l'histoire mondiale comme celle du triomphe de l'Europe et de l'Occident en général. A partir des années 1970, les "dragons asiatiques" (retour du Japon, puis de la Chine, émergence de la Corée etc) remettent à l'ordre du jour l'idée du XVIIIe siècle : la richesse de l'Asie. Si l'Asie dépassait l'Europe, quand et comment s'est produit la "grande divergence" qui a vu l'Europe rattraper son retard, dépasser l'Asie puis la dominer ? ...*the California School is far from united, and thus far from coherent, on how the changes occurred. For Frank, China was suffering a temporary reversal due to internal conflicts in the late 18th through early 20th centuries that allowed Europe to temporarily overtake it. For Pomeranz, the contingent combination of coal and colonies provided Europe with resources that it managed to lever into a modernizing leap. For Wong, technological improvements in key fields of production in Europe in the 18th century opened a new pathway for progress, which the technological improvements that China made in other fields (hydraulics, botany) did not provide. For myself, I argue that a combination of changes in methods of scientific investigation and social networks of entrepreneurs and engineers, which emerged mainly in Britain in the late 17th and early 18th centuries, catalyzed a shift to an innovation-driven and energy-intensive economy that marked a sharp departure from the limits that had previously bound all organic economies* (Goldstone, 2008, "Capitalist Origins, the Advent of Modernity, and Coherent Explanation: A Response to Joseph M. Bryant", *Canadian Journal of Sociology*, 33-1).

[44] A la suite de la conceptualisation par Marrou d'une "antiquité tardive et chrétienne" (cf. son posthume *Décadence romaine ou antiquité tardive? —IIIe/VIe siècle*, 1977).

Brown Peter, 1967, *Augustine of Hippo: A Biography*, London ; —, 1972, *Religion and Society in the Age of St. Augustine*, London ; —, 1981, *The Cult of the Saints*, London ; —, 1982, *Society and the Holy in late Antiquity*, London ; —1992, *Power and Persuasion in Late Antiquity: Towards a Christian Empire*.

Pour l'impact de ce *paradigm shift* sur l'historiographie de l'Ouest, un survol dans Heather Peter, 1997, "Late Antiquity and the early medieval West", In: Bentley Michael (ed.), *Companion to Historiography*, Routledge.

Gillet, 2017, "The fall of Rome and the retreat of European multiculturalism" :...*Since the 1970s, the temporal framework for this field has expanded, starting from the third-to seventh-centuries CE but now extending to the tenth-century CE... Its theoretical basis, however, derived from the enthusiastic appropriation, shared with other areas of historical scholarship, of the works of new Anthropological scholars [Clifford Geertz *] which were understood as providing interpretative models for meaningful explanation of the seemingly irrational phenomena that characterise an era dominated culturally by the rise of religions, Christianity and Islam as well as Judaism and Manichaeism, as totalising cultural systems... The bringing together into one field of scholarship of the origin myths of Europe (Rome's Fall and the beginning of European nations) with study of the rise of Islam coincided with the explosion of post colonial studies, in the wake of Edward Said... But neither at its inception nor subsequently has Late Antiquity as a field undertaken an extensive, postcolonial critique of why the European historical tradition so firmly demarked the mutually influential cultures of the Mediterranean*

and Near East in the first millennium CE [Fowden**]...This absence becomes significant in relation to the academic reaction against Late Antiquity that arose in the late 1990s and 2000s /Treadgold, Liebeschuetz***/... several UK critiques explicitly faulted Late Antiquity studies not only for its academic practices but for its perceived sociopolitical purpose. To these scholars, the trans-regional scope of Late Antiquity studies was an expression of “underlying concerns” stemming from “the strength of multiculturalism among intellectuals in England, the US and elsewhere... a response to the end of the colonial empires and the rise of “globalisation” and a worrying retreat from “national traditions”; Late Antiquity was, perhaps inevitably, termed a form of “political correctness”.

* Cf. [Religion as a cultural system: the theory of Clifford Geertz](#)

** Fowden G., 2014, *Before and after Muḥammad: The first Millenium refocused*, Princeton UP, pp. 1–15

*** Treadgold W., 1994, "Taking sources on their own terms and on ours: Peter Brown's Late Antiquity", *Antiquité Tardive*, 2, 153–159 ; Liebeschuetz J., 2001a, "Late antiquity and the concept of decline", *Nottingham Medieval Studies*, 45, 1–11 ; –, 2001b, "The uses and abuses of the concept of 'decline' in later Roman history, or was Gibbon politically incorrect?", In: L. Lavan (Ed.), *Recent research in late-antique urbanism*, pp. 233–238, Portsmouth: *Journal of Roman Archaeology* ; –, 2004, "The birth of Late Antiquity", *Antiquity Tardive*, 12.

[45] Dans son panorama, Heather (op. cit.) résume ainsi les thèses de Goffart : *The so-called invasions, he argued, were more a reshuffling of known quantities than the dismemberment by outsiders of a long-standing political entity. The invaders were small in number and had a long history of relations with the Roman state which had given them a positive reason to absorb its culture. There was also little violence involved in the process, and the eastern half of the Empire positively encouraged it, to weaken the western Empire and reduce the danger posed to itself by aggressive western leaders. In an already famous phrase, Goffart characterized the end of the Roman Empire as "an imaginative experiment that got a little out of hand".*

Cf. Goffart, Walter, 1980, *Barbarians and Romans A.D. 418-584: The Techniques of Accommodation*, Princeton ; –, 1981, "Rome, Constantinople, and the barbarians", *American Historical Review*, 76: 275 - 306 ; –, 1989, "The theme of 'The Barbarian Invasions' in Late Antique and modern historiography", in F. K. Chrysos and A. Schwarcz (eds), *Das Reich und die Barbaren*, Vienna.

[46] Fustel de Coulanges, 1891, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. La Gaule romaine*, 2e éd. revue par Camille Jullian, 1901, L1, Chp. IX Que les Gaulois devinrent citoyens romains : *Ceux qui supposent que Rome eut la pensée et la conception nette de faire entrer dans son sein les peuples soumis, lui attribuent une idée assez moderne et qu'elle n'eut pas... Ce furent bien plutôt les peuples soumis qui travaillent à entrer dans la cité romaine... Ce ne fut pas Rome qui eut pour politique de fondre les Gaulois avec elle; ce furent les Gaulois qui aspirèrent et qui tendirent de toutes leurs forces à s'unir à ceux qui les avaient conquis...p 91 Ainsi la population gauloise se transforma peu à peu. La transformation commença par les plus grandes familles... p 93 Les Gaulois passèrent ainsi, sans beaucoup de peine, de la condition de sujets de Rome à celle de membres de l'Empire... p 96 Il est incontestable que le lien entre Rome et la Gaule ne fut pas brisé par la volonté des Gaulois; il le fut par les Germains. Encore verra-t-on dans la suite de ces études que la population gauloise garda tout ce qu'elle put de ce qui était romain, et qu'elle s'obstina à rester aussi romaine qu'il était possible de l'être.*

[47] Un résumé dans Dmitriev Sviatoslav, 2009, “(Re-)constructing the Roman empire: from ‘imperialism’ to ‘post-colonialism.’ An historical approach to history and historiography”, *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, ser. 5, vol. 1.1: 121-161 :

p 133 Mommsen began discussing Romanisierung in Book Two of his *Roman History*, when dealing with the period from the «abolition of the Roman kingdom» in 509 to the «settlement of Italy» in the 270s. At that time, Romanisierung was an active policy that was conducted «with resolute measures» and which equaled a «subjugation». Mommsen would retain this same vision of Romanisierung as an active policy of occupation and colonization for later times (including the Social War in Italy) and other

territories (such as Asia Minor in the late second century)..Mommson thus asserted that the Romanisierung we see under the Roman empire first started in the early Republican period. As to its purpose, Mommsen's idea behind Romanisierung was the process of nation-building, which was undoubtedly reflective of events of his own time – the first three volumes of his *Roman History* (1854-56) appeared during the time of the Diet of the German Confederation in Frankfurt (1851-59), whose main topic was the unification of the German nation...

p 134 All these ideas were lost on Haverfield, who limited the use of 'Romanization' to the Roman provincial administration, implying a direct parallel with British colonial rule. Of all the many parts of Mommsen's *Roman History*, Haverfield only took interest in Book Eight *...p 135 Establishing parallels between British and Roman imperialism, therefore, did not merely exonerate the former but also molded the image of the latter.

* Cf. Haverfield Francis, 1905, *The Romanization of Roman Britain*, London, Published for the British Academy by H. Frowde ; 1912, *The Study of Ancient History in Oxford*, Oxford-London; 1924, *The Roman Occupation of Britain*, Oxford [published only posthumously].

Cf. P.W.M. Freeman, 1997, "Mommsen to Haverfield: The Origins of Studies of Romanization in Late 19th-c. Britain", in *DRI Dialogues in Roman Imperialism. Power, Discourse, and Discrepant Experience in the Roman Empire*, Portsmouth.

[48] Lucas, 1912, souvent cité à l'appui de cette idée, le doit au titre évocateur de son ouvrage *Greater Rome and Greater Britain* plus qu'au contenu de son analyse. En effet, il ne s'agit pas pour lui de se réclamer de Rome pour légitimer l'impérialisme britannique mais au contraire de blanchir le second en noircissant le premier : autocentré et basé sur la force, l'empire romain s'oppose au britannique, multiple et basé sur le bon gouvernement. Rome, en position de monopole conquiert militairement ; Britain, en situation de concurrence des puissances, commerce puis administre. Despotisme romain vs liberté anglaise ! Raideur romaine vs *british genius* de l'adaptation aux circonstances !

p 141 : *The second point concerns the diversity of the British Empire as compared with the unity of the Roman Empire... It became more one in proportion as liberty disappeared. In the same proportion the British Empire has become less one as freedom has grown.*

^p 144 *Great Britain has acquired an Empire ; part of that Empire Great Britain rules, the other part is not ruled by Great Britain, but is a reproduction or reproductions of Great Britain...* 145 *it may be argued that the British Empire is not merely two Empires in one but many Empires in one* 149 *...there is in real truth a great gulf fixed between the sphere of rule and the sphere of settlement, and that gulf to some extent coincides with the difference between the Roman and the British Empires. The Self-Governing Dominions have become selfgoverning, because self-government is inherent in the British race... But India to take the greatest and in the work of construction perhaps the most advanced of the British dependencies never has been and never will be made British by settlement...* 161 *The dependencies of Great Britain, as opposed to the Self-Governing Dominions, like the Roman Provinces, have, speaking generally, been held by force, open or in reserve, but by force perpetually receding into the background as good government has produced good will...* 165 *good government with the strong hand behind it...* 163 *The success which Great Britain has attained in dealing with her dependencies has been mainly due to the combination of the strong hand with honesty and justice...* 164 *So far for the two halves of the Empire taken separately up to date. One half has been held to Great Britain as being the Mother Country, the other half has been held to Great Britain as being the ruling country ; and, inasmuch as the two halves have remained mainly, though not wholly, aloof from each other, the link of Great Britain has kept the Empire one...*

[49] Un exemple caricatural d'histoire à l'envers : le dossier *Black Athena* (Bernal) dans le contexte de l'affirmation identitaire des afro-américains. Une excellente présentation dans van Binsbergen Wim, 1997, "Black Athena ten Years after — towards a constructive re-assessment", *TALANTA*, special issue, Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society, vols. 28-29, 1996-97. La dette grecque à l'égard de l'Egypte (mais pourquoi oublier sa dette encore plus grande à l'égard des Perses?) est transformée (travestie) en dette à l'égard de l'Afrique (sous entendu "noire") : p 21

Where Bernal's central thesis was picked up most enthusiastically, immediately to be turned into an article of faith, was in the circles of African American intellectuals... 22 Egypt is claimed to have civilised Greece, and from there it is only one step to the vision that Africa, the South, Black people, have civilised Europe, the North.

Un cri de protestation et un témoignage dans Lefkowitz Mary, 1996, *Not Out of Africa, How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*. Que l'anecdote concernant la négritude de Socrate soit vraie ou non, ce livre importe, non pas pour la démonstration mais pour ce qu'il révèle et traduit du climat académique et culturel américain dans lequel ce curieux dossier naît et se développe. L'A., avec naïveté (ou perversité ?), en reste au plan éducatif : l'histoire n'est pas un point de vue, même si on peut avoir des points de vue sur l'histoire ; il n'y a pas de "vérité de groupe" ; n'importe qui (compétences) ne peut pas enseigner n'importe quoi dans des universités qui ont pour fonction de diffuser la connaissance ; la question posée se ramène (devrait se ramener) à étudier l'influence de l'Egypte (et du Proche Orient en général) sur la pensée grecque et, de là, occidentale etc. Mais l'A. ne va pas jusque là, jusqu'à ouvrir la Grèce. Elle est trop pénétrée de la vision traditionnelle (la Grèce mère de la rationalité et de la démocratie) pour pouvoir prendre du champ. Cette position défensive affaiblit sa critique.

[50]

Sherwin-White Susan, Kuhrt Amelie, 1993, *From Samarkhand to Sardis — a new approach to the Seleucid Empire*, University of California Press ;

Topoi, volume 4/2, 1994, *Les Séleucides, à propos de S. Sherwin-White et A. Kuhrt* ; Birant Pierre, 1996, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre* (2 vols), Achaemenid History X, Leiden ;

Stolper Matthew W, 1999, "Une «vision dure» de l'histoire achéménide (note critique) [A propos de l'ouvrage de Pierre Briant. Histoire de l'empire perse]", In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N° 5, pp. 1109-1126 ;

Briant Pierre, 1999, "L'histoire de l'empire achéménide aujourd'hui : l'historien et ses documents", In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 54^e année, N° 5, pp. 1127-1136 ;

Briant Pierre, 1989, "Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" ", In: *Mélanges Pierre Lévêque*, Tome 2 : Anthropologie et société, Besançon : Université de Franche-Comté, 1989. pp. 33-47. (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 377) ;

Briant Pierre, 2000, *Leçon Inaugurale*, Collège de France, Chaire d'histoire et Civilisation du Monde Achéménide et de l'empire d'Alexandre...

[51] Comme le faisait déjà Saïd, une autre *epochal* contribution (Hall 1989) recourt plus à l'anthropologie culturelle qu'à l'histoire pour rendre compte de l'invention du "barbare" (perse) par des Athéniens cherchant à la fois à s'autodéfinir et à dominer les cités grecques sous le drapeau de l' "hellénité" commune incarnée par Athènes.

Hall Edith, 1989, *Inventing the Barbarian — Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford University Press. Le discours mythique d'affrontement des héros aux "autres" surnaturels est recyclé en humanisant l' "autre" et en l'ethniquisant ("barbare"). Sur la base de l'opposition quasi organique entre l'ordre "social" et le chaos (mythes), le double mouvement de dénégation du Perse et d'affirmation d'Athènes, importe dans le discours politique contemporain les éléments mythiques archaïques, débouchant sur une standardisation de l' "autre". La seule addition concerne la démocratie vs tyrannie qui a une double origine : i) politique — les Perses ont soutenu les tyrans et réciproquement, aussi tyran = Perse ; ii) sociale — la masse d'esclaves qui nourrit la démocratie est barbare, aussi barbare = servile.

Devenue ontologique, la distinction hellènes/barbares ne peut que déboucher sur un impérialisme universel et civilisateur : la réconciliation est impossible, la soumission impensable, il faut donc les conquérir pour se défendre et pour les sauver.

Ceci dit, l'A., en polarisant l'analyse sur Athènes, laisse dans le flou les rapports "inter-hellènes". Que l'hellénisme soit conçu, promu et approprié par Athènes (à titre défensif contre les Perses, offensif pour la Ligue de Delos) pose non seulement la question des périphéries (occidentale et nordique, cf. Macédoine) mais celle de la "réception" du topos par les autres cités "grecques". Ça n'a pas si bien marché puisque le triomphe d'Athènes signe son déclin (guerres du Péloponnèse).

Qu'une construction circonstancielle et locale devienne un topos universel demanderait pourtant une explication. L'A. montre si parfaitement comment le topos a été inventé que son évidence l'éblouit. Qu'Athènes se soit proclamée champion de l'hellénisme n'implique pas que les autres Grecs l'ont crue.

Je m'interroge : n'est-ce pas la reprise macédonienne du thème qui, jointe aux actes associés, a fait la fortune définitive d'un clivage au demeurant assez banal (mis à part le critère linguistique que rendait nécessaire l'indétermination spatiale de la "Grèce") ? Cette reprise fracassante du thème hellénique était nécessaire aux Macédoniens hybrides qui devaient se faire Grecs, tant pour conquérir la Grèce que pour la mobiliser pour la conquête du monde.

[52] Après une génération, le *postcolonial turn* est à son tour critiqué comme anticolonialisme démodé et histoire à l'envers : les Anglais se lavent de l'impérialisme en disant qu'ils ont été colonisés !

Cf. Millet Martin, 1990 *The Romanisation of Britain*.

Mattingly, D.J., 2006, *An imperial possession. Britain in the Roman Empire, 54 BC–AD 409* (In : Penguin History of Britain series) commence ainsi : *This book tells the story of the occupation of Britain by the Romans*.

Versluys (op cit) commente : *In the very first sentence the three main constituents of his narrative are immediately clear: there is Native Britain, there is Roman, and the relation between them is characterized by the word 'occupation'; later on the same page he characterizes the period in question as 'four centuries of foreign domination'; further on (ibid., 7) he concludes that 'Britain in the Roman Empire was a colonized and exploited territory'. Mattingly is clear about his agenda for writing up the history of Britain in the Roman Empire as 'an imperial possession': 'In this book, considerably more emphasis than usual will be placed on the negative aspects of imperial rule and their impact on the subject peoples' (ibid., 12).*

Plus malicieusement, on y voit, non seulement une manifestation de mauvaise conscience mais une tentative de recomposer le Royaume-Uni et l'Empire britannique sur une base multiculturelle postcoloniale. Cf. Dmitriev Sviatoslav, 2009, "(Re-)constructing the Roman empire: from 'imperialism' to 'post-colonialism.' An historical approach to history and historiography", *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, ser. 5, vol. 1.1: 121-161. Si, en son temps, l'empire britannique a utilisé Rome pour se justifier (produisant ainsi une fausse image de Rome), le post-empire cherche à inventer une post-nation britannique et un nouveau système de relations avec ses ex satellites en réécrivant l'histoire romaine à partir des périphéries mais sur la même base conceptuelle. C'est d'une part une thématique purement britannique, d'autre part une nouvelle corruption de l'histoire romaine. Les autres "empires" antiques ne sont pas pris en compte car ils ne présentent pas le système provincial auquel les britanniques réduisent Rome en raison de leur problématique sous-jacente.

Mais, ajoute ironiquement l'auteur, tout est de travers : Rome a toujours été multi-ethnique et inclusive, ce que n'était pas l'Empire britannique: p 160 *Although one can establish parallels between the Roman empire and the British Empire as systems of formal control over large territories and numerous and diverse populations, there are no grounds for projecting either the social texture of the British Empire or its outcome onto Roman imperial history. The Roman empire was always multinational, or multiethnic – provincials of different backgrounds not only ran the state by occupying numerous high-ranking positions and held imperial power from the late first century A.D., but also formed the intellectual élite of the Roman empire. If the English retained natives on the lower levels of local administrations, it was impossible to even think of the natives as running the empire the way the Roman provincials did, or as setting the dominant cultural and political views...*

Donc le prendre par le haut (diffusion) ou par le bas (accommodation) n'a guère d'importance. L'interaction recherchée par les *postcolonial* («local voices» and «local histories») est hors-sujet : Rome entendait ces *voices* !

[53] Gillett Andrew, 2002, "Ethnicity, History, and Methodology", introduction de Gillett Andrew (Ed.), 2002, *On Barbarian identity: critical approaches to ethnicity in the early Middle Ages*. (Studies in the early Middle Ages). Turnhout, Belgium: Brepols ; ID., 2006, "Ethnogenesis: A Contested Model of

Early Medieval Europe", *History Compass*, 4/2.

Dans l'article de 2006, le succès du modèle de l' "ethnogenèse" que souligne l'A. est encore plus surprenant qu'il le dit puisque le terme a l'air fabriqué exprès comme épouvantail romantique, touchant de beaucoup trop près aux "ethnités" imaginaires du *state building* (cf. Pohl, *infra*). Que le mot ait un sens en anthropologie ne le rend pas nécessairement valide en histoire. Il est polluant : essentialisme a-historique, téléologie nationaliste, fragmentation culturelle (et historique).

L'A. fait preuve de quelque perversité en incriminant la longue tradition des *Germanische Altertumskunde*, tout en reconnaissant à la fois la rupture contemporaine avec ses aspects scandaleux et la continuité d'une version non scandaleuse. La thèse qu'il soutient (héritage) est en elle-même encore plus ancienne et aussi douteuse, même s'il la modernise en tardo-antique. En la matière, vingt siècles ont laissé toutes sortes d'héritages sans que le mort toujours saisisse le vif. La tradition anti-romaine germanique (réception) est aussi explicable et pas plus criticable que la tradition pseudo-romaine française ou papale. Comme dit l'A. à un autre propos, ce sont des faits et non des choix !

Dans l'art. de 2002, Gillett note que *Ethnicity, the topic of much contemporary research, has been integral to the study of early medieval Europe since the beginnings of modern scholarship. During the fifteenth and sixteenth centuries, erudite authors in the Holy Roman Empire and the Scandinavian countries sought to create an alternative antiquity to the Roman past which Renaissance Humanists had so proudly claimed as the ancestor of the Italian states*

Les praticiens de l'ethnogenèse comme Pohl (sur la base de Wenskus) ont toute la plasticité constructiviste qu'on peut souhaiter. Pohl (Pohl Walter, 1998, "Conceptions of Ethnicity in Early Medieval Studies", in: Lester K. Little and Barbara H. Rosenwein (Eds), *Debating the Middle Ages: Issues and Readings*, p. 13-24, Blackwell Publishers) ne présuppose pas des ethnies primitives qui se développeraient en peuples. Paradoxalement, son ethnogenèse est pluri-ethnique. Si *traditionskern* est quelque peu ambigu, on peut admettre que les élites fabriquent une tradition ethnique et une généalogie collective mythique afin de différencier des autres les groupes qu'ils mobilisent et de leur insuffler une identité : p 16 *These broader units were often of various origin; the Lombards in Italy, for instance, incorporated Gepids, Suevians and Alamans, Bulgarians, Saxons, Goths, Romans, and others. This "polyethnic" composition was generally observed...* p 17 *we can describe ethnos as a process rather than a unit... there were individuals who were Avars or Lombards in a fuller sense than others who claimed to be so; and one could easily be Lombard and Gepid, or Avar and Slav, at the same time... Which of these affiliations prevailed often depended on the situation...*

A quoi Gillett répond : *Given the overlapping categories of identity that operated concurrently, the modern term "ethnicity" seems increasingly to be an awkward anachronism...Second, and perhaps more significantly, however, these texts indicate how unimportant what we call "ethnic" identity could be in Late Antiquity* (Gillett Andrew, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau, Jutta, 2009: 395).

[54] Woolf Greg, 2008, "The Roman Cultural Revolution in Gaul", In: Keay Simon, Terrenato Nicola, eds, 2008, *Italy and the West — Comparative Issues In Romanization*, Oxbow Books

Woolf est le champion de la dénonciation de la romanisation. Comme souvent, la déconstruction est plus convaincante que la reconstruction.

Pour la stimulante critique de la "romanisation" des provinces conquises : Woolf Greg, 1995, "The Formation of Roman Provincial Cultures" ; —, 1998, *Becoming Roman- The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge University Press ; —, 2002, "Generations of aristocracy", *Archaeological Dialogues*, 9.

Woolf, 2008 ("The Roman Cultural Revolution in Gaul") tente d'intégrer les transformations de tout le "monde romain" dans une "révolution" générale qui englobe Rome elle-même. L'argumentation va des formes religieuses aux instruments de toilette en passant par le langage du corps (des élites)...Certes, il est remarquable que Rome les découvre en même temps que les provinces mais l'A. n'explique pas cette révolution. Il se contente de poser la question : ces changements étaient-ils en cours ou résultent-ils d'un projet impérial d'Octave ?

Tout cela paraît aussi général que factice et a un petit air de *siècle d'Auguste*. Il faudrait supposer

une espèce de "jet set transnationale" : l'élite enrichie se cosmopolisant, secrète une "culture globale" qui déromanise l'empire au moment où il devient effectif.

[55] *The Persians lost their wars in Greece, in part, because the triumphant Greeks wrote the histories and other texts that survive* (Balcer Jack Martin, 1989, "The Persian Wars against Greece: A Reassessment", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 38, H. 2, pp. 127-143, Franz Steiner Verlag).

[56] Terrenato Nicola, 2015, "The archetypal imperial city: the rise of Rome and the burdens of empire", In: Yoffee Norman, Ed, *The Cambridge World History, VOLUME III, Early Cities in Comparative Perspective, 4000 BCE-1200 CE*, Cambridge UP

L'A. procède à une stylisation historique, sans s'encombrer des détails. Il distingue la phase de l'empire méditerranéen (une métastructure urbaine qui attendait son organisateur) et celle des conquêtes continentales instables et problématiques, responsables de transformations structurelles. En partie de façon endogène, en partie sous l'effet des contacts avec les "Romains", les sociétés barbares mutent (chefferies etc), ce qui d'un côté ouvre une fenêtre d'opportunité, de l'autre crée un puzzle car le décalage les rend indigérables.

Il y a ainsi un hiatus entre l'empire "méditerranéen" (réseau de réseaux urbains) qui s'épanouit à l'Est et l'empire continental aventuriste qui ne tient pas. Tant que l'expansion saute par dessus les parties les moins digestes, tout va bien mais, ensuite, les ingérer (via création de cités, infrastructures etc) constitue une tâche insurmontable.

L'A. soutient que l' "inclusivité" de Rome lui a permis de "pooler" les ressources de son réseau avec plus d'efficacité que ses concurrents et constitue la principale explication de son expansion jusqu'à ce que son échelle excessive vide de sens la citoyenneté (*Rome's policy of political inclusiveness had reached its intrinsic spatial limitations*) et que l'Empire absorbe la Ville.

Il distingue trois types successifs de guerres, le passage de l'un à l'autre nécessitant des adaptations : les guerres de proximité "latines", les guerres "mondiales" méditerranéennes, les guerres barbares : ces dernières, lointaines, durables et inconclusives, transforment la structure (armées, *warlords*) sans jamais pouvoir être gagnées.

[57] Horden (Peregrine) & Purcell (Nicholas), 2000, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, Blackwell Publishers ; —, 2006, "The Mediterranean and "the New Thalassology" ", In: *The American Historical Review*, Volume 111, Issue 3, 1 June, Pages 722–740

L'expression est reprise de Wong qui l'emploie dans une dissertation sur les "régions braudéliennes". Il note qu'il manque au Nord-Ouest chinois la lisibilité physiographique d'une région organisée autour de l'eau (Wong R. Bin, 2001 « Entre monde et nation : les régions braudéliennes en asie », In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, (56e année), n°1, Une histoire à l'échelle globale p. 5-41).

Pour une discussion, voir Malkin Irad (ed), 2003, *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Routledge, repr. of *Mediterranean Historical Review*, Volume 18, Number 2, December, Special Issue on Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity.

Et surtout Harris, "The Mediterranean and Ancient History" (in Harris (ed.), 2005, *Rethinking the Mediterranean*, OUP). Harris note (p5) : *whether the Mediterranean world can really be said to have had a natural barrier to its east during antiquity is an awkward question. Given the quantity of interaction with Mesopotamia, with Arabia and with the Indian Ocean over the millennia, the answer may well be more 'no' than 'yes'. Horden and Purcell meanwhile maintain that there were 'intrinsically Mediterranean factors'*.

Harris renvoie à Bloch : unité de lieu n'implique unité de problème (Bloch Marc, 1934 : "Une étude régionale : géographie ou histoire ?", *Annales d'histoire économique et sociale*, 25, p. 81-85.

Voir *ibid.* : Herzfeld Michael, "Practical Mediterraneanism: Excuses for Everything, from Epistemology to Eating" ; Woolf Greg, "A Sea of Faith?".

Pour une mise en perspective de la "Méditerranée" :

Ruel Anne, 1991, "L'invention de la Méditerranée" ;

Chehab May, 2001, 'La Méditerranée et la désaffection de l'antique', In: Pouilloux, 2003 ;

Deprest Florence, 2002, "L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion".

[58] *Journal of World History* (JWH), University of Hawai'i's Press :

Beaujard Philippe, 2005, "The Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems before the Sixteenth Century", *JWH*, 16/4 ; —, 2010, "From Three Possible Iron Age World-Systems to a Single Afro-Eurasian World-System", *JWH*, 21/1 ; Fitzpatrick Matthew P, 2011, "Provincializing Rome: The Indian Ocean Trade Network and Roman Imperialism", *JWH*, 22/1.

[59] Mentionnons d'abord le vieux Warmington Eric Herbert, 1928, *The commerce between the Roman Empire and India*, 2nd ed revised and enlarged, 1974 : dépendant de la littérature et de la numismatique, l'A. entre dans des détails que ses sources rendent intraitables (la fuite de l'or, longuement examinée par exemple). Toutefois, il souligne plusieurs points intéressants. Non seulement la "balance commerciale" est déséquilibrée (d'où le *drain*), mais les exports de Rome (sauf une partie du vin) viennent de sa partie orientale (habits de lin égyptiens et surtout verrerie syrienne). Cela fait que le commerce "romano-indien" est intra-oriental ! Les *middlemen* arabes et "éthiopiens" sont toujours et partout présents et les "Romains" eux-mêmes sont souvent des Grecs. Voir en outre :

- Mayerson Philip, 1989, "Saracens and Romans: Micro-Macro Relationships", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, No. 274 (May), pp. 71-79.
- Salles Jean-Francois (ed), 1988, *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*, Séminaire de recherche 1985-1986, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1988, pp. 7-8. (Travaux de la Maison de l'Orient, 16) ; —, 1993, "The Periplus of the Erythraean Sea and the Arab-Persian Gulf", In: *Topoi*, volume 3/2, dossier : Inde, Arabie et Méditerranée orientale, pp. 493-523
- Reade Julian, 1996, "Evolution in Indian Ocean Studies", In: Reade, 1996, *The Indian Ocean in Antiquity*
- Dignas Beate, Winter Engelbert, 2001 *Rom und das Perserreich — Zwei Weltmächte zwischen Konfrontation und Koexistenz*, Akademie Verlag, Berlin ; 2007, *Rome and Persia in Late Antiquity — Neighbours and Rivals*, Cambridge UP /3rd to 7th cent.
- Parker Grant, 2008, *The Making of Roman India*, Cambridge UP.

[60] Une telle "orientation" de Rome doit rendre compte de la dévalorisation subséquente des conquêtes "européennes" (Espagnes, Gaules, Bretagne, Germanie etc). En dehors de la gloire militaire et du butin ponctuel pour les généraux et les soldats, en dehors de l'exploitation des minerais (les gisements d'argent ibériques furent-ils le Potosi de Rome ?), elles n'ont pas d'intérêt et payent à peine ce qu'elles coûtent. Ce sont des aventures.

[61] Versluys Miguel John, 2014, "Understanding objects in motion. An archaeological dialogue on Romanization", *Archaeological Dialogues* 21 (1) 1–20, Cambridge University Press
...*Images of Rome in European culture are omnipresent, strong and persistent (Hingley 2001). ..Now let us for a moment radically put aside these ideas about Rome (as if that were possible, cf. Reece, 1990*) – and along with them let us put aside all Roman literary sources that were likewise spellbound by the need to explain empire – and let us do what archaeologists should always primarily try to do: look at material culture in its own right first. What do we see then? We see diasporas of material culture... in material-culture terms there is no identifiable Roman culture or Roman Empire... we should not so much focus on what things with their stylistic and material properties would represent – or to what historical narrative they testify – but on **what things do in a certain context...** If we can really describe material culture as actant, as playing a role in networks of (social) relationships, the Roman world is a very special case. As has been described above, from the period around 200 B.C. onwards the network had become so 'hyper-' and interconnected that it would be better to call it global in order to indicate the degree of connectivity at stake. We should therefore consider redirecting part of our research agenda from a focus on territories*

towards networks (or, as James Clifford famously remarked, **from roots to routes**: this is what globalization studies can do) and from texts towards things (as material-culture studies does; cf. Flood, 2009**) ...in material-culture terms, **'Rome' does not so much refer to a culture or a culture style, but rather indicates a period of remarkable connectivity and its material/human consequences.**

Artefacts we call 'Roman' are therefore not in the first place expressions of Romans or of ideas about Rome. They are concrete material presences part of a spatial relation in (historical) time and (geographical) space: **Romanization is about understanding objects in motion.**

* Reece, R., 1990: Romanization. A point of view, in T.F.C. Blag and M. Millett (eds), *The early Roman Empire in the West*, Oxford, 130–40

** Flood, F.B., 2009, *Objects of translation. Material culture and Medieval 'Hindu–Muslim' encounter*, Princeton and Oxford.

[62] Aussi curieuse que soit cette découverte, qu'en déduire? Les "routes" sont segmentées et les objets se redistribuent à travers une succession de *hubs* qui connectent indirectement des ports sans rapports. Les routes dépendent des vents et des courants (et, dans l'océan indien, de la mousson), des oasis et des brigands, et aussi de structurations "sociales" — monopoles de navigation, de fait (secrets), de droit (taxes douanières) ou d'organisation (réseaux). Des objets sont échangés ou vendus, d'autres sont perdus, d'autres gardés en "souvenir". Ce qui nous paraît aujourd'hui évident (par exemple, la circulation des tankers du Golfe Persique au Canal de Suez par circumnavigation de l'Arabie) n'existe tout simplement pas. Pour autant qu'ils communiquent (comme des traces archéologiques l'attestent) c'est par Barygaza, le grand *emporium* d'Inde du Nord.

Cf. Salles Jean-Francois, 1988, "La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique", In: Salles Jean-Francois (ed), *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages* (Travaux de la Maison de l'Orient, 16).

Salles Jean-Francois, 1993, "The Periplus of the Erythraean Sea and the Arab-Persian Gulf", In: *Topoi*, volume 3/2, dossier : Inde, Arabie et Médit orientale, pp. 493-523 : **zigzag patterns are always more elaborated than a straight line advocate would think...** *I have tried to demonstrate elsewhere that the circumnavigation of Arabia was not a trade route... However, since true Roman objects have been found in excavations on sites of the Gulf, somebody must have carried them there... I would suggest that the western goods which were found in the archaeological sites of the Gulf had been carried along the non-Roman segment Apologos-Barygaza of the Indian Ocean trading routes ; they had first reached the north India harbours on Roman ships, from Alexandria through the Red Sea and the Indian Ocean navigation, and were then cargoed from Barygaza and Barbaricum to the Gulf by Arabo-Persian merchants and sailors.* p 515.

[63] Expression grandiose tout à fait incidente:

[11] XI -À FURIUS ET AURELIUS *Furi et Aureli comites Catulli, sive in extremos penetrabit Indos, litus ut longe resonante Eoa tunditur unda ; sive in Hyrcanos Arabesque molles, seu Sagas, sagittiferosque Parthos, sive quae septemgeminus colorat aequora Nilus ; sive trans altas gradietur Alpes, Caesaris visens monimenta magni, Gallicum Rhenum, horribilesque ultimosque Britannos...* (Furius et Aurélius, compagnons de Catulle, soit qu'il pénètre jusqu'aux extrémités de l'Inde dont les rivages retentissent au loin, battus par les flots de la mer Orientale; soit qu'il parcoure l'Hyrcanie et la molle Arabie, ou le pays des Sages et celui des Parthes armés de flèches, ou les bords du Nil qui par sept embouchures va colorer les ondes; soit que franchissant les hautes cimes des Alpes, il aille voir les trophées du grand César, le Rhin gaulois ou les Bretons sauvages qui habitent aux confins du monde; vous qui êtes prêts à partager mes dangers partout où me conduira la volonté des dieux, portez à mon amante ces brèves paroles dépourvues de douceur: - Qu'elle vive et se complaise au milieu de cette foule de galants qu'elle enlace en même temps sans en aimer aucun sincèrement, mais en brisant leurs vies à tous successivement. Seulement qu'elle ne compte plus, comme autrefois, sur mon amour, sur cet amour qui est mort par sa faute, comme la fleur sur le bord d'un pré qu'a touchée en passant la charrue).

Idem (Aen. 6. 794-800) : ...*super et Garamantas et Indos/ proferet imperium; iacet extra sidera tellus,/ extra anni solisque uias, ubi caelifer Atlas/ axem umero torquet stellis ardentibus aptum./ huius in aduentum iam nunc et Caspia regna/ responsis horrent diuum et Maeotia tellus,/ et septemgemini turbant trepida ostia Nili...* (Maintenant, tourne les yeux de ce côté, vois cette nation, ce sont tes Romains. Voici César, et toute la descendance de Iule, eux qui un jour monteront sous l'immense voûte du ciel. Le voici, celui dont si souvent tu t'entends promettre la venue : Auguste César, né d'un dieu ; il fondera un nouveau siècle d'or dans les campagnes du Latium où autrefois régna Saturne; il étendra son empire au-delà des Garamantes et des Indiens ; il existe, s'étendant en dehors de nos astres et des routes parcourues par le soleil en un an, une terre où le porte-ciel Atlas fait tourner sur ses épaules l'axe articulé aux étoiles de feu. Maintenant déjà, à l'idée de sa venue, les royaumes de la Caspienne et la terre Méotide sont saisis d'effroi devant les réponses des oracles, et l'embouchure du Nil aux sept bras se trouble et tremble de peur).

[64] Cf. Leyerle Blake, 2009, "Mobility and the Traces of Empire", In: Rousseau Philip, Raithel Jutta, (Eds), *A Companion to Late Antiquity*, Wiley-Blackwell.

Rappelons l'estimation de Jones, 1964, *The Later Roman Empire 284-602 - A Social Economic and Administrative Survey*, II: 842 : *It was cheaper to ship grain from one end of the Mediterranean to the other than to cart it 75 miles...* p 845 *Long-distance trade in corn was thus commercially profitable only when the corn was grown in areas close to a port or inland waterway, and the market was a large town which lay on the sea or on a navigable river.*

La navigation en Méditerranée —fermée pendant l'hiver— ne se fait pas aussi facilement dans tous les sens : de Rome à Alexandrie quand tout est au mieux, il ne faut que 15 jours mais, même l'été, le trajet inverse ne peut pas se faire directement ...*This circuitous route [Rhodes, Crete, Malta, Sicile] usually took about two months, but might be longer..ancient ships were most vulnerable on the open sea* (Leyerle, p 118).

Pour la Méditerranée orientale, la circulation est plus facile dans le sens horaire que dans le sens contraire : ...*the pattern of winds and currents in the eastern Mediterranean. These vary according to season, but the basic fact is that it is more difficult to sail anti-clockwise round the sea or from south to north across it, than it is to sail in a clockwise direction or from north to south. Thus it is easier to sail from Constantinople to the Syrian coast, and from there to Egypt, than it is to muster a fleet in either the Egyptian or the Syrian ports and sail it to Constantinople* (souligné par Whittow Mark, 1996, *The Making of Byzantium, 600-1025*, University of California Press, p 99). Voir aussi son CH2 : The Strategic Geography of the Near East.

[65] Cf. Engels Johannes, 2007, "Geography and History", In: John Marincola, *A Companion to Greek and Roman Historiography*, Chap. 55, vol. 2, Blackwell :

p 547 *Recent investigations indicate that Greeks and Romans had a linear-hodological type* [space of possible movement] *and mode of perception and description or depiction of spaces that differed from that of, for example, modern Europeans or Americans* (Brodersen 2003 *)...p 548 *Maps were occasionally reproduced in largescale pictorial form on walls for educational /or propagandistic/ purposes.*

p 551 *Itinerary works of late antiquity (itineraria adnotata, itineraria picta, and itineraria maritima) draw the logical consequence from the specific Roman-Latin tradition of geography in antiquity.*

* Brodersen K., 2001, "The presentation of geographical knowledge for travel and transport in the Roman world: *Itineraria non tantum adnotata sed etiam picta*", In : Adams, C. and Laurence, R. (eds.), *Travel and Geography in the Roman Empire*, London and New York.: 7–21

[66] 1902, Bérard Victor, 1902, *Les phéniciens et l'Odyssée*

Bérard, posant que tout est vrai dans l'Odyssée cherche les lieux d'Ulysse dans le paysage et la toponymie. Indépendamment de ses conclusions fantaisistes, l'immense intérêt de Bérard est de rendre sensible la différence entre notre "Méditerranée" et celle de l'Antiquité. L'auteur analyse les moyens de transport, la sensibilité aux vents et aux courants de la "marine à voile". La fragilité et l'insécurité de la navigation antique obligent à combiner trajets terrestres et maritimes en définissant

des itinéraires qui minimisent les seconds (*théorème des Isthmes* : traverser par terre au lieu d'en faire le tour par la mer). Aussi les trajets de mer n'existent pas sans itinéraires de terre. Quoique l'absence de routes dallées interdise les véhicules à roue, la hotte portée à dos d'hommes a fait ses preuves, y compris à une échelle de masse.

Au fond des bassins et des fjords, le vent ne souffle pas et il faut sortir difficilement à la rame. D'autre part, de nombreux endroits sont caractérisés par l'alternance matin/soir du vent de terre et du vent de mer. Les "thalassocraties commerçantes" ne s'établissent pas à terre mais, pour se protéger des indigènes et tirer parti des vents, sur des promontoires ou des îlots parasites, pourvus en eau et articulés à une route de terre. Bérard utilise finement (trop ?) ses *Instructions nautiques* et les mémoires des pirates "francs" qui écumèrent l'Egée après la conquête turque. Les implantations diffèrent selon la provenance et l'objectif : dans la mer Egée, compte tenu des vents/courants et des reliefs, lorsqu'on vient de l'Est (Phéniciens) ou de l'Ouest (Grecs, Francs), on s'installe en des points opposés ; en outre, le contact (Phéniciens, Francs) et l'exploitation agraire (Grecs, Romains) n'impliquent pas les mêmes localisations car les premiers cherchent à commercer ou à razzier, les seconds à s'installer.

Laissons ses Phéniciens à Bérard et gardons son inspiration géographique. On lui a reproché d'avoir testé la plausibilité de sa carte d'Ulysse en utilisant, lors de son exploration de 1901, un voilier moderne, technologiquement anachronique. On pourrait aussi critiquer la date de son voyage, de mars à juin. Récemment, l'archéologie expérimentale a recréé ce qu'on pense être une trière à l'ancienne afin d'étudier son fonctionnement et ses contraintes. Voudrait-on que, de même, Bérard eût fabriqué une barque de style égyptien pour partir à l'aventure avec des rameurs coléreux, un peu de farine et une outre d'eau ? Que Bérard ait cru imiter Ulysse, c'est son affaire. Aussi grand que soit l'écart entre son yacht et la barque d'Ulysse, les deux ont en commun la contrainte des vents/courants qu'ignorent nos cartes conditionnées par les grands navires métalliques marchant au moteur. Ces derniers vont où ils veulent par tous temps alors que les premiers dépendent des aléas de l'eau, de la météo et de la nourriture. Sous cet angle, les rapprochements de l'auteur entre les pirates antiques et les pirates francs du XVIIe dont les récits sont mis en parallèle avec l'*Odyssée*, constituent un anachronisme efficace : se ressemblent, non seulement les modes de vie (piller la terre et les eaux, rançonner, faire des esclaves, alterner de longues diètes et d'énormes goinfries), mais les modes de navigation.

Si Bérard ne convainc pas à propos d'Ulysse, il nous donne l'ébauche d'une autre géographie ("thalassographie" ?). La nôtre, celle que la motorisation a rendu évidente nous empêche de mettre les temps anciens dans leur espace.

[67] Les comparaisons directes avec l'Empire chinois sont problématiques. Kim (2015) se pose la question : peut-on faire une histoire antique de l'Eurasie alors que les relations entre l'Est et l'Ouest ne sont qu'indirectes ou médiates ? L'A. pense que oui en raison de la connexion indirecte qu'entraîne un facteur extérieur commun, les empires de la steppe qui ne sont pas des troupeaux anarchiques mais des organisations. L'historiographie chinoise nous explique pourquoi les Huns ont eu un effet si destructeur à l'Ouest. Plus tôt, les propos d'Hérodote sur les Scythes sont confirmés par Sima Qian.

Pour Toynbee déjà, le va-et-vient des "steppistes" liait l'Est à l'Ouest. Quoique cette influence commune soit plus convaincante que le réseau d'échanges multiplement intermédiés, les exemples donnés par Kim ont une portée limitée.

[68] Voir un amusant point de vue français sur le débat *Romanization* dans Le Roux Patrick, 2006, "Regarder vers Rome aujourd'hui", In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, tome 118, n°1, pp. 159-166. Les responsables du numéro se réjouissent de cette ...*expression d'une historiographie différente dans un concert qui paraissait dominé par les voix anglo-saxonnes* ("Sur le concept de «romanisation» —paradigmes historiographiques et perspectives de recherche, Introduction", Sylvain Janniard et Giusto Traina).

L'A., survolant le débat "anglo-saxon", le voit marqué par une sorte de fétichisme sémantique (*umbrella concept*). Il ironise sur le manque de recul par rapport aux contaminations, nées des événements contemporains (décoloniaux et identitaires) : pour avoir fait indument de Rome un

modèle ou un symbole d'action politique, la critique de cette action prend la forme de la "déromanisation".

Il note justement que *romanisation* n'est pas *romanification* (comme on a dit *russification*) et invite à étudier sans a priori les interactions diverses, caractérisant une Rome autre, exotique, replacée dans son environnement.

[69] Dupont Florence, 2002, "Rome ou l'altérité incluse" :

...Le terme d'altérité ne prend sens que dans une langue qui distingue le pluriel du duel. Le latin fait cette distinction puisqu'il dispose, à la différence du français, de deux façons pour dire l'autre. Alter s'oppose à alter au sein d'une paire englobée par le pronom uterque, tandis qu'alius, alius, alius... s'opposent à unus pour dire la multiplicité opposée à l'unicité. Or c'est sur alter et non sur alius que le terme français «altérité» est formé. L'autre désigné par la notion d'altérité est donc défini par une différence, un contraste, présupposant d'abord une ressemblance... Les notions d'identité et d'altérité fonctionnent donc comme un langage binaire de classification, système de représentation qui appartient au latin comme au grec qui possèdent, certes à un degré différent, la notion de duel... L'altérité comme l'identité sont des notions classificatoires qui ne peuvent prétendre à aucune réalité ontologique. Avec ce qui est trop éloigné on ne peut pas établir un lien d'altérité faute d'un minimum d'identité première.

[70]Sachsenmaier Dominic, 2007, "World History as Ecumenical History?", *JWH*, 18/4 : puisque les représentations de l'histoire sont historiquement façonnées, *Even most representatives of the subaltern studies and postcolonial movements acknowledge that it will not be possible to turn back the clock and return to an allegedly pre-Eurocentric vision of history... Because history in the modern sense is so closely entangled with society and politics at large, radical alternatives to current conceptions of history could not be created without establishing radically alternative societies... radical Islamic, Jewish, and other religious groups have produced world historical accounts.* p 467.



Avertissement

Ce qui suit est un "essai" d'environ 10'000 mots, bref quoique touffu. Le transformer en analyse demanderait des développements infinis et des connaissances et compétences que je n'ai pas. Pour ne pas surcharger la construction, je minimise l'événementiel et je renvoie en notes mes sources dont je donne de larges extraits.

Je tente ici d'esquisser un "scénario", d'écrire le brouillon d'un narratif qui remplace la traditionnelle "expansion de Rome" par son attraction par "l'Orient" (l'Asie occidentale en fait).

Je ne procède pas à la sélection des meilleurs (évolutionnisme), ni ne transforme les derniers en premiers (histoire inversée). Je teste la possibilité de raconter une histoire qui soit 1) plausible, 2) non essentialiste (le "génie" romain ou occidental ou oriental) et 3) qui, en même temps, rende compte de notre Histoire de Rome.

Il s'agira de décentrer une Histoire que nous avons axée sur nous-même, moins par méchanceté ou propagande, que par un égotisme banal. Que l'Occident industriel ait dominé le monde et imposé son regard, a suscité, dans la deuxième moitié du XXe siècle, une réaction, aussi légitime que biaisée. Si on peut aujourd'hui envisager, non plus de "désoccidentaliser" mais de "provincialiser" l'Occident — de relativiser l'Histoire qu'il a vécue et écrite—, on le doit à la "globalisation" permise par la foudroyante accélération des communications. Si "the World is flat", la vue se dégage !

D'où les multiples "nouvelles approches". Quoique non unifiées, souvent partielles ou excessives, elles éclairent des zones qui avaient échappé à l'Histoire traditionnelle ou qu'elle avait obscurcies. C'est évidemment à elles que j'emprunte la plupart de mes références.

Notre Histoire de Rome a été écrite à partir de l'Ouest. Les "envahisseurs", autoproclamés successeurs, ont capté l'héritage que "nous" n'avons cessé de contempler et de choyer, même en le dénigrant. L'Histoire est-elle autre chose que la louange de Rome ? (*Quid est enim aliud omnis historia quam Romana laus* ?, Pétrarque).

Cette Histoire de Rome raconte un schisme : notre schisme. Les barbares périphériques ont usurpé l'Empire. Nous, leurs descendants, avons positivé l'inoccident en faisant de la "crise du IIIe siècle" et de la *tétrarchie* de Dioclétien le début d'un Occident qui, à travers des crises difficiles, se recompose (Charlemagne) tandis que la *pars orientalis* dégénère sans fin et s'éloigne de plus en plus. Notre tentative de reconquête (Croisades) bute sur cette étrangeté et culmine —brièvement— par la honteuse prise de Constantinople (1204) et l'*Empire latin*. Les "Grecs", des chrétiens non chrétiens, sortent de notre Histoire quand subjugués par les Arabes puis les Turcs que "nous" n'avons cessé de repousser, de "Poitiers" à Navarin en passant par la *Reconquista*, "Lépante" et Vienne. *Ex oriente furor* [1].

Lorsque la révolution industrielle donne à l'Occident les moyens de l'impérialisme, il "découvre" l'Orient tel qu'il l'a fabriqué [2] : despotique et efféminé, luxueux et barbare, vénal et tracassier, misérable et arriéré, cruel et bureaucratique.

Comment retrouver l'Orient romain dans une "géomachie" aussi confuse ?

Il a fallu pour cela le *postcolonial turn* et plus généralement la "désoccidentalisation du monde" —aussi partielle soit-elle. Quoi qu'on pense des développements de la "nouvelle approche" (cf. *Paradoxe d'une chute éternelle*), un peu comme une fouille archéologique, elle met au jour des couches du passé disparues sous les sédiments dont nous les avons recouvertes. Indépendamment des théorisations qu'il génère, chaque nouveau regard aperçoit quelque chose et peu à peu, quoiqu'en pointillés, une nouvelle silhouette de Rome se dessine.

Rome par la face Est— ce titre pour signifier que l'Histoire de Rome n'est pas romaine, ni méditerranéenne et donc que les péripéties de la zone frontière Nord-Ouest ne marquent pas la chute de Rome [3].

Dans une première partie, je procède à cette *orientation* de l'Histoire de Rome. Une

telle opération laisse un reste : l'Europe. Ce résidu prétendra être la moitié de l'Empire, prétendra être l'Empire. Les deux parties suivantes sont consacrées à cette inversion de l'Histoire.

Si Rome a reflué parce que nous ne comptons pas, pourquoi était-elle venue ? comment nous sommes-nous faits romains ? était-ce une forme de *cargo cult* ? Je me demanderai dans la deuxième partie ce que "nous" —l'Europe— faisons dans cette histoire "orientée".

Reste à expliquer dans la troisième partie comment, en absorbant et digérant Rome, nous lui avons donné tant de place qu'elle est devenue un fondement de notre "identité". Comment la "sub-romanité" s'est-elle transformée en néo-romanité ? Un dénouement aussi invraisemblable nécessite l'intervention d'un *deus ex machina*.

1. Orientation

Rome, c'est l'histoire d'une aspiration par l'Est, d'une "orientation". Mais quel "Est" ? la spécification est problématique. Relativement, l'Est *shifts round the globe* (Gibbon [4]). Où qu'on soit, on est à l'Est d'un autre lieu ! Il varie autant que son complément, l'Ouest. Dans la compétition mondiale d'aujourd'hui et les interrogations associées, la Chine est l'Est absolu. On pourrait presque dire en parodiant Ferguson [5] : *the west is the rest* ! [6].

D'autre part, si les montagnes ont peu bougé, et les rivières pas trop —à la différence du climat et du niveau de la mer—, notre géographie (coloniale, postcoloniale et pétrolière) est aussi étrangère à l'Antiquité que nos moyens et itinéraires de communication.

Enfin, en dehors des mondes gréco-latin et chinois, aux deux extrémités, l'historiographie manque ou, pis encore, a été écrite à l'envers. Comme sur les anciens atlas, il y a au milieu de l'Eurasie (sans parler de l'Afrique) une immense tâche blanche, parsemée de créatures fabuleuses, des Perses "efféminés" et des Scythes "sauvages".

Comment se repérer ? Quel est l' "Est magnétique" de Rome ? *Grosso modo*, il correspond à la Mésopotamie, ce centre multimillénaire de la partie occidentale de l'Eurasie agraire. Le cœur du "monde méditerranéen" ne lui appartient pas ! Depuis au moins le 3^{ème} millénaire BC, il bat en Mésopotamie. Cet "exo-cœur" et son système circulatoire sont branchés — par les Indes et l'Asie centrale— sur le "système-monde" chinois (expression abusive employée faute de mieux). Asie occidentale et orientale se répondent de part et d'autre du continent [7].

Avant de tenter une histoire perse de Rome (b), il faut d'abord nettoyer le terrain en le débarrassant des lieux communs dont l'histoire l'a recouvert (a).

a) retrouver la Perse

Dans les temps historiques la "Perse" [8] a tiré une bonne part de sa puissance de la Mésopotamie. La région du "Croissant fertile" (Mésopotamie, Phénicie, Vallée du Nil)

—centrale à l'époque agraire— oscille entre un pôle mésopotamien et un pôle égyptien, le premier étant moteur.

On le sait, du 6^e au 3^e millénaire BC, dans cette région entre le Tigre et Euphrate, à la fois prospère et ouverte, toutes les bases de notre civilisation antique apparaissent : l'agriculture et la métallurgie, l'irrigation et la construction, les temples et l'impôt, l'écriture et la numération, l'épopée, les villages, les cités, l'Etat, le Roi élu de Dieu, l'Empire et, plus tard, le monothéisme. En sautant Sumer, l'Assyrie, Babylone et les Mèdes, nous arrivons à Cyrus (VI^e siècle BC). L'empire "perse" conquiert tout le "moyen orient", de la Lybie à l'Indus, de la mer noire au golfe d'Oman et restera longtemps une "superpuissance" [9].

Les Perses entrent dans "notre" Histoire occidentale par la mémoire "grecque" façonnée par Athènes [10] qui les habille en *barbares* et fait des batailles péniblement gagnées une apothéose de l' "hellénité" [11]. Pourtant, initialement, Athènes ne compte guère. Les cités "grecques" de la côte orientale de l'Egée sont autrement importantes que les petites plaines arides de la côte occidentale. Elles ont été intégrées à l'Empire attrape-tout qui s'étend aussi en Thrace, domine la Macédoine et attire les cités grecques, souvenons-nous qu'Athènes a cherché l'alliance perse contre Sparte.

La révolte de l'Ionie (499/493 BC), une parmi tant d'autres, met l'Egée à l'ordre du jour perse et entraîne Darius à traverser la mer pour une expédition punitive qui est un succès malgré Marathon (490BC) : la Perse s'assure le contrôle de la mer et de la plupart des îles. L'expédition suivante (Xerxès) prend Athènes et la détruit. Dans cette guerre asymétrique, Salamine et Platées (479BC) ne sont pas des défaites stratégiques perses mais des victoires d'Athènes qui y gagne une hégémonie de quelques dizaines d'années en mer Egée (Ligue de Delos). Après quoi, les excès d'Athènes provoquent la guerre du Péloponnèse (dernier tiers du Ve siècle) à l'issue de laquelle Athènes est ruinée et marginalisée.

Pour l'immense empire perse, ces guerres périphériques n'avaient pas de caractère stratégique. Semblablement, à l'autre bout, du côté de l'Indus, l'Empire avançait et reculait selon les hasards de la guerre. Plus que Marathon et Salamine, les révoltes égyptienne et babylonienne expliquent le reflux de Grèce de Darius puis de Xerxès.

Les *guerres médiques* n'opposent pas "la Grèce" aux Perses. Dans une large mesure, elles confrontent les cités grecques les unes aux autres —ou les factions au sein des cités. Les vaincus politiques se réfugient en Perse, demandent et obtiennent soutien ou aide. Thémistocle, fondateur de la marine athénienne et vainqueur de Salamine, banni, est accueilli par Artaxerxès qui le comble d'honneurs et de responsabilités. L'or perse est l'arme secrète de la guerre du Péloponnèse et l'appui du Grand Roi donne la victoire à Sparte.

Le chaos subséquent permet à l'expansionniste Philippe de Macédoine d'établir son hégémonie sur la Grèce. A la génération suivante, Alexandre, proclamant son "hellénité", conquiert d'abord l'Egée, puis l'Empire. Comme le montrent tant d'exemples chinois ou romains, ceux qui s'emparent du trône et établissent de nouvelles dynasties, ne sont pas des corps étrangers, mais des satellites, des hybrides périphériques. Depuis longtemps, la "Macédoine" était dans l'orbite perse [12].

Le schéma que je viens d'esquisser rapidement retourne celui que les "Grecs" —les Athéniens en réalité— ont écrit et nous ont légué. Inversant la polarité, ils se font le centre du monde et nous font prendre la lune pour le soleil, la grenouille pour le bœuf. Examinons cette permutation.

Les Athéniens avaient attiré la foudre sur eux en massacrant les ambassadeurs perses, ils l'ont chèrement payé. C'est difficilement qu'ils ont trouvé des alliés et presque miraculeusement [13] qu'ils ont gagné leurs batailles (ils en ont perdu aussi). La double victoire athénienne de 466BC n'affecte pas l'Empire qui repousse sans difficultés la contre-attaque sur Chypre et l'Egypte.

On comprend aisément que les Athéniens se réjouissent d'avoir échappé au retour de leurs "tyrans" pisistratides et à la soumission aux Perses. On ne s'étonne pas qu'ils en tirent parti pour coaliser sous leur autorité une série de cités qui leur échappaient. On conçoit qu'ils emphatisent leurs succès militaires et reprennent les refrains antiperses que les Ioniens avaient

chanté pour se donner du courage [14]...Ce qu'on ne comprend pas —ce qu'on devrait ne plus comprendre— c'est que deux mille cinq cents ans après et à des milliers de kilomètres, on entende encore la même chanson !

Sans fin serait la recension de la reprise des stéréotypes athéniens célébrant le triomphe de "l'Occident sur l'Orient", "de la liberté sur le despotisme", de la "civilisation sur la barbarie" : *the World's History hung trembling in the balance* (Hegel)...*the battle of Marathon, even as an event in English history, is more important than the battle of Hastings* (JS Mill) [15]. Marathon, Thermopyles, Salamine, paraissent être les "batailles de la Marne" de l'Occident, *the Battle for the West* [16]. D'innombrables ouvrages expliquent au grand public comment "le monde" a été sauvé. La Perse "ennemie" de la civilisation, puis "conquise par la civilisation" (Alexandre vu par Droysen [17]), puis redevenue "ennemie" (Parthes, Sassanides), puis la conquête arabe, puis les Croisades, puis l'empire ottoman...Dans le contexte de la "question d'Orient" du XIXe siècle, de l'impérialisme, de la révolution khomeyniste, du 11 Septembre et du terrorisme, on voit un très long *Clash of Civilizations* de vingt-cinq siècles [18], et plus longtemps encore puisque, avec Hérodote, on englobe la guerre de Troie dans cet affrontement immémorial, commencé par des rapt de femmes et des rivalités commerciales [19].

A la suite de l'*epochal* Saïd (1978), et en recourant comme lui davantage à l'anthropologie culturelle qu'à l'Histoire, Edith Hall (1989 [20]) a analysé l'invention du *barbare* (perse) par des Athéniens cherchant à la fois à s'autodéfinir et à dominer les cités grecques sous le drapeau d'une "hellénité" commune incarnée par Athènes. Les mythes archaïques d'affrontement des héros aux "autres" surnaturels sont recyclés en humanisant l' "autre" (perse) et en l'ethniquisant (barbare). Le "barbare" est le contraire du "Grec" : *what the Persians do not do is precisely what Greeks do do* — et réciproquement (Cartledge, 1990 [21]).

Sur la base de l'opposition entre l'ordre "social" et le chaos exprimée par le discours mythique, le double mouvement de dénégation du Perse et d'affirmation de l'Athénien débouche sur une standardisation de l' "autre". Aux caractères répugnants que les Perses partagent avec les Amazones et autres monstres, s'ajoute leur esclavage. Hall prête une double origine à ce langage de la liberté : d'une part, les Perses ont soutenu les tyrans en exil (et réciproquement), aussi "tyran" et "perse" sont synonymes ; d'autre part, la masse d'esclaves qui nourrit la démocratie est allogène, aussi "barbare" équivaut à "servile". Kim (2013) suggère une explication fiscale plus générale : ceux qui payent tribut sont esclaves, qu'ils soient perses, égyptiens, indiens. En refusant de se soumettre les "Grecs" restent libres (de payer tribut à Athènes !) [22].

Devenue ontologique, la distinction hellènes-barbares exprime un impérialisme universel et civilisateur : la réconciliation est impossible, la soumission impensable, il faut donc les conquérir pour se défendre et pour les sauver.

Tout naturellement Hall polarise l'analyse sur Athènes qui est le centre et le moteur du processus. Que l' "hellénisme" soit conçu, promu et approprié par Athènes (à titre défensif contre les Perses, offensif pour la Ligue de Délos), cela pose non seulement la question de l'hellénité des périphéries (Grande Grèce, Nord, Est) mais celle de la "réception" du *topos* par les autres cités "grecques". Elles sont plus réticentes qu'on ne le pense : le lourd triomphe d'Athènes et ses exactions multiplient les oppositions qui conduisent à la guerre du Péloponnèse où s'engloutira Athènes. Hérodote lui-même sait que, en affirmant qu'Athènes a libéré la Grèce, il s'attirera la haine de *la plupart des hommes* (τῶν πλεόνων ἀνθρώπων: VII, 139) !

Comment une construction circonstancielle et locale se transforme-t-elle en *topos* universel ? Bien sûr, la xénophobie est une habitude des groupements humains, surtout lorsqu'ils sont menacés : l'étranger devient non seulement différent mais "contraire". Mais comment un stéréotype produit par Athènes pour incarner la civilisation contre le chaos et rallier les autres cités nous a-t-il conquis, nous ?

On citera : les *Perses* d'Eschyle et leurs fortes images ; Platon, Xénophon, [23] Isocrate et les autres, et surtout Hérodote dont l'encyclopédie a traversé les siècles, la bonhomie séduit les générations, les abondants et uniques détails inspiré les narrateurs, immortalisé la

surévaluation des victoires "grecques" et naturalisé l'opposition entre l' "Europe" et l' "Asie".

Toutefois, les textes ne suffisent pas. Un discours enflammé et habile prononcé à un moment critique peut, ponctuellement, avoir une capacité d'action et faire l'Histoire. Un texte refroidi, copié et recopié, ne fera rien par lui-même. Il lui faut un moteur. Les prétentions "hellènes" d'Athènes heurtaient la plupart des cités "grecques" qui *médisaient* à qui mieux mieux et rivalisaient à tout va. Paradoxalement, leur fortune est exogène [24].

A part quelques institutions communes (jeux et oracles), on ne voit pas d'hellénité "pan hellène" [25] avant l'hégémonie macédonienne. Les "Macédoniens", non organisés en cités, "féodaux" demi-illyriens, longtemps vassaux de l'empire perse, dans la "zone grise" entre Hellas et Thrace, *failed to convince everyone that they were not barbarians* (Hall, p 179 [26]). Ils ne sont pas hellènes ? ils se feront pan hellènes ! Après avoir vaincu les cités (Chéronée), Philippe leur impose de rester en paix (Ligue de Corinthe 338BC) et en prend le contrôle au nom de l'unité de la Grèce. Aristote est un symbole de ce hold up culturel : issu des marges macédoniennes, il s'instruit longuement à Athènes et revient éduquer le fils du roi.

La "marque" hellène atteint une notoriété sans limites grâce aux fabuleuses conquêtes d'Alexandre. "Démacédonisées", elles entrent dans l'Histoire comme la revanche de la Grèce sur la Perse et la civilisation forcée des barbares [27], vision impériale qui plaira aux XIXe et premier XXe siècle.

Et l' "hellénisme" sera encore validé *a contrario* par la décadence que son oubli provoque : les successeurs des diadoques "dégénèrent" en "s'orientalisant", tandis que la Grèce continentale retournée à son anarchie traditionnelle attend que la conquête romaine la rappelle à elle-même. *La Grèce ne fut jamais plus grecque que sous l'Empire romain même si cette «grécité» était l'invention des vainqueurs* (Dupont, 2002 [28]).

L'hellénisme ne m'intéresse pas ici. J'ai parlé du côté face pour faire ressortir le côté pile : l'*otherization* de l'Asie occidentale. Dans un sens (souligné par les *post colonial studies*), cette "autrification" constitue une négation ontologique. Historiquement, elle en fait une zone d'ombre. L'Orient ainsi dévalorisé, comment imaginer qu'il joue un rôle moteur dans l'expansion de Rome ? l'historiographie la voit centrifuge, une dilatation à partir de Rome, ultérieurement corrompue par l'orientalisation (despotisme, amollissement, féminisation etc.).

b) une histoire perse de Rome ?

De manière provocatrice et contestée, Ball commence son *Rome in the East* (2000) [29] en exprimant la surprise d'un archéologue moyen-oriental de se trouver "chez lui" dans les ruines romaines de Jordanie : il reconnaît dans un tétrapylon un *chahartaq* iranien et dans les portiques un bazar : *From there, I began to look at the other buildings at Jerash not as the Roman buildings they appeared to be, but as Near Eastern buildings* (préface à la 1ère édition). Sa thèse est que *the East transformed Rome. Through this contact, Near Eastern civilisation transformed Europe. The story of Rome is a story of a fascination for the East, a fascination that amounted to an obsession*. L'Orient a "transformé" Rome, lui apportant, richesses, civilisation, architecture, empire, empereurs et religion chrétienne. Et, par diffusion, l'Occident.

Cette révolution dont l'auteur se fait une spécialité (cf. *Out of Arabia*, 2009) est aussi intéressante que dangereuse [30]. En faisant faire un tête à queue à l'*orientalisme*, il en reprend la supposition d'homogénéité et se borne à remplacer les moins par des plus. Toute généralisation dépasse son but.

Il me faut donc délimiter mon "Orient". Sans oublier les entités historiques et leur action, je pense d'abord à une région, celle du Croissant Fertile qui allie agriculture productive, "industrie" et villes ; je pense ensuite à sa périphérie (mer noire, Méditerranée, déserts et steppes) ; et enfin à ses relations extérieures avec l'Afrique profonde et orientale d'un côté, l'Inde et l'Asie de l'autre. A travers le temps, cette structure de base connaît des formes et modalités d'organisation variables, les empires mésopotamiens, les cités de la côte orientale, l'empire égyptien...

Depuis le VIe siècle BC, l'empire "perse" achéménide constitue l'enveloppe de la

région. J'emploie le mot "enveloppe" pour minorer "empire" et ne pas laisser supposer un espace homogène et quadrillé. L'empire de Cyrus a été conquis par Alexandre. On a coutume d'expliquer les faillites dynastiques par la "décadence" ou la surexpansion, la faiblesse organique et les tendances centrifuges. On a raison et tort. Raison, parce que tout empire antique est instable, en raison de sa faiblesse constitutionnelle (succession du chef élu des Dieux) et de l'indigence communicationnelle qui l'empêche de contrôler l'espace. Tort, parce qu'il ne faut pas concevoir ce type d'empire comme un territoire à défendre et à exploiter [31]. C'est plutôt un réseau relationnel et un système de drainage qui se contractent et se dilatent selon les circonstances.

Pour la *nouvelle approche* (Briant, 1996, à la suite de Sherwin-White, Kuhrt) qui met l'accent sur les équilibres dynamiques qui font tenir l'empire, son effondrement constitue un "scandale historique".

En elle-même (détachée de la tradition qu'elle a engendrée), la conquête d'Alexandre ressemble à celle de Cyrus deux siècles plutôt : une entité périphérique s'empare de l'Empire, change la dynastie et procède à une nouvelle synthèse des élites [32]. La "géopolitique orientale" n'est pas révolutionnée par la conquête mais par son échec : l'incapacité d'Alexandre à assurer sa succession, la guerre des diadoques et la fragmentation en sous-empires et en "royaumes", inévitablement rivaux. Les principaux sont la Macédoine "antigonide", l'Egypte "lagide" et la Perse "séleucide". Celle-ci est une espèce d' "Etat-successeur" de l'Empire achéménide, de l'Egée aux lointaines frontières "indo-grecques" [33].

Cette Perse n'est pas devenue "grecque" (Sherwin-White [34]), elle reste multiple. Pour l'essentiel, elle résistera aux conquêtes romaines. Les Parthes à l'Est, non les Romains à l'Ouest, auront raison des Séleucides [35]. Après avoir régné sur l'Empire deux fois plus longtemps que les Achéménides, les Arsacides parthes sont remplacés au IIIe siècle AD par les Sassanides. Encore un schéma à la Cyrus ! A travers ces péripéties, l'Empire conserve, non pas une identité transhistorique qui ferait pendant au prétendu hellénisme, mais ce que Briant appelle sa *structure génétique qui résulte d'un processus, même inachevé, d'intégration phagocytaire des royaumes, dynastes, peuples et cités qui lui préexistaient*.

Et Rome ?

Revenons en arrière.

Vers le Ve siècle BC, le "monde méditerranéen" est centré sur la mer Egée. Sa périphérie occidentale est structurée par l'affrontement du "monde étrusque" au nord de la péninsule italienne et du "monde grec" (para-grec) au sud, lui-même opposé au "monde phénicien" (para-phénicien). Au centre de la péninsule, des peuplades se fédèrent (Ligue Latine). Après s'être combattues pour l'hégémonie, elles s'organisent en une cité de cités nommée Rome (338BC). Participant mineur et tardif du "petit jeu" (Caere, Syracuse, Carthage, pour simplifier), Rome, d'étapes en étapes, bascule dans le "grand jeu" post alexandrien : de Pyrrhus d'Epire (280BC) [36] à la victoire sur Carthage (202BC), des petites "guerres illyriennes" aux guerres macédoniennes (215-148BC) [37], de la Macédoine à l'Asie occidentale.

L'alliance/rivalité du macédonien Philippe ("V") et de l'*asiatique Antiochos* implique une menace —réelle, crainte ou illusoire— qui met Rome en action et la transforme en "diadoque-successeur", l'*héritière des héritiers d'Alexandre* (Mommsen). Elle finit, via Pergame, Mithridate et les guerres civiles [38], par gagner la Méditerranée orientale (Egypte, Syrie, Mer Noire), sans toutefois dominer le centre mésopotamien du "grand jeu". L'Empire Perse, une fois rénové par les Sassanides (224AD), contrôle la Mésopotamie et les routes (terrestres et surtout maritimes) vers l'Asie. Le *drang nach Osten* romain est bloqué comme, réciproquement, le rêve perse de rassembler l'Empire de Darius (Thrace et mer noire, Syrie, Egypte) [39].

Avec des victoires/défaites et des avancées, parfois spectaculaires jamais acquises, marquées par une série de "paix éternelles", l'impasse stratégique [40] se prolonge au cours de siècles de guerres épuisantes autour de l'Euphrate que ni l'un ni l'autre antagoniste ne parvient à dépasser durablement. Outre les problèmes intérieurs, les deux empires subissent la pression aux frontières des cavaliers des steppes ou du désert, tantôt alliés, tantôt prédateurs. Au VIIe

siècle, après que les Perses aient enfin reconquis la Syrie et l'Égypte, puis reflué une génération plus tard, les tribus arabes que, depuis longtemps, chaque côté a mobilisées et partiellement intégrées, profitent du vide en Syrie-Palestine [41] et mettent fin à l'affrontement pluriséculaire des deux "superpuissances" en subjuguant la Mésopotamie et toute la Perse et en provincialisant "Rome" qu'on peut, à partir de là, renommer "Byzance" [42] — une puissance régionale qui, à l'abri des murs de Constantinople, se recomposera/décomposera dans la guerre/alliance avec diverses sortes de Turcs, Slaves et Russes.

Ainsi, Rome a tendu vers l'Asie, asymptotiquement, sans jamais l'atteindre. Mais "tendre" suppose une volonté alors que Rome a été aspirée de la manière la plus simple. Le danger comme la récompense habitent à l'Est. C'est là qu'existent des armées organisées. C'est là qu'on trouve le butin ponctuel, le tribut renouvelé, qui constituent le ressort social de la guerre.

On a dit à propos de la Méditerranée que la géographie pouvait avoir son histoire (*history of vs history in*). Dans le régime agraire de l'Antiquité, le multimillénaire Croissant Fertile — récoltes et interconnexions eurafrosiatiqes — a vu ses rivages occidentaux "romanisés" pendant quelques siècles qui, pour Rome, ont été une apothéose et, pour l'histoire longue de la région, un épisode. La vague arabe et la synthèse islamique qu'elle a engendrée, sans s'arrêter aux rivages, a recouvert tout l'empire de Darius et, empire *sine fine* comme les autres, est allée plus loin, à l'Est comme à l'Ouest jusqu'à ce que les problèmes habituels (faiblesse constitutionnelle et indigence communicationnelle) la fasse en partie refluer.

Reste la double énigme "occidentale". Si, comme j'ai tenté de l'esquisser, Rome a un tropisme oriental, que signifient nos impressionnantes cartes de l'*Empire à son apogée*, avec Rome au centre d'une vaste ellipse méditerranéenne qui va de l'Atlantique à la Mer Rouge ? et si l'Occident est un "inoccident" qui ne compte pas, comment se fait-il qu'il revendique et prenne l'héritage ?

2. Le résidu européen

Dans un premier point, je me demanderai comment rendre compte de la "conquête de l'Ouest" (a). Ensuite, j'examinerai sa transformation *sub-romaine* (b).

a) la conquête de l'Ouest

Rien de plus naturel que l'expansion orientale d'une Rome marginale que tout attirait vers ce monde en compétition, ce monde de cités, de richesses publiques et privées, de splendeur dont, au sud de sa péninsule, la Grande Grèce offrait un modèle réduit : *ex oriente lux*. Complémentairement, Rome absorbe les colonies carthaginoises et grecques de la Méditerranée occidentale pour capter les métaux et les produits de base.

Mais pourquoi quitter la Méditerranée pour pénétrer un *no man's land* inorganisé, sauvage, batailleur, dépourvu de cités, au climat hostile ? [43] Ne sont-ce que des aventures sans intérêt stratégique auxquelles, lorsqu'elles deviennent trop coûteuses, Rome renonce pour se concentrer sur son cœur oriental ? Mais une "aventure" de plusieurs siècles a quelque chose d'une entreprise !

L'explication qui plaisait au XIX^e siècle ne nous satisfait plus. On disait : Rome héritière de la civilisation (*Humanitas*) lui devait de la restaurer dans l'Est dégénéré et de l'introduire dans l'Ouest grossier [44]. Cette "mission mondiale" ressemble par trop aux justifications de l'impérialisme européen [45].

Sa critique *postcoloniale*, quoique sympathique et intéressante, a le défaut de rester à l'échelle de l'empire global. La *romanisation des provinces* devient *bottom up* au lieu de *top down*, interactive au lieu de diffusionniste, combinatoire au lieu de standard. Mais, tout hétérogènes que soient les processus locaux, ils s'inscrivent dans un supposé ensemble, qu'exprime bien le thème de la *cultural revolution* impériale [46] : l'Empire est pris dans un mouvement endogène qui affecte différemment ses parties.

Déglober l'Empire, distinguer un monde méditerranéen de cités et un continent de tribus, *poleis* et *ethnoi*, un *inner* et un *outer circle* [47], est une tentation dangereusement excitante car elle rend compte par avance de la scission Est/Ouest. Certes, sans l'Ouest, l'Empire serait encore l'Empire, pas sans le "grand cœur égéen" où il subsistera (Constantinople) quand l'Ouest se sera décomposé et recomposé. Mais l'image du cercle —fût-il *outer*— est fallacieuse. Quel que soit son espace, l'Empire —tout Empire antique— est entouré d'une zone frontière, ouverte et non fermée, partiellement subjuguée, partiellement alliée, partiellement révoltée [48]. Pensons à la Chine.

Les deux empires, quoiqu'organisés différemment, partagent les mêmes données technologiques : faiblesse des moyens de communication et base agricole *labor intensive*. Un conquérant mégalomane s'autorise des ambitions illimitées, un système impérial se soumet à des contraintes de durabilité qu'il ne perçoit pas toujours mais qui s'imposent. Dans son univers, il s'étend à la fois par conglomération et par agglomération (qui n'empêchent pas les soulèvements). A ses immenses marges, il tend à se dissoudre (délégation de pouvoirs aux *warlords*, troupes d'auxiliaires locaux, difficultés logistiques) sans pouvoir assurer définitivement sa sécurité : l'immobilité des paysans et la mobilité des "barbares" demeurent incompatibles. De temps à autre, des expéditions punitives "de l'autre côté" sont possibles ou nécessaires. Coûteuses en hommes et en moyens, elles ne règlent rien, même victorieuses : les ennemis défaits se replient dans la forêt, dans la steppe, dans le désert, où ils se reconstituent et d'où ils repartent plus tard à l'attaque, sûrs de ne pas manquer leur cible puisqu'elle ne bouge pas. Il s'ensuit une irréductible dialectique "centre/périphérie" et, à l'occasion, une appropriation partielle ou totale de l'empire par ses marges (Mongols ou Mandchous, Germains ou Arabes...).

Aussi ni Rome ni la Chine ne conquiert le monde. Quand elles vont trop loin, leurs défaites traduisent une limitation interne. Au niveau technologique du temps, les forêts, les déserts, les steppes qui les entourent, font de ces Empires des "îles mondiales" qu'ils s'emploient à "rentabiliser" au profit de la *ruling elite* (tribut etc.) et à organiser. Dans l'océan barbare, ces îles ne sont pas bordées de falaises mais de vastes marécages. Elles connaissent le flux et le reflux, les marées, les changements de pression et, parfois, des typhons qui les submergent...

Aussi peut-on accepter l'*inner circle*, pas l'*outer*, ni donc leur dialectique. D'ailleurs, Lattimore (1934) [49], à propos des frontières chinoises, soulignait fortement que ce sont souvent les mêmes lieux et les mêmes personnes qui, alternativement se trouvent "dedans" ou "dehors". Les comparaisons avec les trois lignes frontières des Indes anglaises [50] sous-jacentes au *grand strategy* de Luttwak (1976 [51]) sont fallacieuses car, notait Curzon lui-même (1907, p 49), *Frontier is itself an essentially modern conception*. Pour autant que "cercle intérieur" ait un sens, il est structurel, non historique : la cité, le droit municipal de Rome, la confédération de cités, définissent le mode de gouvernance d'un empire inclusif. Là où il n'y en a pas, Rome fera du *social engineering* (ou du Potemkine ?) pour implanter ces cités qui sont son unité de base [52].

Contrairement à ce que nous voyons sur nos cartes, l'Ouest (la Gaule continentale, l'Espagne centrale, la Bretagne) n'est pas la moitié de l'Empire, ni son *outer circle*, simplement son extérieur, même si, plus tard, les élites gauloises, ibères, bretonnes, bataves etc. s'intègrent au système impérial. Malgré la relative homogénéisation au sommet et la circulation périodique du gouverneur de cité en cité, l'Empire ne constitue pas un espace unifié qui éclaterait plus tard.

Il faut faire très attention lorsqu'on considère la "conquête de l'Ouest" car on ne peut pas éviter d'être captif de son avenir. De plus, tant les sources romaines que les constructions nationales européennes modernes, nomment et ethnicisent des tribus et des "peuples" dont, en réalité, on ne sait pas grand chose. En se référant à des exemples plus tardifs et mieux connus (comme les Lombards ou les Avars), on peut penser que leur identité —si ce *buzz-word* a un sens, en général et ici— est beaucoup plus fluide et instable que ne le laisse entendre la vieille obsession classificatoire des "ethnographes" antiques qui, pour se repérer dans cette fourmilière, distribuent des étiquettes [53]. Les généalogies linguistiques du XIXe siècle n'ont rien arrangé. Les discussions les plus récentes sur l'*ethnogenèse* soulèvent beaucoup de

questions [54] mais apportent une réponse : l'*ethnie* existe *a posteriori*. Ce ne sont pas les "peuples" et les "ethnies" qui font l'Histoire (*Völkerwanderung* etc.), mais l'Histoire qui les fait [55]. Aussi, autant que possible, éviterai-je les dénominations "ethniques".

Je l'ai dit, la "conquête de l'Ouest" concerne les terres, non les rivages, depuis longtemps pointillés de colonies ou comptoirs orientaux (para-orientaux), Hannibal à la fin du III^e siècle BC a montré que le bassin pouvait faire circuit et conduire à Rome. Aussi, Rome, dans le cours et les suites de la 2^e punique, a mis la main sur la frange côtière et céréalière.

Cette expansion naturelle provoque-t-elle une rupture stratégique ? La future "Narbonnaise" est ouverte, trop ouverte, comme le montre l'invasion des "Cimbres et Teutons" à la fin du III^e siècle BC, puis la grande offensive d'Arioviste (65-58 BC) qui vaut à Jules son exceptionnel proconsulat de cinq ans. Les peuples-tampons des limites, alliés ou clients, eux-mêmes divisés et incertains, ne remplissent pas toujours leur fonction protectrice. Le piège ne peut pas être évité. Non seulement un empire agraire a besoin de l'extérieur (produits rares, esclaves, guerriers, trafics) mais son existence même attire les contacts. Intégrer une zone frontière (lorsque c'est possible et nécessaire) ne fait que déplacer le problème et susciter de nouvelles interactions (de la Narbonnaise à la Gaule, de la Gaule à l'Angleterre et au Rhin...).

Défensif, l'Empire est aussi agressif et chaque cas est à la fois poussé et tiré (*push and pull*). Rappelons encore que l'Empire ne se définit pas, ne se définit jamais, par un territoire : on conquiert des peuples, pas des pays. L'empire est universel dans son principe [56]. Sa prétention à la souveraineté ne s'arrête pas à une barrière écologique comme la steppe ou le désert dont elle exige —et à qui parfois elle impose— soumission et tribut, même symbolique.

Au milieu du I^{er} siècle BC, le *pull* Arioviste et le *push* César se combinent pour faire sauter Rome dans le piège gaulois.

Notons d'abord la date. Elle serait tardive si la proche Gaule centrale avait été une cible : Rome a déjà empli la lointaine Méditerranée orientale. Les guerres avec Mithridate se terminent (63BC) : après que Pompée soit allé aux "extrémités" de l'Orient, son compère Jules l'imite en Occident. Cette symétrie invite à ne pas minimiser le rôle de la gloire militaire dans ce type de société. Pour tout général, la perspective d'un "triomphe" à Rome a des attraits que nous ne soupçonnons pas. En particulier, dans la crise "socio-politique" que connaît la République, la gloire et ses profits, directs et indirects, comptent dans la compétition pour le pouvoir. Jules trouve en Gaule la victoire, le butin, le capital militaire. Tout cela lui permettra de vaincre Pompée, de réduire l'aristocratie et de devenir *dictateur* à vie. De fait, l'Occident (comme, de l'autre côté de l'Adriatique, l'Illyricum) où les guerres incessamment renouvelées nécessitent la présence permanente de légions, jouera le rôle de base, *a nursery of pretendes* (Goffart), permettant à des *imperatores* aspirants au pouvoir de rassembler leurs moyens pas trop loin de la cible [57].

Les opérations en Gaule centrale, irrémédiablement brouillées par les *Commentaires* qui sont notre seule source, la stabilisent pour longtemps [58] et, d'autre part, déstabilisent les Romains en les mettant au contact direct d'un nouvel extérieur ("Bretons", "Germains") qui les obligera à entreprendre des guerres sans fin et souvent sans gloire. D'où le franchissement du canal et la concentration des légions sur le Rhin. Et de nouvelles guerres.

b) interaction vs romanisation

Selon l'heureuse expression de Le Roux (2006), la *romanisation* n'est pas la *romanification* [59]. Il n'y a ni rouleau compresseur ni programme assimilateur. Rome a hérité de ses origines (cité de cités) une citoyenneté ouverte inclusive. L'économie de moyens dans le gouvernement des multiples niveaux de l'Empire laisse l'élite locale aux commandes tant qu'elle se conforme au cahier des charges (fiscal et militaire). A la périphérie, alliés ou clients ; au centre, *government through the cities* [60].

Si, à la suite du *postcolonial turn*, les premiers "déromanisateurs" mettaient l'accent sur les *résistances* explicites ou implicites (nativisme), le *métissage culturel*, la *créolisation*, la *schizophrénie du colonisé* [61], on arrive aujourd'hui à une vision moins idéologique en termes de *bricolage* ou de *co-construction* : les élites locales, civiles et militaires, conservent ou

renforcent leur domination sur leur *pagus* ou sur leurs tribus en jouant le jeu romain [62]. Les *big men* deviennent préfets ou généraux (avant de se faire évêques quand l'empire sera chrétien). La large zone frontière (en particulier autour du Rhin) génère un processus d'hybridation.

D'un côté, les structures agraires de base manifestent une étonnante rémanence, de l'autre les élites se recyclent. Voyons d'abord les premières.

L'archéologie "impérialiste" cherchait les preuves de *civilisation* (arcs de triomphe, thermes, cirques etc.), la post moderne, renonçant au fétichisme de la pierre, trouve des trous de poteaux en masse qui attestent la poursuite de la construction traditionnelle et la permanence des microstructures (*small farms*). Cette morphologie a pour contenu la dépendance (sous des formes diverses) des cultivateurs à l'égard d'un *landlord*. La Gaule conquise ne se couvre pas de colonies de vétérans et de latifundia esclavagistes (Woolf, 1998). Pour l'essentiel, elle ne change pas. Les innombrables *villas* des *landlords* sont à la tête de "domaines", pas de "grandes exploitations" esclavagistes. Leur luxe et leurs équipements traduisent une consommation ostentatoire et compétitive du surplus, visant à la fois l'affirmation de la nouvelle identité des élites et leur confort. Quand les *landlords* sont évincés, les nouveaux leur ressemblent. Cette structure de base est indépendante des formes d'organisation politique. On la retrouvera presque inchangée quand la Gaule impériale s'effondrera.

Ce sont ces élites adeptes du *code-switching* qui s'intègrent et sont intégrées à l'Empire (commandements militaires, citoyenneté, prêtrises, offices publics, ordre équestre ou sénatorial). Une bonne part d'entre elles, déjà au contact avant la conquête dans la zone frontière poreuse, a contribué militairement à la défection de leurs ennemis ou rivaux. Outre des récompenses spécifiques, elle en retire la reconnaissance de sa position et, tout en restant ancrée dans son terroir, s'adapte au nouveau jeu politique "mondial" qui est ouvert — c'est le "génie" de Rome de ne pas chercher à assimiler ses conquêtes mais de se contenter de les rendre praticables. Pour cela, il faut des routes et des cités, un réseau et des nœuds, de l'ingénierie de travaux publics et de l'ingénierie sociale [63]. Lorsque le gouverneur se déplace de cité en cité pour tenir ses assises, son circuit romain traverse et ignore la sauvagerie de l'espace *natif* dont lui, le *hub*, n'a pas à se soucier tant que les cités, les *spokes*, le tiennent. La participation des élites à la magistrature des cités et de l'Empire en général leur ouvre de nouvelles opportunités en termes de pouvoir et de richesses et les expose à de nouvelles concurrences. Aussi font-elles assaut de *romanité* et s'adaptent-elles vite (langage, religion, sexualité, poterie, vêtement, habitudes corporelles, décoration... [64]).

Cette *romanité* du début du premier millénaire n'est pas un attribut romain mais impérial. Si la ville romaine type est orthogonale, Rome n'est pas romaine ! Ce que nous voyons comme des signes de *romanité*, c'est un ensemble de formes qui se mettent en place dans l'Empire et qui, par nature, sont variables [65]. De formes, pas de normes. Même dans le domaine légal dont, avec les méga gadgets en pierre (arcs de triomphe etc.), nous faisons l'essence de la romanité, les Romains ont des pratiques très flexibles et souvent extrajudiciaires (arbitrages etc.).

Les multiples équilibres locaux entre forces centripète et centrifuge, et l'équilibre des équilibres au niveau de l'Empire, demeurent essentiellement instables en raison de l'inévitable ouverture sur l'extérieur — pour l'Europe, le monde des steppes et ses balancements. Les "invasions barbares", celles du III^e siècle comme du Ve, si certains persistent à les voir comme une submersion radicale, sont aujourd'hui relativisées. Elles élargissent démesurément la zone frontière et dépassent ses capacités d'absorption. Le processus (toujours conflictuel) se poursuit mais ne produit plus que des résultats partiels, inachevés, simplifiés, lorsque la zone frontière finit par englober toute la Méditerranée occidentale, "Italie" incluse.

Parallèlement, Rome a glissé vers son centre, la Méditerranée orientale, suite logique d'une attraction multiséculaire. Il est possible que cette dérive ait affaibli la zone frontière occidentale et dégradé les conditions d'interaction.

Le discours sur l'Empire donne une impression d'homogénéité qui dramatise les "invasions" et leurs effets destructeurs, surtout lorsqu'on projette sur lui les caractères de l'Etat

moderne, en en faisant un "territoire" unifié par le droit et borné par des frontières linéaires, tracées sur des cartes. La zone frontière, indéfinie et variable, ne représente pas une (impossible) fermeture. Offensive et défensive, elle exerce des effets structurants mais, par définition, elle est instable puisque l'océan des barbares est infini et ses vagues (liées aux courants qui agitent la steppe) toujours renouvelées. Un équilibre (relatif) suppose donc que les "Romains" soient en permanence "rechargés". La frontière défend l'Empire et réciproquement. Quand cet équilibre dynamique se rompt, "l'arrière" devient zone frontière et les Goths arrivent aux portes de Rome.

Mais, toute dégradée qu'elle soit par son affaiblissement et son élargissement, la zone frontière continue son "travail". Les interactions se poursuivent et engendrent une nouvelle synthèse, "subromaine" [66], tandis que l'Empire se poursuit à l'Est, là où il doit être (avec ses propres problèmes de frontières). La ville de Rome a chu (410), pas l'Empire dont se réclament les nouveaux rois [67] auxquels il distribue parfois titres et insignes. L'Empire ne tentera pas de reprendre le contrôle et ne regrette que la partie utile de l'Ouest, la Sicile et l'Afrique (cf. Justinien). Nous examinerons ailleurs la fin de son Histoire. Ici, il reste à expliquer comment la "sub-romanité" s'est transformée en néo-romanité ou, en d'autres termes, comment "nous", barbares périphériques, avons orientalisé l'Empire pour nous romaniser. Un dénouement aussi paradoxal nécessite l'intervention d'un *deus ex machina* !

3. Deux ex machina

J'ai gardé en réserve le facteur religieux : en étant "chrétien-romain" l'inoccident se fait romain-occidental (comme on dit *romain germanique*) !

La séparation de l'*Histoire ecclésiastique* et de l'Histoire des hommes a toujours été la règle. On se souvient que la bigoterie a reproché à Gibbon d'avoir jeté un regard d'historien sur les premiers siècles de l'Eglise. Dans la deuxième moitié du XXe siècle (en même temps que la société se déchristianisait), les *late antiquists* ont intégré la "révolution chrétienne" à l'histoire de l'empire tardif qu'elle met dans la continuité constantinienne. En remplaçant la "décadence" par la "transformation", le *late antique* tend vers l'*early medieval*. Mais, malgré son universalisme, le christianisme est tout sauf unifié et "christianisation" comme "romanisation" expriment une homogénéité illusoire.

Le christianisme occidental —les christianismes occidentaux— s'adaptant à un contexte et à des contraintes spécifiques, évolue différemment du christianisme impérial.

Les évêques s'acclimatent au nouveau contexte. Eux et leur christianisme deviennent post-romains (a). L'évêque de Rome, religieusement et stratégiquement marginalisé, identifie le christianisme à Rome-ville, assurant la survie de Rome-empire (b).

a) if not the state, then the Church

Dans les premiers siècles postromains, plus que le pape, ce sont les innombrables évêques locaux qui, de manière indépendante, effectuent la transition. Depuis que Constantin a mis en symbiose la religion et le gouvernement, chaque *civitas* a son évêque qui a reçu et pris une place croissante. Aussi les *big men* se sont-ils recyclés dans la fonction épiscopale qui, partout à travers l'Empire, devient un interface entre le central et le local, puis un substitut et un élément fondamental du gouvernement urbain, défense, alimentation du peuple et fourniture d'aménités [68]. Quand la partie nord-occidentale se militarise et se fragmente, l'évêque est la seule institution dont la légitimité résiste puisque première : elle ne vient pas de l'Empire mais d'En-haut. Quand le reflux de l'Empire permet aux préfets de se faire rois dans leur district où ils règnent sur les deux populations mêlées, les "romains" et les "indigènes" auxquels ils s'assimilent peu à peu, à moins qu'ils ne soient supplantés par un *warlord* indigène, les évêques, en lutte avec la légitimité dérivée de ces notables post-romains, finissent par se rallier aux barbares, comme l'exprime de manière brutale Vanderspoel (2009) : *...in the absence of imperial authority, bishops preferred that there be no other Roman-based, Roman-originated*

authority but themselves: if not the state, then the Church. Barbarians were not Roman [69]. Ces évêques contribuent à l'institutionnalisation des nouveaux royaumes et leur prêtent le formalisme romain ou pseudo-romain qu'ils souhaitent afficher pour se légitimer [70].

Ce mouvement qui prélude et accompagne l'alliance de l'aristocratie "gallo-romaine" et des "envahisseurs" a pour emblèmes Rémi de Reims pour les Francs, Jean de Bictar pour les Goths, Marius d'Avenches pour les Burgondes, sans parler d'une multitude de cas moins spectaculaires que mentionne et illustre Grégoire de Tours à la fin du VI^e siècle. Ces évêques, assis sur de saintes reliques vénérées, ne sont pas seuls : ils ont une équipe, des satellites, des agents, des gérants ("bureaucratie" serait exagéré) qu'ils instruisent plus ou moins. Ils doivent aussi tenir compte de leur Eglise dont les "pierres vivantes" sont alors [71] la communauté des fidèles qui élit l'évêque, peuple souvent tumultueux. Ils sont en alliance/rivalité entre eux et avec de déjà puissantes abbayes. L'évêque métropolitain essaie de se subordonner les évêques suffragants de sa province en prétendant confirmer leur élection. C'est au moyen de synodes d'évêques ou d'évêques et de Grands que se valident les décisions. Ces évêques tombent rarement du ciel, ils sont pris dans les grandes familles dont ils servent et utilisent les réseaux d'alliances et de clientèles. Outre les "miracles" qu'ils effectuent parfois, ils augmentent leur potentiel au moyen du culte des saints, de l'accumulation de reliques et de leur mise en scène. Ce capital mystique s'ajoute à leur capital relationnel.

Ailleurs, dans l'Empire, malgré —et en partie à cause de— la concurrence des patriarches (Antioche, Alexandrie, Constantinople), des réseaux ecclésiastiques lient le local au central et culminent dans les *conciles œcuméniques*. L'Ouest, lui, n'a plus de structuration définie : l'information circule au hasard de la quête des reliques et des pèlerinages, des synodes et des circuits. Rois, métropolitains, évêques, abbés exercent un contrôle variable et généralement incertain, sous l'influence des centres de gravité du sacré — Tours, Arles, Lérins etc. et, loin, très loin, Rome, le supercentre mystique ("martyrs") où l'on va chercher des reliques, demander la bénédiction du *pape de la ville* et, de temps à autre, une décision formelle qui ne s'impose qu'en accord avec le pouvoir local (cf. Grégoire de Tours [72]). Le pape de Rome, comme l'Empereur, sont des fonctionnaires célestes respectés dont on connaît l'existence sans en tenir compte en pratique.

Le pape, alors, se trouve à l'interface de l'Empire et des royaumes barbares occidentaux. En raccourci, disons qu'il finira, comme avant lui les évêques, par rallier les barbares : *if not the state, then the Church*. Examinons sa situation dans une Rome déclassée, obsolète, à présent à la périphérie de l'Empire.

Constantinople est à présent la *nouvelle Rome* [73]. Tout a été imité, les collines, le Sénat, le palais impérial, le cirque, la basilique. Paradoxalement pour une ville chrétienne, elle est ornée de statues païennes récupérées partout [74] et, en 663, Constantin II (Héraclius) prit à Rome jusqu'aux tuiles de cuivre du Panthéon pour les importer (elles tombèrent dans les mains des Arabes). Tout ce qui reste dans la Rome dépeuplée, pillée et menacée, c'est un évêque et un nom. Un nom formidable qui capitalise l'histoire de l'Empire. La réalité est à Constantinople où l'Empereur, chef de l'Eglise, fait et défait les patriarches et le dogme. La mémoire est à Rome.

Les défaillances de l'Empire conduisent l'évêque, à Rome comme ailleurs, à prendre le gouvernement, à assurer les distributions de blé et la défense de la ville qui, si elle ne compte plus dans les faits après les sièges et pillages du Ve siècle, pèse par ses cimetières. Ceux-ci permettront à l'évêque de ne pas être déclassé avec la ville. En effet, dans l'Empire, les papes régionaux que sont les Patriarches se concurrencent pour la primauté que les querelles dogmatiques traduisent et excitent à la fois. En vertu du principe d'accommodation (adaptation des structures ecclésiastiques aux découpages administratifs), le Patriarche de Constantinople réclame pour lui la *primauté* que revendique celui de Rome [75] et, en réponse, Léon *le grand* (440–61), Gélase (492–6), Grégoire *le grand* (590–604) se donnent une superlégitimité apostolique, d'autant plus nécessaire qu'ils cherchent à en imposer aux évêques italiens [76] et que les martyrs de Néron n'empêchent pas que le christianisme, né à l'Est, y est bien plus massif et vivant. Pour cela, non seulement ces papes affichent deux apôtres fondateurs de leur

siège quand les autres n'en ont qu'un ou doivent en inventer, mais ils construisent le mythe Pétrinien : Pierre est chef de l'Eglise comme *vicaire* du Christ et donc eux à sa suite, en tant que *vicaire* de Pierre ("pouvoir des clefs" etc.). Ces prétentions se rapportent autant à l'Occident où la suprématie de Rome est alors toute théorique qu'à l'Empire qui constitue leur référentiel [77].

Or l'Empire est agité par une série de controverses théologiques —toutes plus absconses les unes que les autres— qui ont de graves implications pour l'unité et l'universalité de l'Empire. De ce fait, les Empereurs et leur patriarche naviguent politiquement dans la tempête dogmatique qui laisse inconcernés le pape et les évêques occidentaux en général. Leur conservatisme (autres soucis ? indifférence ? inculture ? non information ?) les conduit à rejeter toute innovation, quand même l'Empereur la juge indispensable pour obtenir un compromis. Peu ou pas représentés dans les conciles œcuméniques — ce que l'éloignement ne suffit pas à expliquer— [78], les occidentaux et le pape qui parle pour eux gardent la ligne droite que percutent souvent les zigzags impériaux. D'où tensions, aggravées par la concurrence missionnaire (Slaves) : d'Eutychès (*Tome à Flavien* de 449) [79] à l'iconoclasme (VIIIe/IXe), en passant par le monothélisme (616-638). L'Empereur, chef de l'Eglise, n'admet pas qu'un patriarche ne lui obéisse pas et, lorsqu'il le peut, le dépose (Silvère, 537) ou le fait saisir et maltraiter pour l'obliger à adhérer (cf. les malheureux Vigile † 555 et Martin † 655). Ce type de relations n'est pas spécifique à Rome, les autres sièges le connaissent aussi.

Au VIIIe siècle, les défaites répétées de l'Empire contre les Arabes et la crise qu'elles provoquent augmentent le hiatus. Rome n'est pas encore menacé par les Arabes mais demande du secours contre les Lombards. Le pape refuse le virage de l'iconoclasme impérial [80] et accueille les opposants exilés. La double pression de l'Empire et des Lombards et l'absence de soutien du premier contre les seconds oblige Rome à se sauver elle-même : *If not the state, then the Church*. Le pape n'a plus le choix qu'entre la soumission aux Lombards qui l'environnent ou l'alliance contre eux avec les Francs. On connaît la suite : les voyages transalpins du pape, les expéditions des Pépinides et le coup d'éclat papal du couronnement impérial de Charlemagne à Rome. On discute depuis longtemps la nature de ce coup. Quoique, par le fait, le pape Léon III se donne à lui-même une capacité inouïe, il n'opère pas un coup d'état et se situe dans le cadre de l'Empire avec lequel le 2nd concile de Nicée (787) l'a réconcilié, Empire qui, d'ailleurs, connaîtra bien d'autres (sous) empereurs. De même que les rois barbares du Ve/VIe siècles étaient les délégués supposés de l'Empereur, de même l'empereur Charles (ce qui n'empêche ni les uns ni l'autre de faire ce qu'ils veulent).

Ce qui importe, c'est que Rome est désormais ancrée à l'ouest. Le pape, resté plus longtemps dans l'Empire que ses évêques, les rejoint, ce qui lui permettra plus tard —bien plus tard— de se les subordonner. Réunir les *deux glaives* n'est pas chose facile. Le *glaive temporel* dégénère (succession de Charlemagne) et, laissé à lui-même, le *glaive spirituel* aussi (*Hurenregiment* [81]). Le brouillon carolingien [82] est "mis au propre" par les Ottoniens (XIe) au prix d'un schisme avec la papauté (lutte du Sacerdoce et de l'Empire) et avec Byzance [83]...Tout cela finira par constituer une Eglise occidentale "catholique romaine". N'entrons pas ici dans son exposé.

Au cours des siècles, les progrès du "papat" passent par —ou du moins s'accompagnent de— la captation de l'héritage de Rome par l'Ouest qui, corrélativement, en spolie Constantinople.

b) invention de l'empire romain d'Occident

La fameuse *donation de Constantin*, vraisemblablement fabriquée au VIIIe siècle, est l'emblème de ce processus et en constituera longtemps un moyen : elle confère au pape de Rome le droit de se prévaloir en Occident de toutes les prérogatives impériales (y compris les *bottines pourpres* et le *cheval blanc*) [84]. Si l'idée de *la chute de Rome* a peut-être germé à Constantinople dans l'entourage de Justinien pour justifier la reconquête et "délivrer" le pape [85], celle de la *décadence de Constantinople* est née en Occident. Malgré son ostentation de splendeur, Byzance, incapable de reconquérir Jérusalem, menacée, vacillant

dans ses croyances, dynastiquement instable, Byzance a failli : l'Empire que Constantin y avait transféré revient en Occident. Quoique *translatio imperii* soit surtout utilisé politiquement (empereurs germaniques, rois), l'idée inspire les papes impériaux du XIe siècle, comme en témoigne leur redécouverte du "droit romain", la juridisation de l'Eglise, leur prétention universaliste et, à la fin du siècle, la 1ère croisade qui introduit l'Occident en Orient ("royaumes latins"). Guère plus d'un siècle après, "les Francs" prennent Constantinople (1204) que, pour la première fois, ses remparts ne protègent pas. A partir de là, les stéréotypes fleurissent : *bêtes sauvages de l'ouest*, d'un côté, *grecs efféminés* de l'autre, *schismatiques* occidentaux, schismatiques orientaux [86]. L'*otherization* réciproque recouvre définitivement le millénaire précédent des couleurs criardes du conflit de civilisation qui nous aveuglent toujours.

Que l'Empire ait failli, on l'admet aujourd'hui. Il a perdu une grande partie de son territoire et de ses ressources. Lorsqu'il renaît, il a changé : la crise du VIIe et la reconstruction de l'Orient romain sur une nouvelle base au IXe ont provincialisé Constantinople, ne lui laissant qu'une apparence romaine en grec (*Βασιλεία των Ρωμαίων*). Ses vérités sont devenues locales, mais émises par l'ombre d'un Empire, elles sont posées et reçues comme universelles et donc rejetées puisque privées de légitimité et de signification. Le schisme se fait avant d'avoir été perçu.

De l'autre côté, les papes récupèrent l'universalisme impérial du *rex sacerdos* et les plus mégalomanes ou fanatiques d'entre eux prétendent légiférer pour le monde entier, approuver ou imputer les nominations ecclésiastiques et les actes des Princes. Sur la même base et en réaction, les Princes conçoivent, développent et imposent (quand ils le peuvent) leur propre universalisme. Pour cela, tout le monde puise dans la boîte à outils "romaine", juridique, littéraire, anecdotique.

Au-delà de ces emprunts ou recyclages que stimulera la "Renaissance", la contribution du christianisme papal à la survie de Rome est aussi diffuse qu'essentielle. Par lui, indépendamment de l'Empire, Rome, non seulement reste au centre du monde pendant des siècles et des siècles, mais s'élargira à des pays mythiques (Europe du Nord-Est) ou insoupçonnés (Amérique, Asie). Et le monde parle latin. Certes, une autre Rome et une autre langue, mais vivantes, comme pour exprimer le potentiel cosmogonique de l'*Urbs*. Au fur et à mesure que les papes renforcent leur contrôle sur les évêques et sur l'Eglise, ils deviennent législateurs, juridiction d'appel en dernière instance (et souvent juridiction de première instance), distributeurs de dispenses aux interdictions qu'ils énoncent, exacteurs fiscaux, "vendeurs de Paradis", et puissance féodale [87]. La *respublica christiana* a son siège à Rome. Cette continuité sans exemple inspire à certains papes des programmes et actions impériaux.

Si la "Renaissance", faisant retour à l'Antiquité préchrétienne, invente une nouvelle Rome, elle demeure familière. Quelques érudits apprendront le Grec ou l'Hébreu, mais pour la masse de l'*intelligentsia* l'Antiquité biblique n'existe qu'en traduction latine. Elle n'est pas "native" à la différence de la romaine. Le néo-antique renouvelle la "synthèse gréco-latine". Les références à l'ancienne Rome se multiplient et deviennent la norme, en politique, comme en art et en architecture.

Exemplaire de cette évolution est la ville elle-même. La première idée du christianisme avait été d'éradiquer l'héritage païen (temples transformés en églises, livres et statues détruites). Ensuite, tout naturellement, pendant des siècles, les monuments servent de carrières de pierres et de réserve de colonnes, tandis que les marbres vont au four à chaux. La dépopulation, les luttes de clans, les conflits du pape et des nobles, les guerres, achèvent de faire de la ville un *sic transit gloria mundi* offert aux pèlerins qui vont à Rome à défaut de Jérusalem et qu'attirent massivement les "années saintes" à partir de 1300 (Boniface VIII). La célébration de la Rome antique est d'abord une rhétorique culturelle (Pétrarque) [88], alimentant le patriotisme municipal (Rienzi). Les papes, revenus d'Avignon (fin XIVe), entreprennent au XVe de grands travaux de reconstruction d'églises et d'urbanisme qui, loin de marquer la fin des destructions, les aggravent. Mais le retour à l'Antiquité, commencé par les textes, s'étend aux vestiges. Vers 1430, pour la première fois [89], quelqu'un (Poggio), sous les piliers brisés des temples du Capitole, contemple le *corps gigantesque décomposé et*

méconnaissable de la Rome ancienne (de *Varietate Fortunae*, Liber I, 1431). A partir de Pie II, on recherche et collectionne les statues, on étudie l'architecture des vestiges et les papes construisent en néolatin. Si Nicolas V (1447/55) a eu l'idée, Jules II (1503/1513) l'a mise en œuvre : *Rome was to be the imperishable monument of the Church, that is to say, of the Papacy, and was thus to rise in splendour before the eyes of all nations...* (Gregorovius [90]). Il ne s'agit pas de "restaurer" comme nous le faisons, mais de renouveler. Les ruines inspireront longtemps encore de belles pages ! En 1580/81, Montaigne n'y voit même pas des ruines mais le sépulcre de ces ruines : *Encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, & que la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ensevelie* [91].

Le retour à Rome et le retour de Rome se conjuguent ainsi pour créer le mythe de l'héritage et rendre romaine notre "modernité". L'Eglise, par le langage, par la Ville, par l'histoire du premier christianisme éternellement interrogée, maintient Rome dans le présent.

La *Réformation* au XVIe en est l'illustration paradoxale. Si la résurgence de la Ville et les infinis besoins financiers qu'elle entraîne pour la papauté contribuent à la révolte, celle-ci hait tellement Rome qu'elle pousse le retour à l'antique jusqu'à la Bible et le moindre paysan devient familier de Babylone. Contre l'usurpation, la prétention et la corruption papales, la Réforme se réclame de la "vraie église", celle des tous premiers siècles, dont la tradition s'est maintenue dans l'ombre, malgré la répression. La *grosse paillarde* persécute les vrais Chrétiens comme le faisait la Rome de Néron. Les deux, englobées dans la même haine, seront saccagées par les lansquenets luthériens de Charles Quint (1527). *Elle est tombée Babylone la grande* ! Ce faisant, les premiers temps du christianisme et l'Evangile constituent la référence majeure et, comme ils sont romains, la Rome défenestrée revient par cette porte.

Même en négatif, Rome est toujours là dans le quotidien, comme en témoigne la popularité du thème des *quatre empires* (prophétie de Daniel [92]). L'Empire romain est le quatrième et dernier empire après lequel viendra la fin des temps et le "règne des Saints". Mais aux derniers jours, la *Bête* (Apocalypse), l'*homme de péché* (St Paul [93]), l'Antéchrist —tout cela pour le pape— défiera Dieu et persécutera ses fidèles. Dans tous les pays, chaque secte ajoute ses variations à ce standard.

Puisque la *Bête* est encore là, l'Empire romain aussi. Cela est particulièrement ressenti dans les Allemagnes où l'Empire romain-germanique (renouvelé par Charles Quint) est un élément "identitaire" de la *nation allemande*. Sleidan, par exemple, s'adressant aux *Electeurs, Princes et autres Etats de l'Empire* pour les adjurer de ne pas se faire la guerre et de s'unir pour le bien de la *nation* (1550 [94]), reproche aux papes d'avoir à la fois divisé l'Empire en transférant l'Occident à la *nation allemande* et causé la décadence de ce nouvel empire. L'empire germanique est à la fois la dernière incarnation de l'empire romain et le point de départ de la destruction de l'*iniquité* (imprimerie, Luther).

Les développements ultérieurs de la pensée nationale et juridique allemande produiront *an alternative antiquity to the Roman past* (Gillett [95]) en mettant en avant les caractères ethniques germaniques et ses formes sociales particulières que les Romains d'abord, le droit romain ensuite [96] auraient étouffées. En Allemagne et à l'extérieur [97], ce nativisme a séduit ceux qui, opposant leurs racines saxonnes aux traditions européennes (romaines et catholiques), étaient tentées par un *Kulturkampf*. La radicalisation et l'amplification de ce thème par les Nazis l'a discrédité et c'est avec les plus grandes précautions qu'il revient aujourd'hui sur le mode mineur de l'ethnogenèse. A l'échelle de l'Occident, cette tentative d'échapper à Rome ressemble à certaines constructions postcoloniales qui posent ou impliquent un postulat essentialiste.

L'essence de l'Occident est une fausse question. Son existence est para-romaine, pseudo-romaine, crypto-romaine mais irréductiblement romaine. Comme l'Empire a chu à Constantinople, Rome a pu voler Rome. Sans compétiteur, l'Occident s'est fait romain.

Conclusion

Certains n'aiment pas l'idée que nous "descendons" du singe. N'empêche.

Il ne nous plaît pas que notre civilisation "descende" de la Mésopotamie, aujourd'hui misérable marécage (sauf le pétrole), théâtre de luttes tribales sous des drapeaux religieux archaïques. N'empêche. A l'époque de l'Antiquité agraire, on avait là ce qui se faisait de mieux dans cette partie de l'Eurasie (avec toutes les limitations inhérentes à ce type écologique).

Je ne prétends pas avoir démontré quelque chose, mon exposé est trop lacunaire. Qu'ai je fait ?

Ecrire le "scénario" de l'attraction de Rome est facile. On peut écrire ce qu'on veut et l'Historiographie, en général, adapte le passé au présent pour les rendre compatibles, comme ces bardes balkaniques ou ces griots africains dont les récits mythiques transmis "fidèlement" de génération en génération varient selon l'état des alliances et le groupe familial dirigeant. Là n'est pas la question.

Je me suis inspiré du principe forgé par Koselleck, le "droit de veto des sources" (*Vetorecht der Quellen*, 1985 [98]). Les sources ne prouvent pas, elles infirment. Quoique la vérité soit introuvable, on peut écarter une contre-vérité. J'ai voulu ici tester, non pas la vérité d'un scénario oriental, mais sa plausibilité.

La première objection est d'une évidence massive : l'Histoire de Rome n'a pas été écrite ainsi. Seuls quelques provocateurs sont allés dans ce sens, obtenant un succès de curiosité ou une adhésion idéologique. Pour ma part, je ne cherche pas inverser l'Histoire, seulement à la relativiser. D'où la première partie qui explique pourquoi "l'Orient" est une zone aveugle au regard "occidental". Je m'appuie sur la série de travaux "postcoloniaux" qui ont exploré cette obscurité. Cette première partie est, sinon convaincante, du moins admissible.

Nous arrivons ensuite sur un terrain moins solide qui oblige à s'affronter au "dilemme de l'Angleterre", dernière conquise, première abandonnée : les effets de la venue des légions se télescopent avec ceux de leur départ. Mon texte se garde des provocations, des piques dont les auteurs créatifs abusent souvent. J'en ai cependant voulu une : je qualifie d'*inoccident* la partie Nord-Ouest de l'Empire qui deviendra l'Occident. Je le fais pour déjouer la projection rétrospective de la géographie politique d'aujourd'hui.

Après avoir passé la première barrière, mon entreprise rencontre un obstacle considérable. En écartant l'Italie qui demanderait une étude spéciale — romanité irrémédiablement liée au *grand tour* et au tourisme d'un côté, aux mouvements "municipaux" et au nationalisme de l'autre—, il semble que, à travers le monde ouest-eurasiatique, l'intensité locale de la mémoire de Rome soit inversement proportionnelle au degré de centralité. Ce que j'appelle le "cœur égéen" de l'Empire est abondamment pourvu de traces archéologiques (qui nous étonnent, nous pour qui c'est une marge exotique) mais elles sont mortes. En Syrie-Palestine, en Egypte-Lybie, dans la région pontique, la langue et la mémoire de Rome ont été oblitérées par la submersion arabe puis turque et la nouvelle synthèse qu'elle a engendrée. Au contraire, la périphérie (France, Allemagne...) a continué à parler "latin", la romanité est restée à l'ordre du jour, a été restaurée au XVI^e siècle, a inspiré les artistes et a produit l'Histoire de Rome. On pourrait formuler ainsi le paradoxe : moins on était romain, plus on est romain ; et inversement.

Voilà la seconde objection. Pour que ma thèse "orientale" reste admissible, il faut rendre compte de cette inversion.

Grâce au débat postcolonial sur la *romanisation*, il n'est pas difficile (deuxième partie) de faire de la postromanité une *sub-romanité*. Il n'y a pas eu "civilisation" et "décivilisation" mais interaction permanente, plus ou moins chaotique. Cette synthèse frontalière entre les élites romano-indigènes et les nouvelles élites est assez bien argumentée. Mais, à ce point, nous obtenons une "romanité" résiduelle qui n'est que le début de la réponse car la plausibilité de mon scénario réclame une "romanité" positive (ou pseudo-romanité, peu importe). Comme dans une pièce de théâtre embrouillée, la logique interne ne suffit pas à amener le dénouement !

C'est pourquoi j'ai intitulé ironiquement la troisième partie *Deus ex machina*. Dieu nous sort d'affaire mais nous jette sur des chemins inconfortables, mille fois piétinés et toujours mal connus. L'Histoire ecclésiastique et l'Histoire humaine sont des sports aussi différents que le

hockey sur glace et le ping-pong. Mais sans espérer devenir un champion, on peut apprendre l'un ou l'autre alors que mettre Dieu dans l'Histoire, c'est comme tirer sur le chat de Schrödinger : on ignore le résultat. Nous savons que la prémodernité européenne est intrinsèquement religieuse mais, croyants ou non, nous n'en saisissons pas la signification contemporaine. Il ne s'agit pas seulement de l'anachronisme habituel, il s'agit des "mentalités" que, même aidés par les analogies anthropologiques, nous ne pouvons décrypter que conjecturalement.

Ma troisième partie montre le rôle du christianisme dans l'appropriation occidentale de la romanité. Le schéma que je formule est aussi neutre que possible. L'Empire, en refluant vers son centre, laisse à Rome un patriarche naufragé qui, à la façon de Robinson Crusoé, survit en récupérant ce qu'il peut de la cargaison et en s'alliant aux bons sauvages (i.e. chrétiens). De manière plus diffuse, le christianisme et la célébration de ses premiers siècles héroïques (saints, reliques) encapsule l'Empire et le maintient dans la quotidienneté, même dans des pays qui n'avaient jamais rencontré Rome. Plus tard, la Renaissance et l'impérialisme papal produisent une néo-romanité. L'inocent se constitue en Occident en devenant romain-occidental, ce qui résulte de deux processus, l'un endogène, l'autre exogène. L'appropriation-usurpation n'aurait pas si bien réussi (ou pas réussi du tout) si les héritiers "légitimes" n'avaient pas fait défaut : l'Orient conquis perd sa mémoire romaine et, à la fin, quand, Constantinople tombée, Moscou se prétend *troisième Rome*, la place est déjà prise.

Mon paradoxe "anti-génétique" —*Moins on était romain, plus on est romain*— a pour solution le christianisme. La fameuse pierre sur laquelle est fondée le christianisme papal (*Pierre, tu es pierre...*) conserve le fossile de la romanité ! L'explication se trouve donc dans le processus par lequel les christianismes d'inocent sont absorbés par le christianisme papal qui devient dans cette partie du monde "le" christianisme. Ce monopole régional devient universel quand les concurrents entrent dans le rouge. Et l'Occident, romain. Et l'Histoire de Rome occidentale.

Notes

[1] Bernsen Michael, 2015, "Ex oriente lux ? La contribution de l'Orient à la quête identitaire de l'Occident au Moyen Âge et à l'époque moderne", *Babel*, n°32, Histoire culturelle des points cardinaux : À ce topos de l'« ex oriente lux » s'ajoute celui de l'« ex oriente furor », aussi difficiles l'un et l'autre à définir sur le plan spatial.

[2] Cf. Bisaha Nancy, 2006, *Creating East and West: Renaissance Humanists and the Ottoman Turks*, University of Pennsylvania Press. Après des siècles d'admiration craintive des Turcs, les "Renaissants", se sentant menacés par une puissance et une civilisation supérieure (Constantinople, Vienne), déniaient l'une et l'autre en faisant des Turcs des "barbares" qu'ils chargeaient de toutes les vilénies. Ils se proclament supérieurs à eux et, par une extension automatique, supérieurs à tous. L'A. remarque avec pertinence que Colomb n'est pas devenu "chauvin" en découvrant les sauvages : il avait emporté avec lui le concept de "sauvagerie" et l'applique tout naturellement. L'A. souligne l'amusant paradoxe d'une société occidentale religieuse qui s'identifie à l'héritage païen pour disqualifier l'obscurantisme religieux islamique.

Contre Saïd, elle soutient que la conscience d'une supériorité ontologique n'est pas générée par la supériorité de puissance mais, au contraire par l'infériorité. Cela me fait penser aux Athéniens du Ve siècle BC qui, rencontrant une puissance et civilisation supérieures, les déniaient en faisant des Perses des "barbares" (cf. Hall etc).

[3] La surestimation de la rupture provoquée à l'Occident par les "invasions barbares" résulte en partie d'un centrage abusif sur la Méditerranée (occidentale).

Cf. Humphries Mark, 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives", In: Rousseau, Jutta, 2009: p105 *The emphasis on barbarian invasions of the empire in both traditional and recent interpretations of Late Antiquity reflects the preeminence of a scheme of historical analysis that places the Mediterranean heartland of the Roman Empire at the center of things... If, however, we attempt to comprehend the barbarian invasions not only from the perspective of the invaded, but also from that of the invaders, it is important to attempt to see the Roman Empire as part of an interlocking system of regions encompassing Eurasia (and parts of Africa) as well as the Mediterranean...* p108 *Such [romano-persian] interactions show that the Mediterranean world of Late Antiquity was part of a larger cultural and economic zone... These last examples provide a striking indication of how adoption of a different geographical perspective can shed new light on the accepted grand narrative of late antique history. All too often, the focus of discussions of the late antique world is the Mediterranean ones. There are already signs that scholars are beginning to break free of the tyranny of "Mediterraneanism" [Fowden 1993, Cunliffe 2001, Little 2004 *].*

* Fowden Garth (1993), *Empire to Commonwealth: Consequences of Monotheism in Late Antiquity*, Princeton, NJ, Princeton University Press ; Cunliffe Barry (2001), *Facing the Ocean: The Atlantic and Its Peoples*, Oxford and New York, Oxford University Press ; Little, L. K. (2004), "Cypress Beams, Kufic Script, and Cut Stone: Rebuilding the Master Narrative of European History", *Speculum*, 79: 909–28.

[4] Note de Gibbon sur son exemplaire de *Decline & Fall* (Gibbon, T1, ed. Burey, Methuen, 1897, p. xxxvi) : *The distinction of North and South is real and intelligible; and our pursuit is terminated on either side by the poles of the Earth. But the difference of East and West is arbitrary and shifts round the globe.*

Bowersock* montre que si Gibbon a raison pour nous, il a tort pour l'Antiquité. Nous définissons un Nord et un Sud absolus par les pôles dont l'Antiquité ignorait l'existence. Elle avait donc une définition relative par le climat. Par contre la délimitation Est/Ouest, pour nous relative, est absolue pour l'Antiquité : les limites du monde, de la côte occidentale de l'Espagne au Gange. L'a ajoute que la circulation Nord/Sud est difficile parce qu'elle se fait par terre et se heurte aux forêts et montagnes, tandis que le transit Est/Ouest se fait par eau : Méditerranée et Océan indien :

p170 *In general the east-west orientation of the oikoumene seems clearly determined by the possibility of travel across the wide expanse of sea... North-south communications were clearly not determined by sea travel in the same way as east-west communications...*

p171 *For the ancients the northern and southern extremities normally had no fixed and familiar boundaries that were comparable to the west coast of Spain or the Ganges, or even Britain and the Arabo-Persian Gulf. The far north and far south were regions of legend and wonder, the homeland of savages... In antiquity the situation that Gibbon concisely described was exactly reversed. It was not the distinction between North and*

South that was real and intelligible, but the distinction between East and West... Cadiz and the Ganges were the equivalent of Gibbon's two earthly Pole...

*Bowersock G. W., 2005, "The East-West Orientation of Mediterranean Studies and the Meaning of North and South in Antiquity", In: Harris William V. (ed.), *Rethinking the Mediterranean*, OUP

[5] Ferguson Niall, 2012, *Civilization: The West and the rest*. Penguin, 2012.

[6] Pour mesurer la performance relative de la Chine et de l'Ouest depuis la fin de la période glaciaire, le *social development index* de Morris (2010, *Why the West Rules—For Now*) inclut le Proche-Orient dans l'Ouest.

Morris has devised a quantitative "social development index" based on evaluating a civilization's energy capture, organization (size of largest cities), information management, and war-making capability. When you graph human progress since the last ice age 15,000 years ago, the results show that the West led for all the millennia up till the 6th century CE, fell behind for 1,200 years, then leapt ahead again up to the present day. The "West" for Morris is the civilizational core that developed agriculture and then cities and empires **in the eastern Mediterranean, later spreading across Europe and North America** (mon soulignement). The "East" is China.

[7] Cf. Beaujard Philippe, 2010, "From Three Possible Iron Age World-Systems to a Single Afro-Eurasian World-System", *Journal of World History*, University of Hawaii Press, 21 (1), pp.1-43.

J'emprunte à l'auteur le survol ci-dessous dont je lui laisse la responsabilité:

p1 For the late Bronze Age [1600–1200 BC], one can acknowledge the existence of a multicentered Western worldsystem encompassing the Mediterranean basin, Egypt, and western Asia... this system collapsed around 1200 BC... A long period of unrest then started... to the early first millennium BC... p2 After this period, ancient and new cores rose again...

p8 The Assyrian kingdom expanded in the ninth century, when it took control of Anatolian metal resources. A Mediterranean space was reshaped, spreading from the western Mediterranean to the Black Sea in the eighth century. The Phoenician—and especially Tyrian—expansion had started before, as early as the tenth century. A significant phenomenon, the culture of the Garamantes (Libya), combining irrigated farming and long distance trade, started to emerge in 900 BC., as an interface between the Mediterranean and Inner Africa (Pelling 2005) ...In East Asia, the Zhou's loosely centralized state can be viewed as the core of a world-system in which diverse influences mixed, coming from the steppes, Sichuan, and regions south of the Yangze. The introduction of iron technology, probably originating from Ferghana... p 9 In North India, a sphere of interaction centered on the Ganges Valley took place, as a prelude to the birth of a new world-system... (750–350/300 BC.)

p10 ...a phase of growth and integration of the Western world-system [...] became perceptible only in the second part of the eighth century. It was marked by a new rise of the Assyrian empire, by Phoenician and Greek expansions in the Mediterranean and the Black Sea, and by the constitution of the Saba kingdom in Yemen... Assyria contributed to the expansion of the Phoenician networks from 800 BC onward in the West, where capital accumulation in towns such as Carthage and Gadir escaped from Assyrian control... Iberian silver partly financed the expansion of that network, and firstly that of Tyre and Assyria... p12 The capture of Egypt by the Assyrians in 671 and then in 664... symbolizes the volition of the Assyrians to control both space and men between the Indian Ocean and the Mediterranean.

p13 Starting in 700 BC, we see the parallel developments of no longer two but three world-systems with increasing interconnections in the following centuries... Exchanges accelerated throughout Eurasia in the sixth century BC, a period of generalized economic development and urbanization marked by the increasing power of Persia, China, and India, and the rise of Carthage and the Greek cities in the Mediterranean...

[8] J'emploie des guillemets quand j'utilise une dénomination convenue mais anachronique et sans signification dans le temps concerné.

[9] Millar Fergus, 1998, "Looking East from the Classical World: Colonialism, Culture, and Trade from Alexander the Great to Shapur I", *The International History Review*, Vol. 20, No. 3 (Sep., 1998), pp. 507-531 : p508 The culture of Archaic Greece, from the eighth to the sixth centuries and contemporary with the Neo-Assyrian, Babylonian, and Achaemenid Persian empires, emerged in the shadow of the major Near Eastern cultures of Anatolia, Phoenicia, Egypt, and Babylonia...

p509 The 'Classical' period of Greek history, following the successful Greek resistance to the invasions by Darius and Xerxes in the Persian Wars, was shaped by political and military relations with the Achaemenid empire. For much of the sixth, fifth, and fourth centuries, the Persians ruled the western shores of the Aegean, where a large number of Greek cities were located, and Persian control extended round the eastern shores of the Mediterranean as far as Egypt and much of present-day Libya, where there had also been extensive Greek settlement...

[10] Si on prend de la hauteur en négligeant Athènes, une piste —quelque peu aventureuse— est suggérée (mais non dessinée) par la *new approach* : les guerres médiques pourraient être une espèce de sécession de la marge occidentale de la civilisation moyen-orientale (d'où l'exagération des affirmations "identitaires").

Stolper* commentant Briant : *c'est la conquête perse de l'Asie Mineure qui fait basculer le centre du pouvoir du monde hellénique vers la Grèce continentale ; c'est la présence achéménide qui conditionne les conflits des cités grecques aussi bien que la philosophie politique qui développe. Ce sont enfin partir de 480 av J.-C. les guerres médiques qui dans un moment d'auto-définition de l'écriture de l'histoire grecque et ensuite européenne occasionnent la naissance d'une tradition occidentale qui, se détachant des courants élaborés au Proche-Orient, prend pleinement conscience elle-même.*

* **Stolper Matthew W, 1999, "Une « vision dure » de l'histoire achéménide (note critique) [A propos de l'ouvrage de Pierre Briant. Histoire de l'empire perse]", In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N° 5, pp. 1109-1126.**

Sherwin-White Susan, Kuhrt Amelie, 1993, *From Samarkhand to Sardis — a new approach to the Seleucid Empire*, University of California Press, commence ainsi : p1 *The old image of Alexander the Great and the Greeks resuscitating a moribund and bankrupt 'oriental' despotic state by introducing new forms of economic and social life [...] can now be seen to be untenable. All of these apparent Greek innovations had existed in the Achaemenid empire and, in some cases, had been part of middle eastern life for millennia...* les Achéménides s'étant coulés dans la tradition babylonienne et assyrienne. Elles poursuivent : p4 *city-life was not a new concept in the middle east, but the classic form in which political life was articulated in many regions (Central Asia, Iran, Mesopotamia, the Levant...*

[11] *The Persians lost their wars in Greece, in part, because the triumphant Greeks wrote the histories and other texts that survive* (Balcer Jack Martin, 1989, "The Persian Wars against Greece: A Reassessment").

[12] Briant Pierre, 2000, Leçon Inaugurale, Collège de France, Chaire d'histoire et Civilisation du Monde Achéménide et de l'empire d'Alexandre : *à l'intérieur de l'espace-temps qui fut celui de Darius et celui d'Alexandre, l'histoire achéménide n'est pas la seule à avoir été touchée par une forme de révolution historiographique au cours des vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler. Il en est ainsi également de l'histoire macédonienne... [qui rencontre] une autre question, fondamentale mais encore insuffisamment explorée : la mise en évidence des échanges qui se sont effectués entre la Macédoine et l'Asie Mineure sous domination achéménide et, partant, l'évaluation raisonnée des influences achéménides qui ont pu s'exercer sur la Macédoine avant même l'expédition d'Alexandre. Par là, on revient sous forme cyclique à une question dont l'enjeu n'est pas moindre, celle des connaissances qu'Alexandre pouvait avoir de l'empire achéménide en 334...*

[13] L'excellent article de Balcer, 1989,* montre que si l'expédition en Grèce est un aspect (mineur) de l'expansionnisme perse d'après 520BC, elle tombe dans un piège logistique : *time and supplies became the critical factors that led to the Persian failures and defeat in Greece*. Les contraintes d'approvisionnement empêchent les Perses de jouer les forces centrifuges toujours à l'œuvre parmi les "Grecs". Cette pression les oblige à attaquer trop tôt, avant que les Grecs, difficilement coalisés, se désunissent : *At Salamis and at Plataia, if the Persians could have waited perhaps two to four weeks before engaging the Greek forces, the small united Greek defenses would have crumbled, as parochial and often antagonistic Greek states would have withdrawn* p 128.

* **Balcer Jack Martin, 1989, "The Persian Wars against Greece: A Reassessment", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 38, H. 2 (2nd Qtr., 1989), pp. 127-143, Franz Steiner Verlag.**

L'A. cite à l'appui de sa thèse : Albert T. Olmstead, "Persia and the Greek Frontier Problem," CP (1939), 305-22.; Charles Hignett, "Xerxes' Invasion of Greece" (Oxford 1963); Peter Green, "Xerxes at Salamis" (New York 1970).

[14] Complétant Hall, Kim 2013* montre que ce sont les cités Ioniennes qui, pour s'affirmer et se différencier cristallise la xénophobie banale en figure de barbare (Perses et cités soumises). Il note que si Eschyle est équipé d'un concept complet du "barbare" pour les Perses, c'est qu'il préexistait : p32 *this pan-Ionianism in fact provided the rhetorical and ideological precedent for the 'othering' of the barbarian that was later inherited, rather than invented, by the Athenians. Pan-Ionianism was itself the product of the eastern Greeks' encounter with the Persians.*

* **Kim Hyun Jin, 2013, "The Invention of the 'Barbarian' in Late Sixth-Century BC Ionia", In: Almagor Eran, Skinner Joseph, *Ancient Ethnography: New Approaches*, Bloomsbury Publishing.**

[15] Hegel, dans ses leçons à l'Université de Berlin (1822, 1828, 1830) plus tard éditées sous le nom de "philosophie de l'histoire" (*The Philosophy of History*, by G W F Hegel, With Prefaces by Charles Hegel and the Translator, J. Sibree, M.A., published by Batoche Books, Canada, first published 1900) : *the case before us, the interest of the World's History hung trembling in the balance. Oriental despotism — a world united under one lord and sovereign — on the one side, and separate states — insignificant in extent and resources, but animated by free individuality — on the other side, stood front to front in array of battle. Never in History has the superiority of spiritual power over material bulk — and that of no contemptible amount — been made so gloriously manifest* (Philosophy of History, 2.2.3 : Part II: The Greek World, Section II: Phases of Individuality Aesthetically Conditioned, CH3 The Political Work of Art, § The Wars with the Persians).

John Stuart Mill, 1859, *Discussions and dissertations*, vol. II, Early Grecian History and Legend : p 283sq...*the battle of Marathon, even as an event in English history, is more important than the battle of Hastings... if the issue of that day had been different, the Britons and the Saxons might still have been wandering in the woods.*

[16] Holland Tom, 2007, *Persian Fire — The First World Empire and the Battle for the West*, Anchor Books, NY. Quoique le contenu soit meilleur que l'emballage, celui-ci est honteusement racoleur. Un exemple : *Not only would the West have lost its first struggle for independence and survival, but it is unlikely, had the Greeks succumbed to Xerxes' invasion, that there would ever have been such an entity as "the West" at all* (p. xix).

[17] Briant, dans sa leçon inaugurale au Collège de France*, s'amuse : *Votre décision, mes chers Collègues,...vient, en quelque sorte, réduire définitivement à néant le singulier paradoxe historiographique, au terme duquel le premier empire-monde de l'Antiquité, l'empire achéménide, fut longtemps relégué à un rôle de faire-valoir, dans l'ombre étouffante de l' "Orient millénaire" et de la "Grèce éternelle", jusqu'au moment où la fulgurante aventure d'un jeune prince macédonien vint le frapper d'une lumière si crue qu'elle contribua plus encore à l'aveuglement durable de nombre d'observateurs parmi les plus distingués...*

Et poursuit : *[Droysen] fait paraître en 1833 la première édition de son Alexandre le Grand, qui, révisée, fut incluse en 1836 et 1843 dans une Histoire de l'Hellénisme, elle-même rééditée en 1877-1878. Sous le terme Hellenismus – cette « époque moderne de l'Antiquité », écrivait-il – il entend le nouveau monde créé par la conquête d'Alexandre et surtout par le processus culturel qui, selon lui, a permis une fusion entre l'Orient et l'Occident... Droysen jugeait que l'histoire perse marquait la fin et la culmination du 'monde oriental'. Organisé autour d'un roi qualifié, sans surprise, de 'despote asiatique', l'empire achéménide était une proie nécessaire promise à Alexandre et à l'Aufklärung hellénique... "On voit comment, par ce moyen, la vie économique des peuples, dont la domination perse avait sucé les forces comme un vampire, dut se relever et prospérer"...La thèse eut un immense succès... Sous une forme scolaire, la thématique d'inspiration droysénienne est mise en place dans l'Abrégé d'Histoire grecque de Victor Duruy dès 1858 : association des vaincus au vainqueur, développement du commerce, des routes et des ports, développement de l'économie monétaire, fondations de villes, diffusion de la civilisation grecque, naissance d'une civilisation nouvelle. En outre, il est tout à fait clair qu'à partir des années 1890 environ... tous ces thèmes sont systématiquement instrumentalisés pour intégrer Alexandre dans l'idéologie coloniale en voie de constitution, comme l'est, de manière plus insistante encore en France, l'histoire de la conquête romaine.*

* Briant Pierre, 2000, *Leçon Inaugurale, Collège de France, Chaire d'histoire et Civilisation du Monde Achéménide et de l'empire d'Alexandre*

[18] Camous Thierry, 2007, *Orients/Occidents, vingt-cinq siècles de guerres*, Presses Universitaires de France.

McCaskie T. C., 2012, " 'As on a Darkling Plain': Practitioners, Publics, Propagandists, and Ancient Historiography", *Comparative Studies in Society and History*, Vol.54, n°1, january, p 145-173 : p167 *In the Western world, popular historical retellings of the Greco-Persian conflict pour off the presses with thudding regularity [Persian Fire etc]... The appetite fed by such books is for history as fable. In the present political climate they are reassuring parables of an alien Eastern threat defeated...* p169 *The matter at issue is that the recent resurgence of thinking in Orientalist terms about "the West and the rest" [resteners] has gained considerable traction among politicians and militaries as well as intellectuals and publics. We have come full circle. Modern Iranians seem here to occupy the place once occupied by their Achaemenid forebears.*

[19] Herodote : §IV ...*s'il y a de l'injustice, disent les Perses, à enlever des femmes, il y a de la folie à se venger d'un rapt, et de la sagesse à ne s'en pas mettre en peine, puisqu'il est évident que, sans leur consentement, on ne les eût pas enlevées. Les Perses assurent que, quoiqu'ils soient Asiatiques, ils n'ont tenu aucun compte des femmes enlevées dans cette partie du monde; tandis que les Grecs, pour une femme de Lacédémone, équipèrent une flotte nombreuse, passèrent en Asie, et renversèrent le royaume de Priam. Depuis cette époque, les Perses ont toujours regardé les Grecs comme leurs ennemis : car ils estiment que l'Asie leur appartient ainsi que les nations barbares qui l'habitent, tandis qu'ils considèrent l'Europe et la Grèce comme un continent à part.* §V. *Telle est la manière dont les Perses rapportent ces événements, et c'est à la prise d'Ilion qu'ils attribuent la cause de la haine qu'ils portent aux Grecs... Pour moi, je ne prétends point décider si les choses se sont passées de cette manière ou d'une autre.*

Hall* souligne que le monde des héros homériques est homogène et les Troyens ne sont pas « autres » quoiqu'en aient dit les gloses ultérieures : p40 *The epic poems have been a happy hunting-ground for those who wish to establish disparities in the portrayal of Greek and non-Greek culture. Troy has been thought to embody an archaic Greek impression of ancient Anatolian civilizations. But most of the examples do not stand up to examination.*

* Hall Edith, 1989, *Inventing the Barbarian —Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford UP

[20] Hall : p1...*[this book] argues that Greek writing about barbarians is usually an exercise in self-definition, for the barbarian is often portrayed as the opposite of the ideal Greek...* p2 *The notions of Panhellenism and its corollary, all non-Greeks as a collective genus, were however more particularly elements of the Athenian*

ideology

p16 *The opposite of barbarian despotism is not a vague model of the generalized Greek city-state, but quite specifically democracy, and rhetoric in praise of democracy was an Athenian invention... After the Peisistratids had been deposed, being against the democracy was equivalent to being in collusion with Persia...*

p51 *The non-Greeks of archaic literature did not perform the central function of the barbarians in the fifth century and beyond, that of anti-Greeks against whom Hellenic culture and character were defined. But this does not mean that the myths of the early period were not concerned with most of the oppositions later assimilated to the cardinal antagonism of Greek versus barbarian —civilization against primitivism, order against chaos, observance of law and taboo against transgression... in archaic Greek thought the abstractions later to be conceptualized as ethnically other, as Not Greek, are embodied in the monstrous or supernatural, the Not Human...* p53 *the new Panhellenic ideology of the fifth century assimilates the historical enemies of Greece to these mythical archetypes. Battles against the Persians are now represented as reiterations of the gods' and heroes' wars on the Titans, Giants, Amazons, and Centaurs. Lawlessness, incest, cannibalism, and other deviations from the socially authorized way of life...* p68 *...The old and familiar mythical conflict was adapted for patriotic ends, thus contributing to the ease with which the new ethnocentric ideology was assimilated. The story of the Trojan war could now be interpreted as a precursor of recent history, a previous defeat of Asia by Hellas...* p102 *The bridge between the 'historical' and the 'mythical' barbarian was the parallel drawn between the Persian and Trojan wars... Later in the century the Parthenon reliefs were to portray scenes from the Trojan war alongside the struggles with Giants, Amazons, and Centaurs; Trojans were now orientalized, and assumed defeated postures... In tragedy the story of Troy was to be radically reinterpreted...*

[21] Cartledge Paul, 1990, "Herodotus and "the Other": a Meditation on Empire", Classical Association of Canada, *Echos du Monde Classique/Classical Views*, XXXIV, n°1, pp 27-40

[22] Kim 2013, étudiant la genèse de l'*otherizing* rejette le lieu commun linguistique (ceux qui parlent de manière incompréhensible). Il met l'accent sur la dimension fiscale. Si l'étymologie qu'il propose est contestée, le raisonnement tient : p34 *why was it that for this blanket reference to foreigners the obscure, non-Greek derived word barbaros was employed instead of alloglossoi ?... the word bara from bar (Old Persian, 'to carry'), which is etymologically linked to the Old Indian Sanskrit term bhara, could also mean tax... [so] the Classical Greek word barbaros perhaps did not mean solely speakers of an alien tongue, but those who were subject to the Persians and had become taxpayers to the Persian throne...* p35 *[this hypothesis] also explains how the Greeks were able to categorize people as different from one another, as the Egyptians and the Indians as a single entity. They were all taxpayers/subjects, that is, in Greek ideology, slaves.*

[23] Briant Pierre, 1989, "Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" ", In: *Mélanges Pierre Lévêque*, Tome 2 : Anthropologie et société, Besançon : Université de Franche-Comté, 1989. pp. 33-47. (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 377)

Au Livre III des Lois consacré à l'évolution des sociétés politiques, Platon réserve un développement relativement long (III, 693c-698a) à la société perse. De même qu'Athènes est le prototype de la démocratie, la Perse l'est de l'autocratie... [dégénérescence de la liberté après Cyrus par l'amollissement de l'éducation des fils de rois]... Xénophon, comme Platon, met l'accent sur l'abandon des pratiques éducatives traditionnelles, non seulement chez les rois mais chez tous les Perses...

Les discours de Platon et de Xénophon ont pour sujet réel moins la Perse que Sparte et Athènes. Les auteurs grecs n'utilisent le référent perse que pour autant qu'il leur permet de développer une argumentation interne à la cité... Mais, si de tels discours ont pu être tenus, c'est aussi que les conceptions culturelles qui les sous-tendent ou qu'ils expriment sans fards étaient très largement répandues et partagées dans l'opinion grecque. Parmi les explications les plus fréquemment avancées de la décadence perse, vient le luxe (tryphè) dans lequel ils vivent... La croyance dans le pouvoir dissolvant de la richesse se retrouve chez beaucoup d'auteurs grecs confrontés à l'opulence des cours orientales...

En réalité, ce qui dominait plutôt en Grèce, c'était une intense fascination pour les immenses richesses et donc pour la tryphè du Grand Roi, ainsi qu'une crainte bien ancrée de ses armées et de ses flottes. Certes, la thèse du dépérissement des cours orientales gâtées par le luxe et les femmes constituait une commode 'philosophie de l'histoire' pour des Grecs qui se savaient incapables de conquérir par eux-mêmes cet immense Empire : mais, elle ne peut plus leurrer l'historien qui a appris à lire entre les lignes des témoins grecs, et à décrypter leurs écrits

[24] Toutes les sociétés organisées ont vu des "barbares" à leurs portes et plusieurs ont eu des Herodote pour fixer le stéréotype (Cf. la tradition relative aux Xiongnu, in Sima Qian *, vol 110). Les portraits diffèrent mais ont en commun une description antinomique du "barbare". Seuls les Grecs insisteront sur le critère linguistique (d'où des étymologies bien inutiles). Cela s'explique par le fait que, précisément, "les Grecs" ne constituent pas une "société organisée", mais une multitude de sociétés civiques qui n'ont ni territoire

commun ni organisation commune. *Mutatis mutandis*, cela ressemble à l'Allemagne westphalienne avec ses centaines d'Etats. Affirmer l'Allemagne (resp. l'Hellénité) ne peut se faire qu'en passant par la langue qui, toutefois, n'existe pas, chaque entité s'identifiant par son dialecte. Hall : p177 *They were sensitive to the differences between the dialects of Greek: the Athenians, predictably, imagined that their own Attic was the envy of the Hellenic world (Thuc. 7. 63), ... This is why the army encircling Thebes in Septem is described as 'heterophone' (heterophonos, 170): it speaks Greek, but another dialect...* p179 *The word barbaros originally referred solely to language, and simply meant 'unintelligible'... Thus even a Greek dialect was occasionally described as 'barbarian' if it were thought sufficiently incomprehensible.*

* et pour une discussion du point de vue de Sima Qian lui-même : Chin Tamara T., 2010, "Defamiliarizing the Foreigner Sima Qian's Ethnography and Han-Xiongnu Marriage Diplomacy", In: *Harvard Journal of Asiatic Studies*, Volume 70, Number 2, December, pp. 311-354. L'A. expose que la position personnelle de SQ le conduit dans les commentaires finaux qu'il associe aux auteurs compilés à *defamiliarizing the ethnographer* et à inverser le regard (*self reflexivity*) en interrogeant les coutumes chinoises. Ce n'était pas le cas des historiographes antérieurs dont l'ethnographie se résume à *a litany of lacks* : *The phobic anthropological rhetoric of the appraisals from the Hanshu and Hou Hanshu draws from traditional norms of representing foreigners in classical Chinese philosophy, poetry, and historiography* (p318) quoique, remarque l'A., les mêmes traitent les femmes de manière neutre: *There were important exceptions to these norms: these same texts cast foreign women as a familiar species who, as silent objects of exchange or as harbingers of moral and political decline, resembled their Central States counterparts* (p319).

Kim 2013 : si tous ceux qui payent tribut sont identiquement "barbares", dans l'autre sens, les Perses voient tous les "Grecs" égéens de manière indifférenciée : p33 *In Persian imperial inscriptions and iconography all Greeks are called collectively Yawan or Yauna... the Greeks, who constituted the westernmost subjects of the Great King, were to Persians hardly distinguishable from other western peoples... All these peoples including the Greeks are shown wearing basically the same clothing and, physically speaking, there is nothing to mark them out as being different from one another.* Les Ioniens font preuve de la même indifférenciation ethnique.

[25] Kim, 2013 : p27-28 *it becomes clear that the Greeks in the Archaic Period perceived themselves as forming a part of the larger civilized world of the Eastern Mediterranean, rather than as a specific entity set apart from the rest of the world. This representation also concurs with the actual, historical reality of the time, when the Aegean constituted merely a peripheral sector of the greater Eastern Mediterranean world, a recipient of Near Eastern and Egyptian influence, not the exporter of civilization that it would claim to be in the late Classical and Hellenistic periods. This Archaic Greek admiration for the 'foreign' Near East was also accompanied by the substantial presence of real foreigners within Greek cities, especially in the eastern Greek (Ionian, Aeolian) cities of Asia Minor which gave birth to the Homeric epic tradition.*

[26] Hall : p179 *Their speech was parodied... The question is whether this Macedonian speech was actually a non-Greek language, or a hybrid patois, Doric or Aeolic Greek overlaid with Thracian and Illyrian vocabulary... There had already long been controversy over the Macedonian royal family's claim to Hellenicity when Herodotus wrote his Histories, and the earlier genealogists reflected the Macedonians' ambiguous ethnic status when they kept their eponymous ancestor Macedon out of the mainstream Hellenic stemmata. He was made only the son of a sister of Hellen (Hes. fr. 7), 'a declaration that the Macedonians... are not Hellenes, nor quite on a level with Hellenes, but akin to them'...p180 and the debate assumed greater significance and acerbity during the fourth century.*

[27] N'est-ce pas plutôt le contraire ? Certes, les conquêtes impliquent des Grecs des deux côtés (soldats de la Ligue de Corinthe dans l'armée d'Alexandre, généraux et mercenaires dans l'armée perse) mais l'hybridité macédonienne n'est-elle pas le ressort de la conquête et des nouveaux royaumes ? La *nouvelle approche* de l'Histoire perse a fait ressortir la continuité de l'empire, des Achéménides aux Séleucides (*Not the Seleukids, it was argued, had a western bias, but the sources... Pierre Briant, Susan Sherwin-White and Amélie Kuhrt emphasized the non-Greek nature of the Seleukid Empire*, Strootman Rolf, 2012, "A Western Empire in the East?: The Historiography of the Seleukid Empire and the Cultural Boundaries of Europe", discussion paper). Cela ne montre-t-il pas que l' "hellénisme" était un drapeau et non une frontière de civilisation ?

[28] Dupont Florence, 2002, "Rome ou l'altérité incluse", Collège international de philosophie, Rue Descartes, 2002/3 (n°37), pp. 41-54, repris en introduction au numéro de *METIS - Anthropologie des mondes grecs anciens*, N.S.3 - 2005 Dossier : Et si les Romains avaient inventé la Grèce.

[29] Ball Warwick, 2000, *Rome in the East — The transformation of an empire*, 2nd ed, 2016. L'A. va trop loin, ce qui permet aux critiques d'écarter sa thèse centrale. L'A. surestime l'homogénéité de la "civilisation proche-orientale" (*Ancient Near Eastern civilisation was a very homogeneous one...*) et symétriquement celle de l'Empire romain. Pour lui, l'orientalisation de l'Empire se diffuse dans tout son espace et donne ses caractéristiques à l'Europe: *This 'oriental revolution' is one of the central facts of European history: it laid the foundations for the ensuing development of a 'European' culture and 'European' identity. The entire book can be viewed as the background to this central fact.*

Dans un Moyen-Orient dont la haute civilisation voit les empires fluer et refluer depuis des millénaires, les frustes Romains ne font que passer et disparaissent *overnight* après la conquête arabe (*today Roman influence is more evident in, say, Australia than it is in, say, Jordan*) tandis que les Barbares occidentaux héritent de la tradition.

Comme dans *Out of Arabia* (2009), l'A. exagère à plaisir un stimulant renversement de perspective, agrémenté de belles formules iconoclastes qui, toutefois, lassent un peu à la longue, laissant le lecteur entre une démonstration et une affirmation, entre une étude et un essai. Plus encore que ce ne fut reproché aux *new achaemenids* (cf Will *), Ball procède à un retour involontaire à l'orientalisme tout à fait objectable : un "far east" indéfini et millénaire.

***Will Édouard, 1994, "Notes de lecture", In: *Topoi*, volume 4/2, pp 433-447** : la "new approach" est une histoire à l'envers, illusionnée par la propagande séleucide et oublieuse du côté occidental de l'empire.

L'épigraphiste Maurice Sartre** est ulcéré : *...tenir compte des traditions locales, considérer le Proche-Orient pour lui-même et non comme une simple extension lointaine de Rome, ce qu'il n'est pas le premier ni à dire ni à écrire contrairement à ce qu'il semble croire... Mais on ne saurait trop mettre en garde les non-spécialistes ou les jeunes chercheurs contre les approximations incessantes, les connaissances vieilles, les affirmations hasardeuses...*

****Sartre Maurice, 2002, "Warwick BALL, Rome in the East. The Transformation of an Empire..", In: *L'antiquité classique*, Tome 71, pp. 514-516).**

Fergus Millar***, plus compréhensif à l'égard de l'objectif (*Speculation is essential, and serves the further function of causing readers to reexamine their presumption*) est aussi critique à l'égard des moyens de la démonstration. Il souligne les approximations et insuffisances et le caractère aventureux de nombreuses assertions... En fait, une fois révérence faite aux études d'architecture comparée, Millar prend l'ouvrage comme un essai intéressant qui dépasse son but en ressuscitant une espèce d'orientalisme

***** Millar Fergus, 2000, W. Ball, "Rome in the East : The Transformation of an Empire, 2000", In: *Topoi*, volume 10/2, pp. 485-492.**

Mitchel 2001**** examine les ouvrages concurrents des trois auteurs (Ball, Sartre, Millar) : *...In very different ways both Millar and Ball are acutely aware of how the perspective of observers, both ancient and modern, has shaped how we conceive and construct the ancient Levant. Sartre is less preoccupied with such matters, and follows a positivist historical approach.*

******Mitchell Stephen, 2001, "The A to Z of Graeco-Roman Syria; Maurice Sartre, D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique IV^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C. (2001)", In: *Topoi*, volume 11/2, pp. 825-834.**

[30] Mitchell (note précédente) rapproche Ball de Bernal (*Black Athena*) au regard, tout à la fois, de l'objectif (orientaliser), des faiblesses de la démonstration et de son excès. Les deux, dit-il, montrent *a parti pris in favour of orientalism that is even more apparent than the western focused bias of the historians he criticises.*

Toutefois une comparaison avec Bernal est à l'avantage de Ball. L'archéologie de l'architecture est plus convaincante que les conjectures linguistiques. D'autre part, Ball, tout marginal, enthousiaste et péremptoire qu'il soit, reste dans le champ scientifique alors que *Black Athena* déborde d'idéologie.

[31] Cupcea George, 2015, "The Evolution of Roman Frontier — Concept and Policy", *Journal of Ancient History and Archeology*, No. 2.1 : p15 *Thus Roman imperialism does not have a territorial focus but rather an ethnic one: Rome conquers peoples, not territories, has client kings, not kingdoms etc. We have no territorial references for the expansion of the Empire, only ethnical ones...*

[32] Wiesehöfer Josef, 1994, *Das antike Persien. Von 550 v. Chr. bis 650 n. Chr.*, Artemis & Winkler, München, trad. 2001, *Ancient Persia, 550 BC to 650 AD*, London - New York

preface p.x *For the European interested in the classical world, the study of ancient Iran offers a way to avoid the pitfall of regarding Greece and Rome as the centres of the world*

p105 *This history [the western Alexander history] shows that Alexander was not only perfectly familiar with the conditions for the Achaemenid rulers' legitimacy, but did everything to fulfil them himself. In Asia Minor he presented himself as the defender and protector of peace and order, and in his correspondence with Darius after the battle of Issus he declared himself a pretender to the Achaemenid throne...* p106 *The assassination of Darius by Bessus made it easier for Alexander to find general support in Iran as well. Besides, by honouring his dead opponent and by acknowledging him as his predecessor, Alexander could now present himself as the avenger of Darius, whose succession he was to assume... In so doing, however, he antagonized his old Macedonian entourage, without being able to prevent opposition to his reign in eastern Iran, an old centre of Achaemenid power...*

p108 *Today we know that the Seleucids followed Alexander's policies in this area (through political marriages with non-Greek dynasties, and through calling upon natives for military and administrative tasks as well as service at court). We know that they adopted Persian (and Mesopotamian) models...*

[33] Wiesehöfer Josef, 2006, "From Achaemenid Imperial Order to Sasasnian Diplomacy: War, Peace and

Reconciliation in Pre-Islamic Iran", In: Kurt & Raaflaub (eds.), *War and Peace in Ancient World*: p128 [The Parthians] *not only adopted Achaemenid institutions and titulature, most probably though the agency of the Seleucids, but also discovered the newly conquered Parthia as their « home country » and Artaxerxes II as their royal ancestor...* p130 *There can be no doubt that the Arsacids and their court were more than superficially hellenized... [but] like all rulers of the Hellenistic world, they did not firmly decide on one way or the other... the Arsacids, like other kings, considered themselves successors of Alexander and promoted grek culture...*

Voir aussi Sherwin-White Susan, Kuhrt Amelie, 1993, *From Samarkhand to Sardis — a new approach to the Seleucid Empire*, University of California Press : p92 *India, namely the areas of the north-west frontier and the Indus valley, was a legitimate target for expansion, attractive for its legendary wealth (ivory, gold, fabulous jewels, incense and spices), for exploitation of tribute and for control of trade routes. In spite of Greek myth-making which presented Alexander as the first person since the age of the heroes to enter India, the Achaemenids, from Darius I, who conquered north-western India, to Darius III, imposed military and tributary obligations on the Indians... In the succeeding years, two kings, both great war leaders and empire builders, emerged on either side of the Indus - Chandragupta and Seleucus I; in this context of competing colossi the Seleucid 'failure' to retake Alexander's conquest has to be set in its Indian background...* p93 *The empire under Chandragupta and his son is estimated to have been large, including north India to the Himalayas, west to Gandhara, south to Maghada and east to the Bay of Bengal... Hence, Seleucus' decision to abandon ideas of conquering the Indus area...* p97 *These relatively friendly diplomatic relations were maintained between Chandragupta's successors and Seleucus' heirs.*

[34] Sherwin-White, Kuhrt, 1993 : p186 *There have been two main schools of thought in approaching the question of hellenisation in this period. First, historically, is the old colonial British empire view (and that of German scholars)... who attributed to the hellenistic kings an almost missionary role... The subsequent, but fundamental experience of decolonisation has influenced two schools of thought... who therefore tend to see social and cultural relations in terms of separation and segregation... [but] just as under the Achaemenids, local peoples were not 'second-class citizens' - divisions were socio-political rather than ethnic-cultural... secondly, it is impossible to accept that it was internal conflict between Greeks and non-Greeks, for which there is no evidence, that in the end weakened the Seleucid empire from inside in the second century...*

[35] Sherwin-White, Kuhrt, 1993 : p 217 *Some scholars have adopted the attitude that the fall of the Seleucid empire is unproblematical since they see it as already falling apart by the middle of the third century [mosaïque mal cimentée etc]... A quite different approach is to place the fall of the empire considerably later and link it to the series of major defeats inflicted on it by foreign powers, such as the great Parthian wars which detached the eastern regions of the empire (Central Asia, Iran, finally Babylonia) at a time when, partly as a result of Roman intervention, the Seleucids were suffering from recurrent dynastic instability and competing claims for the throne...* p218 *It is important to realise that the chief heirs to the Seleucids were the Parthians, ruling the lion's share of their former territories (Iran, Central Asia, Mesopotamia, Babylonia).* p218 *Most European historians have an understandably Roman-centered view of events and so tend to exaggerate the part played by Rome in the disintegration of the Seleucid realm... The dates of 188 (Peace of Apamea), 168 (Battle of Pydna) and 146 (sack of Corinth) mark significant phases in Rome's eastward expansion, but are of relatively slight significance for understanding the end of Seleucid rule... Antiochus III has not been dubbed *restitutor orbis* by modern scholars for nothing... the Seleucid empire was still huge after the battle of Magnesia in 190, which our primarily Rome-centered sources tend to present as a devastating Seleucid defeat...* p221 *All of these undertakings [Egypt, Daphné, upper satrapies...]... bear witness to the vigour and speed with which Antiochus recovered face...* p223 *The great Parthian leader who by c. 140 had driven the Seleucid forces from Iran was king Mithridates I... There is considerable evidence to show the continuing Seleucid strength in Iran and the Fertile Crescent down to that point... The gradual loss of Iran to the Parthians and their invasions into Babylonia took place at a time of particularly bitter internecine struggles for the throne...* p225 *chaos and conflicts were obviously a constant feature of the fifteen years between 141 and 126... From this point on the Seleucid kings were pushed back west of the Euphrates river, and limited to a comparatively small territory with a very restricted economic base and little chance of mustering sufficient manpower to fight back effectively.*

Will*, très irrité (*une thèse dont l'affirmation ne repose sur aucune démonstration sérieuse et dont les fondements me paraissent méthodologiquement inacceptables*) a pour principal argument que (p442) la *new approach* consiste surtout à ignorer résolument les problèmes occidentaux de l'empire... C'est précisément là son intérêt, d'opposer au point de vue romain traditionnel (Will et tant d'autres) une Histoire Est-Ouest et non plus Ouest-Est. Will reproche aux auteurs une *négligence totale des problèmes occidentaux, c'est-à-dire de l'histoire générale du temps.*

*Will Édouard, 1994, "Notes de lecture", In: *Topoi*, volume 4/2, *Les Séleucides, à propos de S. Sherwin-White et A. Kuhrt, From Samarkhand to Sardis. A new approach of the Seleucid Empire*,

London 1993, pp 433-447.

Briant (ibid.) partage bien sûr l'approche des auteurs: p458 *Contre une vision qui a dominé l'historiographie hellénistique, les auteurs insistent donc sur un point : à savoir qu'aux yeux mêmes des Séleucides, le centre de leur empire se situait en Mésopotamie... de leur position centrale de Babylone ou de Séleucie, les rois séleucides accordaient autant d'importance aux régions extrêmes-orientales qu'aux régions extrême-occidentales.* Toutefois, il nuance la continuité Achéménides-Séleucides : p466 *Les textes babyloniens et les textes grecs m'ont simplement amené à rappeler le poids des souvenirs macédoniens, à la fois chez les vainqueurs et dans les élites des populations soumises. Tout comme la royauté lagide, la royauté séleucide est biforme : babylonienne et gréco-macédonienne. C'est bien pourquoi on ne peut pas parler d'une continuité totale avec la monarchie achéménide.*

[36] Au début du III^e siècle BC, l'agglomérat de cités latiales et campaniennes qui constituent le "peuple romain" a survécu à l'agitation démocratique et aux montagnards et se trouve à présent au contact avec la Grande Grèce : impliquée depuis l'origine dans le conflit entre Syracuse et Carthage, "Rome" arrive en première ligne.

En 280BC, l'intervention de Pyrrhus d'Épire contre Rome et Carthage, aux côtés de Tarente d'abord, de Syracuse ensuite, a des effets de longue portée. Pyrrhus n'est pas seulement un nom et une force militaire. Acteur expérimenté du "grand jeu" post-alexandrien (guerre des diadoques), les soins qu'il donne à l'amélioration du bétail épirote ne satisfont pas son ambition qui, bloquée à l'Est par la Macédoine, se dirige vers la proche Italie. Pyrrhus sera le "canal" par lequel la mer Egée se déversera sur Rome!

Premièrement, Pyrrhus enseigne à Rome la technologie de la guerre "moderne", à la macédonienne. La leçon est douloureuse, et pas seulement à cause du choc des éléphants.

Deuxièmement, le débarquement de Pyrrhus fait tomber le "mur de l'Adriatique" : il est la première manifestation du rôle pivot que jouera pour Rome la bataillonne Illyrie, cette zone montagneuse des Balkans en bordure de l'Adriatique, au contact de la Macédoine et des cités grecques d'une part, de la côte orientale de l' "Italie" d'autre part. Ce n'est pas seulement l'*esprit d'Alexandre qui débordait sur l'occident* (Grimal), c'est l'espace d'Alexandre qui aspire l'Occident.

[37] L'histoire romaine classique magnifie et dramatise les guerres puniques. Après que l'alliance Rome-Carthage et les erreurs de Pyrrhus aient conduit les "grecs" siciliens à la défaite, Rome, occupant leur place, hérite de leurs problèmes stratégiques et les endosse. En témoigne le fait que la première punique commence en Sicile (Mammertins). On croit voir dans les guerres puniques et la subséquente domination romaine du bassin occidental de la "Méditerranée" le saut quantique de la mutation impérialiste de Rome. Certes, l'ampleur du théâtre d'opérations, la variété des moyens militaires utilisés et des alliances nouées, l'intensité de la tension, constituent un apprentissage de la stratégie de "grande puissance" et des difficultés socio-politiques intérieures qu'elle provoque. Mais Rome n'est que la "grande puissance" d'un petit monde dans lequel Carthage se relève vite. Bien plus important est le lien conflictuel qui se crée entre Rome et Philippe "V" de Macédoine. *Où était le monde? Où était la vraie scène internationale? En Méditerranée orientale, dans le système hellénistique* (Veyne Paul, 1975, "Y a-t-il eu un impérialisme romain ?", In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, T. 87, N°2. 1975. pp. 793-855).

Carthage est un catalyseur davantage qu'un effecteur. On fait souvent de Carthage le lien entre la Méditerranée orientale et occidentale. Xerxès s'allia à Carthage (guerres médiques) pour empêcher Syracuse de prêter le concours de sa flotte à Athènes, puis Syracuse vainquit Athènes (guerre du Péloponnèse) : l'affrontement sicilien de Syracuse et de Carthage s'empare d'une Rome inscrite, depuis les origines, dans la géopolitique grecque de l'Italie.

La crise de la 2^{de} guerre punique "internationalise" Rome : l'alliance d'Hannibal avec Philippe, l'alliance de revers "troyenne" avec Pergame, la guerre avec la Macédoine (et les grecs d'Italie) dont Hannibal a exploité les craintes et ressentiments. La 2^{ème} punique naît de la 1^{ère} et réactive le pivot illyrien (Philippe V) qui fait progressivement basculer Rome vers l'est. Quelle que soit l'origine de l'expédition romaine de 229 BC contre la reine Teuta, la mer adriatique ne pouvait pas être longtemps ignorée : piraterie endémique, rivalités, second front potentiel (Hannibal/Philippe).

Les petites "guerres illyriennes" conduiront par implication aux guerres macédoniennes qui, de 215 à 148BC (Pydna), font basculer Rome dans le monde post alexandrien. Comme plus tôt avec les "grecs" italiens, Rome hérite de la configuration stratégique macédonienne : le chaudron bouillonnant des antagonismes entre cités "grecques", Rhodes et ses réseaux, la concurrence avec les "Etats-successeurs", la Perse en Égée, l'Égypte en Syrie.

Il est intéressant de revoir la vieille analyse de Holleaux 1921* qui défend la thèse du caractère réactif et bête de la progressive implication orientale de Rome. Le schéma /Illyrie + Philippe + libération de la Grèce + Philippe + protectorat/ est démonté pièce par pièce : la 1^{ère} intervention illyrienne (229 BC) est faite à reculons, à minima et sans exploitation. L'Adriatique est un mur. Rome ne s'intéresse à sa côte orientale qu'avec le danger d'intervention macédonienne aux côtés d'Hannibal. Il active les incontrôlables Éoliens,

mais toujours à minima et à courte vue (soutien passif et abandon dès que la destruction de la flotte punique dissipe la menace). Rome n'a pas de stratégie grecque : ne mobilise pas les ennemis de Philippe, abandonne les Etoliens, dès lors obligés de faire la paix avec Philippe (ce que Rome leur reprochera ensuite), ne cherche pas à contenir Philippe. Lorsque Rome intervient, c'est avec brutalité et contre tous les Grecs, sans distinction entre cités, sans distinction en leur sein entre partisans et ennemis de Philippe. Action à courte vue et longues conséquences ("barbarie romaine"). Ainsi Rome prouve son aliénité et devient l'ennemi des Grecs, d'autant plus qu'elle soutient les oligarchies contre les peuples (alors que Philippe, habilement, suit la politique inverse). Malgré le "philhellénisme" ultérieur, les Grecs se révolteront massivement avec Persée.

Holleaux retourne la confection des alliances : ce n'est pas Hannibal qui cherche Philippe mais le contraire, pour saisir la Grande Grèce ou au moins l'Illyrie, son débouché maritime occidental ; ce n'est pas Rome qui cherche Pergame pour une alliance de revers mais Pergame qui, coincé entre Macédoine et "Syrie", cherche sa propre alliance de revers ; et Rhodes joue un double jeu compliqué ; et les Etoliens suivent leurs propres intérêts contre tous.

Le point faible de la construction de Holleaux est le renversement stratégique de la 2^{de} guerre de Macédoine quand Rome devient habile, proclame la "défense des libertés grecques", affirme son hellénisme et joue de la diplomatie autant que de la guerre. Plus la démonstration précédente de la passivité du Sénat a été brillante et persuasive, plus il est difficile d'admettre ce renversement. Holleaux s'en tire en réservant à la conclusion (Chp.8) l'esquisse d'une solution : Rome, oubliant Philippe dès que, isolé par la défaite punique, il cessait d'être dangereux, ne penserait pas au lointain Antiochos, "le nouvel Alexandre" qui a les mains libres en Egypte ; mais, tout à coup, le Sénat, après avoir ignoré Antiochos et Philippe panique devant leur alliance (*Antiochos lui serait un nouvel Hannibal*). Son réalisme aurait rendu cette panique intelligente et lui aurait fait inventer et appliquer une subtile stratégie grecque alors même que sa nouvelle intelligence aurait dû lui montrer que l'alliance Philippe/Antiochos ne tiendrait pas car la géopolitique les oppose. Au contraire, les *Patres* auraient dû comprendre que Philippe constituait leur rempart oriental contre d'éventuelles visées d'Antiochos.

Cette explication du retournement est difficile à accepter. D'ailleurs, ultérieurement, Holleaux la reprend (1930) : Rome, ignorante des affaires d'Orient, serait circonvenue par Rhodes et Pergame qui gonflent la menace de l'alliance Antiochos/Philippe et promettent que le moment est favorable pour attaquer.

*** Holleaux Maurice, 1921, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle 273-205 BC* ; 1930, "Rome and Macedon: Philip against the Romans" ; "Rome and Macedon : The Romans against Philip" ; "Rome and Antiochus", Chap. 5 à 7 de S. A. Cook, Litt.D., F. E. Adcock, M.A., M. P. Charlesworth, M.A, (eds), *The Cambridge Ancient History, Volume VIII, Rome and the Mediterranean, 218-133 B.C.***

[38] Voir par exemple Vial, 1995, *Les Grecs - d'Apamée à Actium — L'expansion orientale de Rome vue de l'Orient*, Nouvelle histoire de l'Antiquité, T.5 : la "Grèce" européenne (romanisée à partir de 146 BC) est marginale dans le monde grec. La "Grèce" d'Asie attendra 88 BC. Ses cités libres (libres de faire la guerre et d'émettre de la monnaie) composent avec Pergame contre les Galates et avec Rhodes contre les pirates. Rhodes s'est beaucoup activé pour remplacer la Macédoine et les Lagides en Egée et a recueilli les cités de Lycie et de Carie qui avaient soutenu Antiochus. Mais Rome "libère" les sujets de Rhodes pour sanctionner son double jeu dans la guerre contre Persée.

Après 189BC (Apamée), la Grèce européenne, marquée par la *stasis* (factions et discords autodestructrices), soutient la révolte de Persée. Il s'étend en Thrace, inquiétant Pergame. Celle-ci entre en guerre, soutenue seulement par Athènes et la Thessalie, tandis que le reste de la Grèce balance entre neutralité et attentisme. Rome s'attaque à ses opposants et même aux neutres. Pydna (168BC) entraîne pillage, asservissement et épuration : seule Athènes bénéficie de la victoire de Rome ; sa subordination (Délос) est compensée par l'assistance de Pergame (constructions) mais, plus tard, elle jouera la mauvaise carte en s'alliant à Mithridate.

La mort d'Attale III et son legs de Pergame à Rome déséquilibre une situation déjà tendue : contre Rome, le royaume se rallie au frère d'Attale, Aristonikos qui devient roi sous le nom d'Eumène III, tandis que les cités "alliées" que Rome a "libérées" combattent Eumène avec le soutien tardif et limité de Rome. En 129, Pergame est provincialisée.

Mithridate (Pont + mer noire) lance son offensive à un moment judicieux ("guerre sociale" et affrontements Marius/Sylla). Proclamant son philhellénisme à travers la mer Egée, Mithridate capitalise la détestation générale de Rome. En 89 BC Mithridate s'étend en Asie mineure avec le concours des Grecs (Athènes inclus, Rhodes excepté) qui, en Asie, procèdent à des massacres de masse de "Romains" (88BC). Sylla débarqué en Epire en 87BC est renforcé par l'Etolie et la Thessalie, restées confédérations libres. Prise d'Athènes (86BC), massacres et destructions massives. En 86/85BC, Mithridate subit des défections en Asie et, faisant la paix (Dardanos, 85BC), se replie sur son royaume. Rome réprime les cités grecques d'Asie qui l'ont soutenu et leur impose de lourds tributs qui les ruinent.

La guerre reprend car, en 74BC, le roi de Bithynie, à son tour, lègue son royaume à Rome, ce qui menace le flanc sud de Mithridate. Ce dernier attaque Lucullus (Cilicie et Asie). Défait, Mithridate se replie sur la Mer noire. En 70BC, Rome conquiert le Pont et réduit en esclavage une multitude de captifs. Mithridate se réfugie auprès de Tigrane, en Arménie (entre Syrie et Mésopotamie). Lucullus attaque Tigrane sans attendre les ordres du Sénat. Tigrane battu, Mithridate revient dans le Pont qu'il soulève. Il bat sévèrement les Romains (Zéla, 68 BC). Lucullus est rappelé.

En 66, Pompée, le chasseur de pirates (qui avait fait merveille en Cilicie), se voit confier toutes les provinces d'Asie mineure et le commandement de la guerre. En 63BC, Mithridate meurt en Crimée. Pompée organise provinces et royaumes clients sur la base cités/districts. L'invasion de la Mésopotamie échoue, Crassus est vaincu (Carrhes, 53BC) et les Parthes menacent.

Dans une large mesure, les guerres civiles de Rome ont l'Orient pour théâtre et pour "fourrage". Pompée, arrivé en Macédoine en 49BC, est vaincu par César à Pharsale en 48.

Après l'assassinat de César, Brutus/Cassius passent en Orient et sont vaincus en 42BC (Philippes) par Marc Antoine/Octave.

Antoine guerroye à l'Est avec l'Egypte contre les Parthes et à l'Ouest contre Octave et, pour cela, arrache à l'Orient argent, hommes et matériels. Antoine/Cléopâtre vs Octave: Actium (31BC). L'emprise orientale de l'Empire romain est alors définie. S'il domine la Méditerranée (Egée incluse) et en partie la Mer Noire, les tentatives d'expansion naturelles à un empire *sine fine* seront bloquées par l'Asie occidentale.

[39] Dignas Beate, Winter Engelbert, 2001, *Rom und das Perserreich — Zwei Weltmächte zwischen Konfrontation und Koexistenz*, Akademie Verlag, Berlin ; 2007, *Rome and Persia in Late Antiquity — Neighbours and Rivals* [3rd to 7th cent.], Cambridge UP

Les A., rejetant l'eurocentrisme hérité de la prétention universaliste de Rome et de l'orientalisme, cherchent à construire une histoire réciproque en utilisant les sources (écrites et iconographiques) des deux côtés. Ils montrent que la prétention universelle de Rome (rhétorique ou programmatique ?) n'empêche ni le réalisme politique ni les échanges.

p44 *During the sixth century the confrontation between Romans and Persians took place on a worldwide scale. Not only the border areas but also the Avars, Turks, Chazars and Arabs were included in the struggle. Moreover, Roman activities in the Western empire as well as growing Sasanian difficulties in the East had an impact on the fighting between the two. Only when Maurice and Xusro II joined forces towards the end of the century did tensions cease, and an agreement was reached... Xusro II was prepared to avenge Maurice's murder; he received Theodosius... and proclaimed him [contre Phocas] the legitimate ruler of the Byzantine Empire... This war represents the last great Roman–Sasanian confrontation [Narses' rebellion] Within five years the entire Eastern part of the Byzantine Empire fell into Persian hands... When Alexandria fell and Egypt was lost in the year 619 the Romans were altogether in a hopeless situation... But the Romans recovered... [alliance between Romans and Chazars]... p47 Internal developments in Persia [noblesse et armée] rather than military confrontation ended the struggle... When Kavadh II Schirôyè died during the first year of his reign (628) the Sasanian Empire started to disintegrate internally... p48 In the meantime changes in the Arabian Peninsula affected the entire political and strategic situation in the Near and Middle East...*

[40] L'équilibre rêvé des deux superpuissances pourrait s'exprimer dans l'image des "deux yeux du monde". Elle apparaît chez Pierre le Patrice (c. 500–64), frg. 13–14, qui la prête à l'ambassadeur perse demandant la bienveillance de l'Emp. Galerius. Le thème, présenté comme perse, apparaît au sein des franges supérieures du gouvernement impérial.

Cf. McDonough Scott, 2011, "Were the Sasanians Barbarians? Roman Writers on the Empire of the Persians", In: Mathisen Ralph W. (ed.), 2011, *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World— Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity* : au VI^e siècle, les louanges de la justice, de la tolérance religieuse et du gouvernement des Perses dans les sphères les plus hautes de l'administration de Constantinople ne visent pas à *elevate the Persians, but to diminish their own Roman rulers*. Outre les vieux mythes sur la "sagesse orientale" et Babylone, c'est une rhétorique de la critique de l'Empire romain présent et des innovations du parvenu Justinien et successeurs.

Elle est reprise par Théophilacte Simocatta (VII^e siècle), *Histoire de l'empereur Maurice*, L.4, Chapitre XI (In: Cousin Louis, 1672, *Histoire de Constantinople*, T.3, p272). Il la met (prophétiquement !) dans la bouche de Chosroes appelant Maurice à l'union des superpuissances pour défendre la civilisation : *Lettre de Cosroez Roi des Perses, à Maurice Empereur des Romains: ...Dieu a placé dès le commencement deux grans Etats dans le monde, qui sont comme deux astres qui l'éclairent par leur lumiere, & qui le parent par leur beauté : le puissant royaume des Romains, & la sage monarchie des Perses. Ces deux celebres Empires arrêtent la fougue des nations inquietes & belliqueuses, & conservent l'ordre & la tranquillité parmi les hommes. Comme l'univers est rempli de mauvais genies, qui s'efforcent continuellement de ruiner tout ce qu'il y a de mieux établi, bien que leur pouvoir n'égale pas leur malice, il est juste, néanmoins, que ceux à qui Dieu a donné de la probité, & de la vertu, & à qui il a communiqué les tresors de sa sagesse, & les armes de sa justice,*

s'unissent pour s'opposer à des desseins si funestes.

[41] Dignas, Engelbert, op. cit., Chp.5 *Arabia between the great powers* : p163 *Hatra and Palmyra controlled the numerous nomadic Arab tribes of the steppes around them in a way that the great powers were not or hardly able to...* p164 *More than anything else, however, the conquest of Palmyra by Aurelian in the year 273 and the end of Palmyrene rule were decisive. Within a few decades the established local powers in Syria and Mesopotamia had disappeared, and the vacuum they had left was not filled by either of the two great powers. Hatra and Palmyra controlled the numerous nomadic Arab tribes of the steppes around them in a way that the great powers were not or hardly able to... In many ways the history of Hatra and Palmyra thus illustrates the crucial role Arabia played in Roman–Persian relations as early as in the third century...*p165 *When towards the end of Parthian rule the people of Hatra concluded an alliance with the Romans, Ardasir I turned his attention to Hira [Lahmids]...* p170 *Only when the Byzantine emperor Justinian (527–65) established a client relationship with the Ghassanid dynasty similar to the one that existed between the Lahmids and the Sasanians, did the situation change. Justinian's intentions are obvious. He wanted to set up a counterpart to the Lahmids, who were pursuing Persian interests most successfully.*

[42] Inglebert Hervé, 2014, "De l'Antiquité au Moyen Âge : de quoi l'Antiquité tardive est-elle le nom ?", In: *ATALA Cultures et sciences humaines*, n°17, «Découper le temps - Actualité de la périodisation en histoire», 2014 : p128 *Constantin avait réaffirmé dans un sens chrétien la prétention universaliste de l'empire romain, obligeant les autres à se définir par rapport à elle. Cette nouvelle ambition romaine, réaffirmée ensuite par Justinien, puis par Héraclius, ne fut définitivement brisée que par l'expansion musulmane à partir de 634. En conséquence, une périodisation de Constantin à Muhammad, de 312 à 632, apparaît comme la mieux adaptée pour définir une Antiquité tardive selon les mentalités des contemporains. Mais comme il ne fut pas évident, durant un demi-siècle, que l'empire romain de Constantinople ne procéderait pas à une contre-attaque victorieuse, comme il l'avait fait en 627-630 contre les Perses sassanides, on pourrait plutôt retenir la période de 312-324 aux années 690-700.*

Whittow Mark, 1996, *The Making of Byzantium, 600-1025*, University of California Press : la crise du VIIe et la reconstruction de l'Orient romain sur une nouvelle base au IXe provincialisent Constantinople et ne lui laissent que la figure de l'Empire. L'empire devient *byzantin* après la révolution arabe, elle-même conjonction d'un mouvement externe (zone-frontière) et interne (syro-palestinien). Autour de 600 l'Empire romain qui paraît au faite de sa puissance ne survit à la grande offensive perse que grâce à ses alliés Turcs. Survie ne signifie pas rédemption : la Perse a remplacé l'empire en Syro-Palestine ; son retrait provoque un vide que les élites locales ne tiennent pas à voir rempli (p87 *The appearance of the Muslim armies had more of the characteristics of an internal struggle for power. The Roman eastern provinces were full of Arabs, nomadic and settled, who had been in a close relationship with the empire for centuries [Zenobia!]*). D'où la révolution arabe ("conquête islamique") qui prend le Croissant Fertile dont la prospérité organique se poursuit.

Constantinople cesse d'être un empire (superpuissance) mais se défend grâce à la distance, au Bosphore et aux murs. A l'issue de la crise, Constantinople a survécu (et va se consolider) mais, privée de tant de territoires et ressources, n'est plus qu'une puissance régionale, déterminée et non déterminante (p328: *the ebb and flow of Byzantine military success had followed the gravitational pull of events in the Islamic world*) : empire byzantin satellite (*siege mentality, inward-looking* et universalisme provincial) qui échappe à la liquidation en tirant sur son héritage romain (*the Roman empire survived the seventh-century crisis by drawing on its late Roman inheritance*). Au premier chef, l'héritage géographique : la direction des vents/courants en Méditerranée et la position heureusement périphérique d'une capitale précédemment sacralisée (*new Jerusalem*) et surfortifiée. Plus : système fiscal, cour impériale, armée et marine, orthodoxie —qui se modifient mais qui, comme les triples remparts, n'auraient pas pu être réinventés si disparus. La taxation du territoire permet la survie de la capitale donc de sa capacité d'aspiration des élites, donc de l'Etat. En contrepartie, dans les provinces, déclin urbain et retrait des élites, et au centre, conspiration permanente pour s'en saisir.

Plus tard, les succès de la reconquête orientale partielle mettent en selle une *landed aristocratie* militaire cavalière concurrente à laquelle Basile II échappera grâce à ses Russes. Autour de l'an 1000, il reconstitue "l'Etat", juste à temps pour qu'il rencontre les nouveaux Turcs (Manzikert 1071) qui l'anéantiront *in fine*.

Quoique le retrait de l'Empire Romain ait désynchronisé l'Est et l'Ouest, le premier conserve son statut de pôle symbolique.

En complément, Whittow Mark, 2009, "Early Medieval Byzantium and the End of the Ancient World", In: *Journal of Agrarian Change*, Vol. 9, No.1, January 2009, pp.134–153. On qualifie "Byzance" par le changement de structure sociale. Celui-ci est difficile à prouver mais paraît probable : en 600/800 les élites militarisées et politisées abandonnent la gestion locale de l'empire dont la base agraire, n'étant plus tenue (communautés), ne résiste pas aux conquêtes (Anatolie). Paradoxalement la continuité paraît plus grande là où les barbares ("arabes" ou "germaniques") ont supplanté l'empire !

p135 *Byzantium was not only a rump of the Roman empire that had preceded it, it was a fundamentally*

different society, economy and culture... p150 [7th cent.] overall, behind the façade of continuity an old order was coming to an end. It may be seen as an irony that the elites who had dominated the late Roman world were to have a more continuous history outside the empire's frontiers.

[43] Mommsen (L.5, Chp. VII — Conquête de l'Occident. Guerre des Gaules) en fait ingénieusement le double produit de la tendance de la civilisation à absorber les peuples "inférieurs" et du besoin d'émigration du peuple romain : *En vertu de la loi qui veut que tout peuple constitué politiquement absorbe un jour les peuples voisins restés à l'état de minorité sociale, et que toute nation civilisée s'assimile celles intellectuellement placées au-dessous d'elle, en vertu d'une loi universelle, et je dirai presque, physique, comme est celle de la gravité, les Italiens, le seul des peuples de l'antiquité qui ait su allier le progrès politique et la civilisation morale, cette dernière encore, à l'extérieur, dans une mesure tout imparfaite, les Italiens étaient appelés à s'assujettir tous les États grecs orientaux, devenus mûrs pour la ruine, et à refouler par leurs colons et émigrants toutes les tribus incultes de l'ouest, Libyens, Ibères, Celtes et Germains. De même et à pareil droit, l'Angleterre s'est asservie en Asie une civilisation sœur, politiquement impuissante; de même en Amérique, en Australie, elle a marqué, anobli d'immenses contrées à l'empreinte de sa nationalité; de même elle les marque et anoblit tous les jours. L'unité italienne, condition préalable de la grande mission de Rome, avait été l'oeuvre de son aristocratie : mais l'aristocratie s'était arrêtée en deçà de la ligne, ne voyant dans les conquêtes extra italiques ou qu'un mal nécessaire, ou que des possessions payant rente à l'État, placées d'ailleurs hors de lui. Ce sera l'impérissable gloire de la démocratie, où, si l'on aime mieux, de la monarchie romaine (toutes deux se confondent en une seule) d'avoir vu clairement les destinées plus hautes de Rome, et de les avoir puissamment accomplies...*

Aujourd'hui, la patrie italienne était trop étroite à son tour ; et l'État souffrait du même malaise social, malaise cent fois plus grand, eu égard à la grandeur de l'empire. Ce fut une pensée de génie, un grandiose espoir, qui firent passer les Alpes à César, la pensée et la confiance qu'il y gagnerait pour ses concitoyens une nouvelle patrie, cette fois sans limites, et qu'il régénérerait aussi l'État, en lui donnant une plus vaste base.

[44] Woolf Greg., 1994, "Becoming Roman, Staying Greek: Culture, Identity And The Civilizing Process in The Roman East", *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, n° 40 : p121 *Moreover, the decadence of the Greeks dovetailed with the barbarism of Gauls, Spaniards and Africans to locate Rome as not only geographically but also temporally and morally median, situated between a barbarous past and a potentially decadent future. That location was both reassuring and precarious.*

Woolf Greg, 1995, "The Formation of Roman Provincial Cultures", In: J. Metzler et alii (éds), *Integration in the early Roman West* : p15 *Like nineteenth century European ideals of civilization... Humanitas, like civilization, may be thought of as an integrating concept that ordered, linked and ranked other concepts. For example (again like its nineteenth century analogues) it provided a retrospective justification for Roman conquest... what we call romanization, in other words, was regarded by Romans as the civilizing process... asserting that only in this condition were men in harmony with nature and balanced between the two opposite extremes of barbarism and decadence... humanitas imposed on Romans obligations towards their various subjects. Westerners, wild, unpredictable and semi-bestial were to be encouraged... Greeks did not need to be taught humanitas, but to be reminded of it and restrained from decadence towards humanitas...*

[45] On a dit que les impérialistes du XIXe ont cherché leur modèle à Rome (cf. Van Oyen ci-dessous). N'est-ce pas le contraire? Ne peut-on penser que l'idée de l'*impérialisme romain* est un sous-produit de l'impérialisme européen qui, pour justifier (ou seulement exprimer) sa *mission civilisatrice*, invente la *romanisation*: de même que Rome, après avoir reçu la civilisation des Grecs, l'avait transmise à l'Ouest du continent, de même cet Ouest la répandait sur le monde qui, inconscient de sa chance, devait être bousculé pour son bien, comme nous le fûmes jadis.

Aussi indéfinie que soit la notion d'*impérialisme*, une chose est certaine : les conquêtes romaines d'il y a 2000 ans et les franco-britanniques d'il y a 150 ans appartiennent à des mondes différents ; les premières se font au contact, contiguës dans l'espace et progressives dans le temps, alors que l'expansion mondiale et la course à l'Afrique constituent des chocs extérieurs pour les victimes. D'autre part, en mettant l'accent sur l'Ouest *colonisé* de l'Empire, la nouvelle approche patine dans la vieille ornière eurocentrique et oblitère ou sous-estime tout le côté oriental, pourtant essentiel pour une analyse de l'Empire romain.

Van Oyen, Astrid, 2015, "Deconstructing and reassembling the Romanization debate through the lens of postcolonial theory: from global to local and back?", *Terra Incognita*, vol. 6, pp. 205-226 : p208 *...by the time Haverfield* undertook an academic career, the intertwinement of imperial service and the University of Oxford had been well established... Victorian and Edwardian ideology drew a considerable part of their inspiration from classical models. The contemporary perspective on Roman politics served as a guideline for the goals and practice of the British Empire... p209 A number of scholars hovering between classics, politics and modern history such as Charles Wentworth Dilke (1890)*, John Robert Seeley (1883)* and Charles Lucas (1912)* – all broadly contemporary to Haverfield and the culmination of an aggressive form of British imperialism – explored the implications of parallels with the Roman empire (Vasunia, 2005)*... Haverfield, who*

was strongly entangled in the colonial discourse, launched the concept of Romanization as a directional, intentional, unilateral and progressive process... p210 the mission of territorial expansion was Romanization... « the success of Rome, unintended perhaps but complete, in spreading its Graeco-Roman culture over more than a third of Europe and a part of Africa, concerns in many ways our own age and Empire » (Haverfield 1911, xviii)*.

* SEELEY J.R. 1883: *The Expansion of England. Two Courses of Lectures*, London ; DILKE C.W. 1890: *Problems of Greater Britain*, London ; HAVERFIELD F.J. 1911: An inaugural address delivered before the First Annual General Meeting of the Society, *Journal of Roman Studies*, 1, xi-xx. ; LUCAS C.P. 1912: *Greater Rome and Greater Britain*, Oxford; HAVERFIELD F.J. 1915: *The Romanization of Roman Britain*, Oxford ; VASUNIA P., 2005, "Greater Rome and greater Britain", In: GOFF Barbara, et al. *Classics and colonialism*, Duckworth, London, 38-64.

[46] Expression lancée par Wallace-Hadrill, A. 1990, "Roman arches and Greek honours: the language of power at Rome", *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 36: 143-181

Cf. Woolf Greg, 2008, "The Roman Cultural Revolution in Gaul", In: Keay Simon, Terrenato Nicola, eds, 2008, *Italy and the West — Comparative Issues In Romanization*, Oxbow Books : p173 *Likewise all were intensely local and also markedly Roman... The realization that cultural change was ubiquitous within the empire has important consequences... Romanization is not [no more] seen as the (imperfect) dissemination or imitation [or acculturation] of a static metropolitan culture...* p174 *If the cultures of Rome and of Italy were as new as those of Gaul, it makes little sense to explain provincial culture as a product of the interaction of two cultural entities.*

[47] Osborne Robin, Wallace-Hadrill Andrew, 2013, "Cities of the Ancient Mediterranean", In: Clark Peter, Ed, 2013, *The Oxford Handbook of Cities in World History : Only in an already urbanized world could a Rome develop.*

Terrenato Nicola, 2015, "The archetypal imperial city: the rise of Rome and the burdens of empire", In: Yoffee Norman, Ed, *The Cambridge World History, VOLUME III, Early Cities in Comparative Perspective, 4000 BCE-1200 CE*, Cambridge UP : p527 *At the very least, a fundamental distinction must be drawn between the parts of the empire that were already urbanized before the conquest and those that became urbanized after it, or not at all.*

[48] Pour la conception traditionnelle (sur l'exemple du "mur d'Hadrien" qui a beaucoup excité les britanniques) : Collingwood R. G., 1927, "The Roman Frontier in Britain", *Antiquity— Quarterly Review of Archaeology*, Volume 1, Issue 1, March. Mais dès 1907, Lord Curzon (cf. note suivante) qui avait partagé l'application de la problématique romaine aux Indes et savait de quoi il parlait critiquait cet anachronisme.

La compréhension de la "frontière" antique et du *limes* a beaucoup progressé, notamment grâce aux études chinoises de Lattimore et aux travaux de Whittaker *. L'humanisme contemporain ne met plus l'accent sur la séparation mais sur le contact (cf. Hingley, 2018*) : initiative UNESCO (FREWHS) et construction européenne : *The FREWHS booklet suggests that the Roman frontiers were the 'membrane' through which Roman ideas and objects 'percolated' to reach the outside world beyond the Empire's limits... New approaches explore the idea that Roman frontiers constituted more inclusive and transformative landscapes* (Hingley).

*Lattimore Owen, 1962, *Studies in Frontier History, Collected Papers 1928-1958*, London, Oxford University Press, New York Toronto. En particulier : Lattimore Owen, 1956, "The frontier in History"; 1937, "Origins of the Great Wall of China : a frontier concept in theory and practice".

Hingley Richard, 2018, "Frontiers and Mobilities: The Frontiers of the Roman Empire and Europe", *European Journal of Archaeology*, Volume 21, Issue 1, February, pp.78-95

Whittaker Charles Richard, 1989, *Les frontières de l'Empire romain*, Besançon : Université de Franche-Comté, 1989. pp. 5-211, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, n°390

Voir aussi :

Breeze D.J. , 2011, *The Frontiers of Imperial Rome*, Barnsley, Pen & Sword

Hingley R., 2005, *Globalizing Roman Culture: Unity, Diversity and Empire*, London, Routledge

Whittaker C., 2004, *Rome and its Frontiers*, London: Routledge.

Cupcea George, 2015, "The Evolution of Roman Frontier — Concept and Policy", *Journal of Ancient History and Archeology*, No. 2.1 : p12 *The Roman frontier area is first and foremost a market...* p17 *The term limes has meanings beyond the simple one of military border: 1st century – military road in Germania, 2nd-3rd centuries - Empire border, 4th century – frontier district under the command of a dux; finally there is no Latin term for military border. Thus the military installations placed on the border must have had different purposes at different moments in time, purposes that cannot always be understood... Rivers, just like roads, were considered as means for transport/communication, not as barriers...* p18 *As far as fortifications along the Danube are considered it seems that they were not placed to control rivers crossings but the river itself... As*

far as artificial barriers are concerned, it is more and more obvious they played no defensive role. Hadrian's Wall served to control traffic and commerce. Upper German-Raetian Limes served to stop small invasions, supervise the area and signal danger... p19 The Dacian limes is a succession of defensive points, without a continuous defensive barrier, because its role was to block access in Transylvania along the trans-Carpathian ways, which are rather few and inaccessible... In the East we can clearly see that the border in fact is but a supervised and controlled road. Actually the Romans were more preoccupied with defending their own ways of communication rather than forbidding foreigners access to them... The eastern frontier was thus a fortified communication line...

Voir aussi l'excellent article : Deproost Paul-Augustin, 2001, "Hic non finit Roma. Les paradoxes de la frontière romaine", *Folia Electronica Classica*, Louvain-la-Neuve, Numéro 2, juillet-décembre : *En définitive, le limes est-il bien la vraie frontière de l'Empire romain? En d'autres termes, comment concilier la contradiction flagrante entre l'existence bien concrète de cette ceinture défensive autour d'une communauté qui a renoncé à étendre son territoire et la revendication de cette même communauté à la maîtrise absolue du monde ?... le limes est moins une ligne qu'une zone frontalière, une «frange pionnière», comme on l'appelle parfois, qui ne sépare ni ne différencie des peuples par ailleurs culturellement et ethniquement proches, mais qui visualise le «lieu flou» à partir duquel devient possible une intégration progressive dans un autre monde... politiquement, administrativement et économiquement, il est une barrière poreuse, sinon même inexistante... si les limites de l'Empire ne sont marquées d'aucune borne, c'est, en définitive, parce que la frontière extérieure de Rome est fondamentalement «dissymétrique» en ce qu'elle impose aux peuples extérieurs des limites qu'elle se refuse à elle-même...*

[49] En remplaçant Nord et Sud de la Chine par, resp., Ouest et Est de Rome, on pourrait s'inspirer de l'analyse de Lattimore : dans la seconde direction, l'Empire s'adapte, dans la première il se dissout. L'analyse méditerranéiste adopterait sans hésiter l'explication par la "limite écologique" (vigne et olivier!!) dont, toutefois, il ne faut pas exagérer le déterminisme.

Lattimore Owen, 1934, "Open door or great wall ?", *Atlantic Monthly* 154, N°1, July, repr. In: Lattimore, 1962 : p88 ...*Expansion toward the north was limited by the steppes. Chinese agriculture, ranging as it did from the subtropical south to the relatively cold and arid north, was flexible enough to allow an extensive agriculture along the edge of the steppe, in spite of its bias toward intensification. Transport and the form of society, rather than the technique of agriculture, were here the limiting factors. When the Chinese reached the cultivable fringe of the steppes, they passed beyond the zone of cheap transport by river or canal. Grain could no longer be profitably concentrated toward the centers of power in China. Even the trade in grain from the cultivated fringe of the steppe went out into the steppe rather than back into China, because only in the steppe could it be carried cheaply, by caravan animals grazing as they moved and not having to be fed at inns.*

p89 *The jealous interests of the dominant landowning classes prevented the Chinese from spreading farther into the steppes by adopting a pastoral economy. Livestock carries further even than extensive agriculture the "extensive" principle in economy. Chinese who adopted the steppe economy tended to break away from the Chinese society and become "tribal barbarians"; just as tribal conquerors of China from the steppe, in proportion as they penetrated into China and, abandoning their own extensive economy, exploited the intensive economy of China, were transformed from barbarian conquerors into part of the ruling class of China.*

p91 *Turning for comparison to the northern front of Chinese migration, the point to be noted first is that under the old conditions there was a limit in the north to the spread of the Chinese economy... For these reasons the northern front of Chinese migration faded away into an indeterminate zone of mixed economies, in which were to be found steppe peoples and peoples who had partly adopted the steppe economy of livestock. This mixed economy never achieved a stable form of society and state of its own, however, because of the recurrent tendency of nomads who had adopted some degree of agriculture to migrate away from the steppe and toward China (partly by conquest), thus assimilating themselves to the main body of China and detaching themselves from the steppe. As a counter phenomenon, Chinese who had begun to devolve (so to speak) from the intensive economy of China toward the extensive economy of the steppe often tended to shed their agriculture altogether, to detach themselves from China completely, and to merge among the steppe peoples.*

[50] Curzon, 1907, *Frontiers*, The Romanes Lecture, Oxford November 2, Clarendon Press :

p25 *The Great Wall of China... acting as a fiscal barrier for the prevention of smuggling and the levying of dues, as a police barrier for the examination of passports and the arrest of criminals or suspects, and as a military barrier against hostile invasions or raids. It was even more a line of trespass than a Frontier...*

p40 *My own policy in India was to respect the internal independence of these tribes, and to find in their self-interest and employment as Frontier Militia a guarantee both for the security of our inner or administrative border, and also for the tranquillity of the border zone itself...* p41 *The result in the case of the Indian Empire is probably without precedent, for it gives to Great Britain not a single or double but a threefold Frontier (1) the*

administrative border of British India, (2) the Durand Line, or Frontier of active protection, (3) the Afghan border, which is the outer or advanced strategical Frontier...

p49 *Frontier is itself an essentially modern conception, and finds little or no place in the ancient world. In Asia, the oldest inhabited continent, there has always been a strong instinctive aversion to the acceptance of fixed boundaries, arising...more still from the idea that in the vicissitudes of fortune more is to be expected from an unsettled than from a settled Frontier* [cf. la frontière anglo-écossaise qui est resté si longtemps indéterminée]

p50 ...*What seems to us now the first condition of a stable Frontier appears to have been then regarded as the least important. Perhaps one reason was that no one expected and few desired that stability should be predicated of any political Frontier.*

[51] Luttwak Edward N., 1976, *The Grand Strategy of the Roman Empire from the First Century A.D. to the Third*, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, rééd. 2016.

Cet ouvrage est la grande référence pour la supposée "défense en profondeur" dont l'exposé a été en son temps un choc, quoique, des trois "grandes stratégies", ce soit la plus incertaine et la plus problématique.

Quoique pas stupide, cet ouvrage est détestable, tant par le ton que par la méthode. Le premier est péremptoire et méprisant, la seconde a-historique : on a reproché à l'A. l'insuffisance des sources primaires et l'oubli des secondaires, mais surtout il faut déplorer l'absence de cadre analytique : c'est un *kriegspiel* un tantinet abstrait réduit au jeu des moyens et des fins. Caractéristiques de la démarche, sont les résumés chronologiques qui figurent au début de chaque chapitre sans être reliés au contenu.

Passons sur les critiques faites à l'A. concernant la rationalité stratégique qu'il prête aux gouvernements romains. Passons aussi sur le parallèle avec le XXe (la dissuasion nucléaire a montré que le militaire vaut comme facteur politique). La principale faiblesse réside dans la délimitation du cadre spatio-temporel. L'A. isole une période (Ier/IIIe), avec un "avant" qui anticiperait la 1ère "grande stratégie" (hégémonique) et un "après" flou qui poursuivrait la 3ème stratégie (défense en profondeur). Cette période exclut à peu près les Perses, ce qui détermine implicitement un espace impérial relativement homogène, affronté à la menace non précisée de barbares en cours de *self-romanization* (heureuse expression, hélas peu développée). Prenant les Romains pour des Américains, l'A. les fait rechercher une adéquation des moyens logistiques limités (lenteur des transports, approvisionnements) à la fin finale de toute stratégie (sécurité).

[52] Loseby S. T. , 2009, "Mediterranean Cities", In: Rousseau, Jutta, 2009, p140 *No comprehensive list of cities exists, but one might crudely estimate that there were perhaps a little under 2,000 communities in and around the late antique Mediterranean that fulfilled the requisite administrative functions. Their distribution was erratic. The urban network in each region had generally been established upon its incorporation into the empire... [the Romans] tended at that stage to recognize as cities all the communities that had suitable pretensions... Rarely was this pattern fundamentally transformed in later centuries... the late antique diocese of Asiana still contained hundreds of cities, with commensurately small territories. To judge by the number of communities that had bishops, the African urban network was even denser. In Spain and southern Gaul, by contrast, cities could be numbered in the dozens, and those were comparatively few and far between* (Jones 1964: Map V, 1064–5)... p141 *Since they were defined in juridical terms, late antique cities and their territories could therefore be variously large or small, rich or poor, bustling or somnolent...*

Slofstra, 2002, "Batavians and Romans on the Lower Rhine", *Archaeological Dialogues*, 9, p26 ...*administrative structure that Augustus implemented in Gaul. Most of the Gallic province was divided into civitates along Roman lines, each with an urban centre and a political-administrative system based on the participation of indigenous elites, thus putting an end to the tribal organisation that had been so characteristic of the Gallic frontier.*

[53] Dans sa critique des théories de l'ethnogenèse, Gillett note : *The 'ethnic' terms used by literary sources to refer to these kingdoms, such as 'Frank' and 'Goth', reflect Roman use of 'umbrella' ethnic categories, employed to simplify diversity. There is a rough parallel with many post-colonial states of south-east Asia and Africa in the later twentieth century, established on boundaries reflecting European imperial possessions and bearing pseudo-ethnic names originating in early modern European terminology..., reflecting European colonial thought and practices, not autonyms...* (Gillett Andrew, 2006, "Ethnogenesis: A Contested Model of Early Medieval Europe", *History Compass*, 4/2, p 252).

Dans un article de défense de l'ethnogenèse, Pohl* remarque que les ethnonymes sont souvent des toponymes : p198 *L'Antiquité tardive soulève la question de l'identité ethnique justement au moment où celle-ci semblait avoir été résolue dans le double universalisme impérial et chrétien... Des noms de provinces antiques, organisées selon les plus strictes exigences administratives, étaient régulièrement – au moins de manière rhétorique – ethnicisés. Souvent, si l'on parlait de Thraces ou de Macédoniens, c'était tout simplement pour désigner de manière ethnique une entité territoriale.*

De même, Gillet (Gillett Andrew, 2009, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau, Jutta, 2009), p398 *One habitual practice of Chinese sources was the transfer of a specific autonym, originally attached to one foreign group, onto others that were perceived as occupying similar*

categories, such as inhabiting the same geographic areas or sharing similar cultural qualities. These "transferred" names were preserved and used by Chinese writers, long after the historical existence of the original group. Greco-Roman authors likewise generalized individual foreign autonyms into umbrella terms reused over centuries. Both Scythii and Germani were such "transferred" names, adopted in the classical period and enduring in Late Antiquity and beyond. Such generic titles simplified diversity: historically ("new" peoples could be understood as "old" ones), geographically (all lower Danubian peoples were Scythians), and taxonomically (all nomadic peoples beyond the Syrian desert were Saracens). Gothi, often synonymous with Scythii, was one of several late antique additions to such simplifying terms...

De même, Halsall Guy, 2009, "Beyond the Northern Frontiers", In: Rousseau, Jutta, 2009 : p419/20 *Roman authors generally refer to these peoples [North of the Hadrian's Wall] as Picti, but this is clearly a Roman descriptive term ("painted men") rather than (at this date at least) a genuine indigenous ethnonym. This "Pictish" terminology has caused great confusion... Roman writers use picti as a general description of anyone beyond the Wall...*

Pohl souligne aussi la fonction narrative de ces dénominations : p205 *les noms ont un caractère souvent plus permanent que ce qu'ils désignent... Les noms des peuples représentèrent toutefois un point d'ancrage solide pour les identités ethniques pendant le haut Moyen Âge. Ils permettaient de désigner explicitement les Gothi, Franci, Langorbardi, et d'introduire ainsi des acteurs dans le récit historique, de nommer les groupes actifs, et ils donnaient en sus à une réalité hétéroclite une structure narrative.*

*** Pohl Walter, 2005, "Aux origines d'une Europe ethnique. Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N°1, p. 183-208.**

La démonstration de Pohl, malgré ses précautions, ne me convainc pas. Je préfère le "naturalisme" de Goffart: l'identité ethnique se développe indépendamment des perceptions sociales comme enveloppe inclusive/exclusive d'une entité "politique". Cela explique que ces "ethnies" soient polyethniques.

Voir aussi : Mihajlović Vladimir D., Janković Marko A, 2014, "Imperialism and identities — Foreword", In: Mihajlović, Janković., Babić, eds, *Edges of the "Roman world*, Cambridge Scholars Publishing, p.xiii ...*there has been serious criticism of the concept of identity in general, and many academic voices have been raised to warn that the term became yet another "buzz-word"...* p.xiv *"Identities" could be a constructive first step in researching the past societies as neutral enough umbrella-term which delineates the correlation between the material culture, written accounts and some sort of "togetherness" without implicating its character in advance...* p.xv *the concept of identities proved to be a useful analytical tool as it enables multidimensional thinking —about instead of two dimensional reduction— of the "Roman world"... Consequently, simplified notion of binary division of "Roman" vs. "native" and "civilization" vs. "barbarity" gave place to the questions of legal, social, economic, ethnic, resident, local, regional, gender, age, professional, religious etc. (self)determinations that were fluid, interwoven and situational. Additionally, this kind of thinking also provided a sense of constantly changeable character of the Roman world, previously often neglected due to the static features implied by the "Roman civilisational mission" or overall "Romanization"...*

[54] Gillet s'est fait une spécialité de critiquer ces théories dans lesquelles il voit, malgré la prudence des auteurs contemporains, une résurgence d'un dangereux romantisme germanique essentialiste. Cf. Gillett Andrew, 2002, "Ethnicity, History, and Methodology", introduction de Gillett Andrew (Ed.), 2002, *On Barbarian identity: critical approaches to ethnicity in the early Middle Ages*. (Studies in the early Middle Ages). Turnhout, Belgium: Brepols; 2006, "Ethnogenesis: A Contested Model of Early Medieval Europe", *History Compass*, 4/2, p 252.

Voir aussi son excellent article à propos de Jordanes et des Goths : Gillett Andrew, 2009, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau, Jutta, 2009. Les sources à partir desquelles l'ethnogenèse germanique est reconstituée sont des sources "romaines" qui ne renseignent que sur les perceptions romaine : p395 *These examples suggest, first, how multiple registers of "identity" could coexist, their relevance dependent upon different circumstances. The coexistence of alternative categories of "ethnicity," and the possibility of selecting the category most appropriate to particular circumstances, has been described as "situationally constructed ethnicity"* [Geary Patrick J., 1983, "Ethnic Identity as a Situational Construct in the Early Middle Ages", *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* 113: pp.15–26] ...*Given the overlapping categories of identity that operated concurrently, the modern term "ethnicity" seems increasingly to be an awkward anachronism...* Second, and perhaps more significantly, however, these texts indicate how unimportant what we call "ethnic" identity could be in Late Antiquity... p403 *The deployment in recent research of late antique, Christian, Greco-Roman sources in order to reconstruct "barbarian" identities is problematic... [Jordanes treated as a recension of genuine Gothic self-understanding]...* p404 *the Getica is deployed as the residue of a barbarian "ethnic discourse"...* Current interpretations of Greco-Roman works understand classical ethnographic discourse as a communication within Greco-Roman society... Greek speaks to Greek about what makes the Scythians so different... p407 *The degree to which our vision of the barbarians of Late Antiquity is shaped by the tradition of Hellenistic ethnographic thought cannot be too*

heavily emphasized. The "Scandinavian origins" of Jordanes' Goths (and of their medieval imitators, Paul the Deacon's Lombards and Widukind's Saxons) derive from the classicizing milieu of Constantinople, not from barbarian cultural beliefs (Goffart 2005)... By contrast, our expectations of meeting ethnically proud Goths, Franks, and Lombards has been conditioned not by the force of late antique evidence but by the weight of five centuries of modern Eurocentric scholarship.

[55] Par exemple, Pohl, 1998 : p17 we can describe ethnos as a process rather than a unit... there were individuals who were Avars or Lombards in a fuller sense than others who claimed to be so; and one could easily be Lombard and Gepid, or Avar and Slav, at the same time... Which of these affiliations prevailed often depended on the situation: this is why Geary (1983) has called ethnic identity a "situational construct"... Therefore, we do not have to look for ethnicity as an inborn characteristic, but as an "ethnic practice" that reproduces the ties that hold a group together...

p19 The ethnogenesis of the Avars followed the pattern laid out by this strategy. Their "kernel" had crossed a considerable part of Central Asia to escape from the Turks... The charismatic tradition that they made their own proved a very powerful unifying factor, indeed a self-fulfilling prophecy. This tradition was indissolubly linked to the Khaganate. It maintained an absolute monopoly on the name "Avar" right until the end; it is remarkable that our sources do not call anyone else an Avar. Secessionists breaking out of the Khagan's dominion were known as Bulgarians... After the fall of the Avar Empire around 800 the name disappeared within one generation. This did not mean that the Avars had all disappeared... It simply proved impossible to keep up an Avar identity after Avar institutions and the high claims of their tradition had failed...

p22 The written sources have preserved a great number of ethnic names that become concrete when political events or cultural expressions are recorded in connection with one of them. Many of these names are, of course, topical (like "Scythians" for the Huns). Others are names given and used by foreigners (as Venidi for the Slavs). It is possible that one and the same group is recorded under different names; but also that two groups are — justly or not — subsumed under the same name. The complexity of the relation between peoples and ethnic names should not be reduced too easily. Likewise, we should be very cautious in identifying gentes bearing the same name in different contexts.

Cf. Goffart Walter, 1981, "Rome, Constantinople, and the Barbarians", *The American Historical Review*, Vol. 86, No. 2 (Apr.), pp. 275-306 ;

Gillett Andrew, 2002, "Ethnicity, History, and Methodology", introduction de Gillett Andrew (Ed.), *On Barbarian identity: critical approaches to ethnicity in the early Middle Ages*. (Studies in the early Middle Ages). Turnhout, Belgium: Brepols; 2006, "Ethnogenesis: A Contested Model of Early Medieval Europe", *History Compass*, 4/2; 2009, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau Philip, Raithel Jutta, (Eds), *A Companion to Late Antiquity*, Wiley-Blackwell ;

Pohl Walter, 1998, "Conceptions of Ethnicity in Early Medieval Studies", in: Lester K. Little and Barbara H. Rosenwein (Eds), *Debating the Middle Ages: Issues and Readings*, p. 13-24, Blackwell Publishers ; 2005, "Aux origines d'une Europe ethnique. Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N°1, p. 183-208 ;

Woolf Greg, 2002, "Generations of aristocracy", *Archaeological Dialogues*, 9, pp 2-15 ;

Slofstra, 2002, "Batavians and Romans on the Lower Rhine", *Archaeological Dialogues*, 9 ;

Halsall Guy, 2009, "Beyond the Northern Frontiers », In: Rousseau Philip, Raithel Jutta, (Eds), *A Companion to Late Antiquity*, Wiley-Blackwell ;

Vanderspoel John, 2009, "From Empire to Kingdoms in the Late Antique West », In: Rousseau op. cit. ;

Humphries Mark, 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives », In: Rousseau op. cit. ; Loseby S. T. , 2009, "Mediterranean Cities », *ibid*.

[56] Deproost Paul-Augustin, 2001, "Hic non finit Roma. Les paradoxes de la frontière romaine", *Folia Electronica Classica*, (Louvain-la-Neuve), Numéro 2, juillet-décembre: les représentations romaines du monde confondent indissolublement l'orbis Romanus et l'orbis terrarum, dès le premier empereur qui met tout en oeuvre pour imposer l'idéologie du caput mundi... À l'avenir, peu importeront les vicissitudes de l'actualité politique ou militaire, peu importeront même les délocalisations du pouvoir impérial, l'idéologie de la ville capitale traverse l'histoire de Rome, convaincue que sa mission est de prendre le monde en charge... Pour les Latins, le sentiment de la patrie n'est pas lié d'abord au sentiment de «se trouver dans» un territoire, mais à la conscience d'«appartenir à» une communauté qui occupe ce territoire et qui entretient un lien particulier avec Rome, en particulier la cité natale... Repris à l'envi par de nombreux poètes, le jeu de mots qui assimile urbs et orbis atteste bien que, pour un Romain, l'univers n'est pas un territoire, mais il s'identifie - sinon se réduit - à une ville, à un mythe urbain ; le monde est «dans» une ville, indéfiniment dilatée dans toutes les cités de l'Empire... si les limites de l'Empire ne sont marquées d'aucune borne, c'est, en définitive, parce que la frontière extérieure de Rome est fondamentalement «dissymétrique» en ce qu'elle impose aux peuples extérieurs des limites qu'elle se refuse à elle-même, selon la formule célèbre d'Ovide : « Les autres peuples ont reçu une terre à la frontière définie. Pour Rome, l'étendue est la même, de la ville et du monde » [Romae

spatium est urbis et orbis idem, *éloge du dieu Terminus dans OVIDE, Fastes, II, 683-684, où le poète joue, à la suite de Cicéron, sur la paronomase de l'urbs et de l'orbis : e.g. Catilinaires, I, 4, 9 ; Plaidoyer pour Muréna, X, 22 ; etc.*]

[57] Terrenato *op. cit.* illustre bien l'impact de l'extérieur sur l'intérieur (quoiqu'il systématise exagérément) : p522 *In military terms, the push inland of the Roman Empire required a very different strategy from the ones used along the seaboard. Moving the army (and especially supplying it) could not be done by sea, thus slowing down the pace and the frequency of the campaigns. These tended to become multi-year affairs in distant parts of the world, where the yearly rotation of the elected military leaders (which usually involved a reorganization of the army and of its staff) was eminently impractical. Commands had therefore [p523] to be extended and provincial governors often played an important role, staying in the field with the same army for long periods, essentially free from senatorial supervision, at least until they returned to Rome. The very structure of the army was radically changed eliminating the last vestiges of the original stratification of soldiers by social class, emphasizing instead veterancy and military rank acquired in the field. The conquest, which had proceeded along the coasts at a sustained and constant pace so that few years had seen no gains, now became much more unpredictable, alternating massive leaps and bounds with long periods of stable boundaries. Necessarily, expansion could only come from long expeditions that had to be planned well in advance and that, when successful, often led to the incorporation of areas many times the size of the whole of peninsular Italy... the foundation of new cities and the reorganization of the rural landscapes had been fundamental tools to interact with the local communities and to make them more compatible with and interested in the Mediterranean world... As the first century BCE progressed...the political republican system collapsed, crushed by the emergence of large professional armies that were firmly loyal to the commanders under whom they had served for long periods... [droits de vote non exerçables à cause des distances] Rome's policy of political inclusiveness had reached its intrinsic spatial limitations. From then on, Rome was ruled by military dictators, called emperors, whose primary power base was within the army... p524 After 100 BCE, the Roman army and its generals were engaged in intestine and inglorious wars more often than they were deployed in external ones, and certainly with far greater casualties. Civil strife and factionalism had always featured in the history of the empire to a remarkable extent... p524 Early on, advances were made in the Rhineland, along the Danube, and in the northwestern Iberian Peninsula [aso]... p525 All these areas tended to be less compatible with the rest of the empire than any other previous province and offered much stronger resistance, occasionally causing heavy defeats... areas that were culturally and structurally very different ended up within the empire and they showed a much greater propensity for instability and outright rebellion.*

[58] Cf. Harmand Jacques, 1978, "La Gaule indépendante et la conquête", Chp. 6 de Nicolet, 1978, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, T.2 Genèse d'un empire. L'A. souligne que si la tradition française a magnifié la révolte de 53/52 BC, verrouillant par là toute compréhension rationnelle des événements gaulois de 52, ceux-ci doivent être compris comme une guerre des druides tentant de défendre le pouvoir dont ils s'étaient emparés en usurpant les pouvoirs judiciaires et en contrôlant l'éducation des Grands. On ne peut déverrouiller, dit-il, qu'à condition de reconnaître dans l'Arverne [Vercingétorix] soit un sot, soit un agent provocateur au service de César (p 724). Une fois la victoire romaine acquise, tout se défait et les peuples jettent les armes et repoussent les responsables de la guerre.

Pour l'A., ce qui compte et explique la paix qui règne ensuite, c'est, avant et après 53/52, le ralliement à Jules des chefs qui demandaient un soutien contre la pression extérieure ("Belges" et "Germaines") et la tension "sociale" (aristocrates/paysans) à l'intérieur.

[59] Le Roux Patrick, 2004, "La romanisation en question", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59e année, n°2, pp. 287-311.

Le Roux Patrick, 2006, "Regarder vers Rome aujourd'hui", In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, tome 118, n°1, pp. 159-166 :...p159 *La multipolarité du monde romain a été revendiquée à juste titre. La relative unité des paysages méditerranéens ne devait pas masquer plus longtemps de profondes différences...* p160 *L'accession à la citoyenneté romaine ne semblait pas signifier que l'on était devenu romain... Le déplacement du regard des centres vers les périphéries fonctionne assurément comme l'un des catalyseurs de la «déromanisation» progressive de l'histoire romaine impériale... On a trop longtemps confondu Rome et le monde romain, histoire de Rome et «romanisation»...* p161 *Chacun admet cependant que la «romanisation» n'est pas la «romanification», néologisme que j'invente en imitant le mot de «russification»...* p162 *Aux échelons locaux et régionaux, les observations [des archéologues] ne cadraient que rarement avec la grande histoire, avec l'uniformisation de processus d'évolution présentés comme acquis et universels... La «romanisation» triomphante avait accrédité l'idée d'une diffusion indéfinie des modèles importés... Il était séduisant d'inverser les données et de voir autant de refus et de résistances... Le raisonnement débouche, comme on pouvait s'en douter, sur la question d'une actualité de l'histoire romaine et sur la légitimité ou le sens d'une relation entre le passé même lointain et le présent... manque de recul par rapport aux contaminations, nées des événements contemporains...* p164 *Une appréciation sans indulgence*

et négative de l'Empire romain contribue aujourd'hui en partie à apaiser une «mauvaise conscience» née de la lecture des histoires coloniales depuis le XVe siècle... L'immoralité de l'impérialisme jette le discrédit sur un pan entier de l'histoire de Rome...on peut se demander s'il ne faudrait pas [...] pour renouveler l'histoire de Rome, chercher à se détourner peu à peu d'une conception surtout généalogique de l'histoire ancienne... Les débats autour de la «romanisation» et leurs conséquences méthodologiques... doivent inciter à retrouver une Rome autre, exotique, replacée dans son environnement familial et différent de celui que nous connaissons... Il n'y a aucune contrainte professionnelle ni force démonstrative particulière de recourir à des modèles préfabriqués qui ne sont jamais comparables aux réalités du monde romain.

[60] Loseby S. T. , 2009, "Mediterranean Cities", In: Rousseau, Jutta, 2009, p139 *government through the cities also afforded an immensely practical and inexpensive solution to a problem that perennially confronted the rulers of premodern societies as soon as their politics had expanded beyond a certain point, that of exercising power over distance.*

Humphries Mark, 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives", In: Rousseau, Jutta, 2009, p100 *But by concentrating above all on the unity of the empire, we miss the essential diversity of the various elements of which it was composed. Indeed, the apt remark has been made that "the Roman Empire is too often seen as a whole, too seldom as a collection of provinces" (Wickham, 2005)... p 102 In such circumstances, we might think of the political unity of the empire as being maintained only by keeping in check various tendencies that might lead it to spring apart. That was, indeed, apparent in the very foundations of the empire, which rested on the incorporation of communities, mainly cities, that were largely left to run their own affairs. So long as various dues were paid – either tangibly as taxes or compulsory services, or symbolically in terms of allegiance and imperial service – direct interference from the imperial authorities occurred only to insure the smooth operation of the state's administrative and legal apparatus or to settle problems whose resolution confounded the abilities of local elites (Garnsey and Saller 1987; Moralee 2004 *). Such a policy suited elites across the length and breadth of the empire since, through their participation in imperial government, they were able to maintain their social preeminence within their communities (Veyne 1976; Heather 1994; Lendon 1997 *)*

* Moralee Jason, 2004, *"For Salvation's Sake": Provincial Loyalty, Personal Religion, and Epigraphic Production in the Roman and Late Antique Near East*, London and New York, Routledge ;

Veyne Paul, 1976, *Le Pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil;

Heather Peter, 1994, "New Men for New Constantines? Creating an Imperial Elite in the Eastern Mediterranean," in Magdalino (1994: 11–33);

Magdalino, Paul (ed.) (1994), *New Constantines: The Rhythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th–13th Centuries*, Aldershot, Variorum;

Lendon J. E., 1997, *Empire of Honour: The Art of Government in the Roman World*, Oxford, Clarendon Press; New York, Oxford University Press ;

Harries Jill, 1999, *Law and Empire in Late Antiquity*, Cambridge and New York, Cambridge University Press ;

Kelly Christopher, 2004, *Ruling the Later Roman Empire*, Cambridge, MA, Harvard University Press

[61] Cf. Webster Jane, 1996, "Roman imperialism and the 'post imperial age' ", *Roman Imperialism: Post-Colonial Perspectives*, Chap. 1, edited by Jane Webster & Nick Cooper; 2001, "Creolizing the Roman Provinces", *American Journal of Archaeology*, Vol. 105, No. 2 (Apr.), pp. 209-225

Van Oyen Astrid, 2015, "Deconstructing and reassembling the Romanization debate through the lens of postcolonial theory: from global to local and back?", *Terra Incognita*, vol. 6, p. 205-226

[62] Woolf Greg, 2002, "Generations of aristocracy", *Archaeological Dialogues*, 9, pp 2-15 : p3 *...Colonists and garrisons were largely absent, and with them land-confiscations, new influxes of wealth, and the sudden arrival of new cultural habits and dispositions. Here, if anywhere, we ought to be able to observe gradual re-negotiations of the political, social and cultural order, or even substantial continuity with pre-conquest patterns... Interior Gaul displays marked social hierarchy before and after the Roman conquest. This paper asks what changes, if any, Roman rule brought in the forms this inequality took.*

Après avoir souligné l'intéressante différence entre les Gaules, tant dans la chronologie que dans le processus (la Gaule du sud colonisée, l'intérieure auto-romanisée, la Gaule rhénane militarisée et alliée — cf Slostra), l'A. entreprend une sociologie de l'aristocratie: empêchés de se faire la guerre, les warlords rivalisent en romanité ostentatoire.

L'article suivant (Slofstra) articule la dimension "culturelle" (romanisation) et l'histoire. Il montre la "double identité" en action (l'exemple de Civilis) : la transformation des rois en préfets est réversible. Civilis révolté redevient batave : *identities may be redefined from one moment to the next*. Une étude de cas instructive.

Slofstra, 2002, "Batavians and Romans on the Lower Rhine", *Archaeological Dialogues*, 9 : p24 *The key instruments of Roman frontier policy in Gaul were the deployment of a relatively modest occupying force (supplemented by auxiliary troops), the maintenance of political relations with the tribal aristocracies, and the*

relocation of ethnic units in areas that suited Rome's purpose. The most striking aspect of the Roman hegemonic strategy at the Gallic frontier was the system of diplomatic control, which involved a range of treaty agreements with the aristocracy of the Gallic civitates... p27 In the 1st century A.D.,... on the Rhine and Danube frontiers indigenous aristocrats [...] were appointed as prefects in their own civitas... p28 [eg Bataves] This change from kingship to prefecture would have strengthened rather than weakened the power of the Batavian Iulii. Their native power base remained intact, and we even have reason to believe that they extended their client networks to include other tribal groups in the Rhine delta.

[63] Les oppida ne sont généralement pas les ancêtres des cités "gallo-romaines". Faute de cités, les Romains font une "civitas" par tribu (dont les *big men* souvent fonderont une cité) et ne créent directement que très peu de colonies (Lyon). La Gaule romaine restera peu urbanisée.

Cf. Woolf Greg, 1998, *Becoming Roman- The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge University Press : p136 *In fact, even by the standards of the ancient world, Gaul was under-urbanized. Few Gauls lived in the cities or even near them, and as a result few can have had much contact with them. Roman cities in Gaul were thus islands of civilization scattered over a world of villages that in its operation, although not in its appearance, strongly resembled the iron age world it had replaced...* p140 [Bekker-Nielsen*] *The dispersal of cities in central Italy averaged 11-16 km, while elsewhere in the peninsula and in Narbonensis they appeared at intervals of between 20 and 40 km. Only in central Italy, in other words, could cities themselves provide the lowest level of services to rural populations. But there is also a startling contrast between those dispersal rates and those of Comatan Gaul, where cities are between 50 and 100 km apart. In fact, the result is skewed by variations in the size of civic territories, and the addition of secondary towns reduces the dispersal..., while Narbonensis approximates Italy even more closely. The main contrast to emerge from these approaches is between urbanism in the Mediterranean world and the situation in the continental interior.*

* Bekker-Nielsen Tønnes, 1989, *The geography of power: Studies in the urbanization of Roman North-West Europe*, Vol. 477, BAR Publishing

[64] Woolf Greg, 1995, "The Formation of Roman Provincial Cultures", In: J. Metzler et alii (éds), *Integration in the early Roman West. The role of culture and ideology*, Luxembourg: p9 *If Roman provincial cultures from Britain to Egypt are considered together, one of the most striking patterns to emerge is a chronological one... The provincial cultures of the Roman empire shared a common formative period [around the turn of the millennium]... p10 Cultural change proceeded at much the same pace throughout the empire, irrespective of when each area was conquered.*

Woolf Greg, 2008, "The Roman Cultural Revolution in Gaul", In: Keay Simon, Terrenato Nicola, eds, 2008, *Italy and the West — Comparative Issues In Romanization*, Oxbow Books: p178 *The creation of new priesthoods and new cults into Gaul entailed the creation of new kinds of knowledge. Likewise, the re-ordering of Gallic religion involved the effective abolition of an entire sacrificial and ritual tradition and the naturalization of a new one. The very designing of new cults involved formal acts of syncretism, that in some cases evidently were taken on expert religious advice.*

Epona serait le résultat de ce syncrétisme : Webster Jane, 2001, "Creolizing the Roman Provinces", *American Journal of Archaeology*, Vol. 105, No. 2 (Apr.), pp. 209-225 : p221 *In my terms, Epona cannot be regarded as a Celtic deity or a Roman one. She is the product of the post-Roman negotiation between Roman and indigenous beliefs and iconographic traditions: she is thus a Romano-Celtic deity...*

[65] Si l'idée de "révolution culturelle" pose de nombreux problèmes, elle a l'intérêt de mettre l'accent sur le caractère multiforme des transformations, sur leur échelle et sur le fait qu'elles ne sont pas initiées par la Ville. Cf. Woolf Greg, 2008, "The Roman Cultural Revolution in Gaul", In: Keay Simon, Terrenato Nicola, eds, 2008, *Italy and the West — Comparative Issues In Romanization*, Oxbow Books.

Même les fameux bains romains ! p181 *the same might be said of Rome itself at least as far as bathing is concerned. The new kinds of self-care that became so widespread in the early empire drew on many sources - gymnasial culture, Greek bathing, technical inventions like the hypocaust - but none of them were native to Rome, nor were they first combined there as far as we can tell.*

[66] L'archéologie britannique qualifie de *subroman* (plutôt que *postroman*) les traces de la période entre retrait romain (410) et saxonisation (Ve/VIe siècles) qui deviennent peu à peu hybrides.

Pour l'Italie, cf. Humphries Mark, 2000, "Italy, A.D. 425–605", In: Cameron Averil & al, eds, *The Cambridge Ancient History*, Volume XIV, *Late Antiquity: Empire and Successors, A.D. 425–600*.

Cf. aussi Wood Ian N., 2000, "The North-Western Provinces", In: Cameron, CAH, vol.14 : p497 *Several historians working on fifth- and sixth-century Britain have, for instance, argued that between the history of the late Roman province of Britannia and that of Anglo-Saxon England lies a shorter but none the less distinct period that has been called 'sub-Roman'... Other regions in western Europe passed through an intermediate 'sub-Roman' phase between the collapse of imperial Roman government and the establishment of a new barbarian regime: this is clear for Gallaecia in Spain, Armorica and the area controlled by Aegidius in Gaul, as well as Noricum... in Soissons it began with the murder of Majorian in 461 and ended with the defeat of*

Aegidius' son Syagrius at the hands of Clovis, in c. 486... p498 it is worth comparing the sub- and post-Roman histories of these regions...

p510 Mixed in with this picture of collapse, however, is a picture of remarkable continuity... p517 Although our sources suggest that it was charismatic clerics who stepped into the breach caused by the failure of the Roman empire, there were other individuals who attempted to use the remnants of imperial authority. The barbarians themselves often acted as officials of the old empire, both before and after becoming kings – and their kingdoms were built on Roman foundations... p520 Whatever the variety, the Merovingians came more and more, in the course of the sixth century, to cultivate an image of *romanitas*... p523 In the course of the sixth century the Visigothic kings of Spain, like the Merovingian kings of the Franks, came to present themselves in a guise that looked back to the Roman empire.

[67] Vanderspoel John, 2009, "From Empire to Kingdoms in the Late Antique West", In: Rousseau, Jutta, op. cit. : p430 When Childeric returned [from Thuringia], he no doubt resumed active kingship of the Salians and governed them alongside first Aegidius, then Syagrius... Less clear is whether we have here true joint kingship or two kingdoms superimposed one on the other, with the same boundaries but governing different segments of the population. Or, since Syagrius governed from Soissons and Childeric from Tournai, do we have two kingdoms not superimposed... two rulers and two peoples occupying the same territory... Clovis defeated Syagrius in AD 486... p432 As the new Roman aristocracy of western Europe, filling roles traditionally played by the upper classes (Mathisen 1989, Brown 1992 *), the episcopate was not fully enamored of men like Aegidius or Syagrius, Roman functionaries who usurped or extended the powers granted to them at some cost to the authority of the bishops in their territories... Indeed, these new potentates threatened episcopal autonomy more than even emperors did, particularly in Late Antiquity, when Gaul was more a place to rule than to visit... in the absence of imperial authority, bishops preferred that there be no other Roman-based, Roman-originated authority but themselves: if not the state, then the Church. Barbarians were not Roman... Alternatively, bishops may simply have employed the Franks as a force in their disputes with each other... p436 [in Britain] we have four little territories that Romans had considered their own, first ruled by Roman officials then by kings, either the Roman officials or their descendants: not so different from the Gallic situation [Aegidius]... [In 516 or 517 Africa] a *dux* became an independent ruler when the empire that had made him *dux* had become irrelevant. Though Masties calls himself *imperator* rather than *rex*, he clearly governed two populations, one of Romans, the other of Mauri: not so different from Aegidius as *rex Francorum* or Syagrius as *rex Romanorum*... p437 I suggest that in both Britain and Africa the prefects handed power to sons and turned their fiefdoms, or prefectures as we now should call them, into kingdoms, because the empire could not force them to remain prefects...

p438 Three very different parts of the empire, therefore, designated by the empire as prefectures (or the sphere of a *magister*), all became kingdoms under native control in a similar manner. Though details differ, the prefects (or kings, if they had already become the latter) were either replaced by native rulers, possibly having shared power for a while first (as in Gaul), or simply became part of the people they or their ancestors had been appointed to govern as prefects... Moreover, the existence of *reges Romanorum* in Britain and Africa suggests that Gregory [of Tours] could be correct in calling Syagrius a *rex Romanorum*...

* Mathisen Ralph W., 1989, *Ecclesiastical Factionalism and Religious Controversy in Fifth-Century Gaul*, Washington, DC, Catholic University of America Press.

Brown Peter, 1992, *Power and Persuasion in Late Antiquity: Towards a Christian Empire*, Madison, University of Wisconsin Press.

[68] Loseby S. T. , 2009, "Mediterranean Cities", In: Rousseau Philip, Raithel Jutta, (Eds), 2009, *A Companion to Late Antiquity*, Wiley-Blackwell

p148 the bishops could inhabit the awkward gap between central and local power with confidence, because their authority came from outside those structures and transcended them... By accepting responsibility for the population as a whole, and not merely for its citizen body, the bishops redefined the notion of the city community to embrace all of its members (Patlagean 1977; Brown 1992 *)... The channeling of munificence through the Church meant that bishops became urban patrons par excellence, rivaled only in the provincial capitals by the governors... That transformation in political culture was paralleled by the emergence of a new late antique urban aesthetic, structured around two main types of public building: walls and churches.

* Patlagean Evelyne (1977), *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, 4-7ème siècles*, Paris, Mouton ;

Brown Peter, 1992, *Power and Persuasion in Late Antiquity: Towards a Christian Empire*, Madison, University of Wisconsin Press

[69] Si l'on suit Goffart qui, de manière aussi intéressante que discutée, minimise la rupture des invasions (*accommodation*), ce serait aussi —à contre-courant du récit traditionnel— le raisonnement de l'Empereur. Les généraux romains que la guerre permanente oblige à maintenir à l'Ouest séduisent leur armée et l'emploient pour devenir empereurs. Aussi vaut-il mieux les remplacer par des barbares alliés qui ne pourront

pas avoir cette prétention (?). Le changement de gouvernance de l'Ouest au profit de rois alliés serait ainsi un repli organisé pour des raisons politiques plus que militaires.

Ce raisonnement se heurte à la reconquête de Justinien que l'auteur pourrait écarter comme la tentative d'un mégalomane mais qu'il cherche à expliquer par le même objectif de survie de l'Empire. L'argumentation est aventureuse : après Chalcédoine, le pape ne comprenant pas la nécessité de faire des compromis dogmatiques pour assurer l'universalité de l'empire, il serait déclaré captif des barbares et barbare lui-même et donc à ramener dans l'orbite impériale.

Goffart Walter, 1981, "Rome, Constantinople, and the Barbarians", *The American Historical Review*, Vol. 86, No. 2 (Apr.), pp. 275-306 :

p277 *The changes in their relations [Barbarians] to the Roman Empire need to be examined from the Roman side of the border, for it was on that side-not least because the literate observers were there-that the terms of the encounter were formulated and the dynamics governing the relations of the parties almost invariably generated... What is worrisome about the name "barbarian" is the generalization it embodies: the term tends to transform the neighbors of the Roman Empire into a collectivity...*

p281 *There is a common impulse to juxtapose the triumphant expansion of the imperial frontiers in the first century B.C. and the inroads of alien hordes in the third and fifth centuries... it is a modern discovery. No known contemporary observer was conscious of a change. Nor is this surprising. Every century of Roman history had witnessed military disasters at the hands of barbarian armies...*

p283 *Political competitors invariably occupied a higher place on the agenda than alien enemies; barbarians were the natural allies of emperors and usurpers alike in their fratricidal struggles for power... In this sense, the competing priorities among which the imperial government had to choose provided the motive force of barbarian history*

p284 *Of course, there were invasions and migrations...* p286 *what compels our attention in the tale of Rome and the barbarians is the massive, unmistakable, and comparatively rapid replacement of Roman by alien rule in the western provinces of the fifth century...* p287 *western regions had been gained, more often than not with official Roman sanction, by barbarian peoples... these dominations became independent kingdoms.*

p288 *all of the third-century intruders were annihilated or expelled, and the frontiers were restored... Although faced with more isolated attacks at longer intervals, the Roman government after 378 departed from the military solutions of the third century*

p291 *The critical element, however, was neither Gothic strength nor deficient Roman means; it was a scale of imperial priorities in which the repose of the many had an absolute preference over the safety of a few*

p292 *... right down to 425, the west was a nursery of pretenders to the throne, and the armies of Britain and Gaul, which repeatedly backed these usurpers, were the outstanding threat to the security of the emperors...*

p293 *The distant west, with its strong armies guarding Britain and the Rhine frontier, remained a point of instability, a springboard for generals with the ambition to make a grab for power. From there, in fact, Constantine himself had launched his astonishing career. Between 324 and 475... the government was repeatedly challenged... The events following Julian's death and that of Valentinian I in 375 show that the political unreliability of the exercitus Gallicanus was a fact for statesmen to reckon with, even apart from outright rebellion...* p294 *Weakness in the west was the condition of security for the imperial throne, and the attachment of generals to the dynasty was a more important consideration than their military skill...*

p295 *The more rapid pace of events on the Continent [than in Britain]...illustrates in itself the active role of imperial policy in transferring military control to Gothic, Frankish, and Vandal chieftains and their followers....The same imperative of internal security that argued in the 390s against the rebuilding of the armies of Gaul and Britain positively favored, in the next century, the quartering of barbarian forces among the provincials of the west.*

[70] Cette importation ressemble à celle que décrit de manière particulièrement intéressante Shepard * pour les voisins de Byzance au début du millénaire suivant mieux observés (mes soulèvements) : *For many potentates, receipt of titles, gifts and emblems from the emperor was compatible with aspirations to control their own dominions; more confident regimes would adapt, if not mimic, symbols, which the basileus considered his sole prerogative... Such unmistakable marks of authority could help transcend local differences and rivalries, providing a visual **vocabulary of power** that all subjects could understand... Byzantium offered a **working model**, dignified yet also efficient, to would-be monarchs without close cultural affinities or traditions of allegiance towards the empire. Some drew unilaterally on Byzantium's stock of visual symbols, seeking neither their bestowal from the emperor nor to efface the old imperial centre... borrowed ways of presenting their rule as God-given... **Byzantine-derived imagery**... Leaders aspiring to create their own nodes of material patronage, sacral largesse and orderly governance took as a model the offices and honours which Byzantine emperors could confer and retract... the Byzantine imperial order... held out a comprehensive '**package**' of concepts, rites and authority-symbols, sealed with the church's blessing...*[si bien que aussi tard que 1547] Ivan (IV) and his counsellors expressly invoked historical associations with Byzantium.

* Jonathan Shepard, 2006, "The Byzantine Commonwealth 1000–1550", in Angold Michael, ed., *Eastern Christianity, Cambridge History of Christianity*, vol. 5

[71] Première lettre de Pierre, 2,4-9 ...*Approchez-vous du Seigneur : il est la pierre vivante que les hommes ont éliminée, mais que Dieu a choisie parce qu'il en connaît la valeur. Vous aussi, soyez les pierres vivantes qui servent à construire le Temple spirituel, et vous serez le sacerdoce saint, présentant des offrandes spirituelles que Dieu pourra accepter à cause du Christ Jésus.*

Alors que l'Orient continuera à distinguer le bâtiment (*naos*) et l'assemblée (*ecclesia*), l'Occident assimilera l'église à l'Eglise, à travers les reliques incluses qui, sous l'autel où l'on célèbre le Christ, représentent les fondations (*inecclesiamento*). Ce renversement s'opère à partir de 850/900 (d'où la fameuse *blanche couronne d'églises*) et maçonne la fonction d'intermédiation du clergé.

[72] Dans les dix livres de son *Histoire des Francs* (écrite de 574 à 594), Grégoire de Tours reflète l'éloignement de Rome. Que le pape de Rome soit rarement mentionné montre que les Eglises fonctionnent sans lui.

In Guizot, 1823, *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, Mémoires de Grégoire de Tours*, on trouve au total seulement six références au pape de Rome : trois allusions historiques, une information de première main sur l'élection de Grégoire le Grand et deux cas intéressants.

Les allusions se rapportent aux anciens évêques de Tours et à Constantinople : L.2, p 40 sq, Brice, successeur de St Martin, accusé de luxure, puis de magie, chassé, va trouver *le pape de Rome* auprès duquel il passe 7 ans puis revient et est miraculeusement rétabli dans sa fonction (repris au livre X dans l'histoire des évêques de Tours); L.5, p266, [en 578] *Tibère-César* essaye de succéder à l'empereur et, menacé par le peuple (dont Justinien a la faveur) *appelle à lui le pape de la ville* pour être fait empereur; L.10,p140, [évêques de Tours] *Gatien, le premier évêque, fut envoyé, la première année de l'empire de Dèce, par le pape du siège de Rome* [p142, de nouveau l'histoire de Brice].

L'évêque de Tours ayant envoyé à Rome son homme de confiance pour rapporter des reliques afin d'augmenter le potentiel sacré du site, obtient à son retour des informations directes qui, par hasard, concernent l'élection et les réticences du pape Grégoire (futur Grégoire le Grand). L.10, p 76 (15ème année du règne de Childeburt, 590)...*notre diacre revenant de la ville de Rome avec des reliques de saints* rapporte qu'il y a eu inondation et épidémie : *elle frappa d'abord le pape Pelage, qui en mourut presque aussitôt et comme l'Eglise de Dieu ne pouvait demeurer sans chef, tout le peuple élut le diacre Grégoire ...* p77 *Il écrivit donc à l'empereur Maurice, dont il avait tenu le fils sur les fonts sacrés, le conjurant et lui demandant avec beaucoup de prières de ne point accorder au peuple son consentement pour l'élever aux honneurs de ce rang; mais Germain, préfet de la ville de Rome, devançant son messenger, et l'ayant arrêté, déchira les lettres et envoya à l'empereur l'acte de la nomination faite par le peuple. Maurice qui aimait le diacre, rendant grâces à Dieu de cette occasion de l'élever en dignité envoya son diplôme pour le faire sacrer...*

Quant aux deux cas intéressants, le premier montre le pouvoir formel du pape de Rome dans la discipline de l'Eglise et l'utilisation qu'en fait le roi burgonde Gontran pour soustraire des évêques brigands à la sanction de leurs pairs qu'il ne pouvait pas annuler. Le second illustre à la fois le pouvoir de l'archevêque métropolitain, pape de sa province, et la capacité décisionnaire du roi en matière ecclésiastique.

(1) L5 p 257 Les évêques d'Embrun et Gap, déjà célèbres pour leurs méfaits, pillent l'évêque de St Paul Trois Châteaux. Le roi Gontran ne peut faire moins que réunir un synode à Lyon. Celui-ci les condamne et les démet de leur fonction. *Ceux-ci, connaissant que le roi leur était favorable, allèrent à lui et l'implorèrent, disant qu'ils avaient été injustement dépouillés, et le priant de leur accorder la permission de s'en aller vers le pape de la ville de Rome. Le roi leur accorda leur demande... Le pape adressa donc au roi des lettres portant injonction de les rétablir dans leurs sièges. Le roi accomplit sans retard cette injonction après les avoir cependant vivement maltraités de parole...* (ce qui ne les empêche pas de recommencer à tout piller !).

(2) Emeri (Eumère) est devenu évêque de Saintes sans la "sanction canonique" de l'évêque métropolitain. Ce dernier étant absent, le roi Clotaire lui a ordonné de s'en passer. Léonce *le jeune*, évêque métropolitain de Bordeaux, réunit un synode qui condamne et démet Emeri et lui choisit un remplaçant. Le synode envoie un messenger au roi (Charibert) pour obtenir la nomination de son élu. L.4, p179 *Le prêtre étant donc entré dans Paris se rendit en présence du roi et lui parla ainsi* « Salut, roi très-glorieux le siège apostolique envoie à ton Eminence un très-ample salut » *A quoi le roi répondit* « Quoi donc, viens-tu de la ville de Rome pour nous apporter ainsi les salutations du Pape ? » « Ton père Léonce [métropolitain de Bordeaux], *dit le prêtre*, et ses évêques provinciaux t'envoient saluer et te font connaître qu'Emule (Emeri) a été rejeté de l'épiscopat ». Remarquons que *siège apostolique* est utilisé par abus pour *siège épiscopal* alors que jamais Bordeaux n'a prétendu avoir été évangélisé par un apôtre. La suite est également instructive. Le roi endosse l'ancienne décision de Clotaire. Quant au malheureux messenger, *mis sur un chariot rempli d'épines on le conduisit en exil*. Le roi annule la décision du synode, rétablit l'évêque et met lourdement à l'amende le métropolitain et ses évêques.

[73] Constantinople's priority was firmly established by the seventh century, when the local *Chronicon Paschale* asserted that Constantine intended from the outset that his new city should be a second Rome... (Humphries Mark, 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives", In: Rousseau, Jutta, 2009, p 98).

[74] Mango Cyril, 1963, "Antique Statuary and the Byzantine Beholder", *Dumbarton Oaks Papers*, vol. 17, pp. 53–75 : p55 *To adorn his new capital on the Bosphorus, Constantine the Great removed a multitude of antique statues from the principal cities of the Greek East... The deliberate assembling of ancient statues in Constantinople constitutes something of a paradox... we must not forget that paganism was very much of a live issue... The lives of the saints are full of references to the destruction of pagan statues...* p56 *the general opinion prevalent at the time [...] was that they were inhabited by maleficent demons... Granted this attitude, how are we to explain the fact that the first Christian Emperor used statues of pagan divinities to decorate Constantinople?...It would be a mistake, I think, to suggest -as some modern scholars have done- that these statues were used simply for decoration. The answer is rather to be sought in the ambiguity of the religious policy pursued by Constantine's government...* p59 *The popular attitude was based on the assumption that statues were animated...*

[75] *Primauté* est un terme assez ambigu pour nourrir tous les conflits. Elle peut être d'honneur (respect) ou de droit (juridiction). Elle peut signifier *primus inter pares* ou principat, suprématie.

Dans un empire encore fonctionnel, le concile de Constantin, le premier Nicée (325) affirme la primauté des sièges patriarcaux sur les métropolitains et évêques de leur ressort (Rome, Alexandrie et Antioche auxquels s'ajouteront Constantinople en 381 et Jerusalem en 451).

Sixième canon du concile de Nicée : *que, suivant l'usage anciennement adopté pour l'Egypte, la Libye et la Pentapole, l'archevêque d'Alexandrie exerce sa juridiction sur les évêques de ces provinces, ainsi que l'évêque de Rome a coutume de l'exercer sur celles qui dépendent de lui; que l'évêque d'Antioche conserve aussi les privilèges qu'il possède sur les autres églises.* Les évêques de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche ont juridiction sur les métropolitains et les évêques, resp., de l'Occident, de l'Afrique, de l'Asie (Gasquet).

Le troisième canon (supposé ?) du premier concile oecuménique tenu dans la ville impériale en 381, lui donnait le second rang dans la hiérarchie épiscopale: *Que l'évêque de Constantinople jouisse des prérogatives d'honneur après l'évêque de Rome, parce que Constantinople est la nouvelle Rome.*

Le 28ème canon de Chalcédoine (451) portait: *Attendu que Constantinople est le siège de l'empire et du sénat, et qu'elle est appelée la nouvelle Rome, qu'elle soit avantagée dans les choses ecclésiastiques, comme Rome elle-même, étant la seconde après elle.* Une constitution de Zénon, puis une novelle de Justinien (Coll. IX, tit. XIV, nov. 31) le confirme : *Nous décrétons que le très-saint pape de l'ancienne Rome sera le premier des prêtres, que le très-heureux archevêque de Constantinople, qui est la nouvelle Rome, aura le second rang après lui et sera préféré aux évêques de tous les autres sièges.*

[76] Humphries Mark, 2000, "Italy, A.D. 425–605", In: Cameron Averil & al, eds, 2000, *The Cambridge Ancient History*, Volume XIV, *Late Antiquity: Empire and Successors, A.D. 425–600* : p541 *Since the episcopate of Damasus I (366–84), the Roman church had sought to extend its influence over much of Italy and beyond. In the mid fifth century, the process was given a boost by the activities of Leo the Great, whose term as pontiff (440–61) included the Hunnic invasions and the Vandal sack. Both provided him with an opportunity to behave as a statesman... At the same time, Leo's pontificate saw a more elaborate formulation of Petrine supremacy... None was more unremitting in his defence of this supremacy than Gelasius I (492–6).*

[77] L'ancrage à un apôtre d'Alexandrie, Antioche et Rome n'est pas seulement symbolique, il alimente une théorie de la succession, de la chaîne qui, par les patriarches, relie ces Eglises aux apôtres et donc à la source directe. Dans une certaine mesure (Dvornik, 1966, *Byzantium and the Roman Primacy*, New York: Fordham UP), l'argument de l'apostolicité naît des efforts de Rome pour s'imposer aux sièges métropolitains occidentaux (qu'aucun apôtre n'a fondés).

[78] Déjà, au premier concile de Nicée convoqué par Constantin en 325, on ne trouve que 4 occidentaux sur environ 300 participants dont les deux légats du pape Sylvestre, Vite (Victor) et Vincent qui sont de simples prêtres. Si Ossius (Hosius), évêque de Cordoue, est un des 4 et préside le concile, c'est en tant que conseiller de l'empereur.

[79] A l'exclusion de Chalcédoine (451) où le point de vue conservateur (*Tome à Flavien* de Léon le Grand), déjà exprimé avant Ephèse contre l'empereur Théodose, a la faveur de son successeur, Marcien. Cette exceptionnelle union du pape et de l'empereur ne résiste pas à la poursuite des controverses.

Goffart, op. cit. : p299 *The same year 451 in which Attila retreated from his western adventure also witnessed the great episcopal gathering at Chalcedon... Marcian earned a place of the utmost honor in the historical records of Constantinople for both "treading on the necks of all of his enemies" and instituting true Christian doctrine. His foreign foes, however, proved to be more lastingly buried than religious controversy...* p300 *the leadership of the Catholic church of the west profited from the physical security it enjoyed in lands precariously governed by Arian generals to oppose all modifications of Chalcedonian teachings, regardless of*

the cost to Christian universality. Emperors who were forced to endure such defiance could scarcely sustain the illusion that the barbarian settlements in the west had left their ecumenical dominion unimpaired.

[80] Whitton Mark, 1996, *The Making of Byzantium, 600-1025*, University of California Press, remarque que tout ce que nous savons de la "querelle des icones" provient des iconodoules victorieux qui ont détruit tous les témoignages en provenance de l'autre camp. Son interprétation est que, aux VIIe/VIIIe, l'iconoclasme traduit la crise existentielle d'une "société" chrétienne qui voit triompher l' "Antéchrist" : victoires arabes, sièges de Constantinople, retrécissement de l'empire. Dans de telles conditions, une telle société s'interroge sur les péchés qu'elle a commis pour attirer la colère de Dieu et veut se réconcilier avec Lui. L'iconoclasme impérial serait la recherche d'un nouvel accord. Les deux restaurations iconodoules résulteraient, d'une part de l'inefficacité militaire de la nouvelle stratégie religieuse, d'autre part d'une recomposition politique inspirée par une impératrice/régente qui doit s'imposer en éliminant la vieille garde (iconoclaste) : Irène d'abord, Thedora ensuite.

p142 *By the early eighth century the victorious caliphate had come to be identified with the rejection of figural images, while the Byzantine empire was linked to icons and defeat.*

p150 [Irene doit s'imposer] *a return to icons offered the necessary revolution to confirm her in power. The overthrow of iconoclasm provided Irene with the opportunity to create her own supporters out of the iconodules, and to place them in office... However, the return of icons did not win God's favour. The following years were marked by military defeat on all fronts, an earthquake and a series of fires...*

p152 [invasion of Sicily and Crete by the Arabs] *was not simply a matter of territory and revenues... More important these islands brought Arab sea-power to the northern side of the Mediterranean. Christian coastal communities in Italy and the Aegean, which had previously been protected by the combination of distance, currents and climate... now faced persistent Arab attack...*

p152 *for most of the 830s Theophilos' military endeavours on the empire's eastern frontier were just sufficiently successful for him to be able to portray his regime as a return to the era of iconoclast successes in the eighth century...* p153 *All of this, however, was overshadowed by the events of the summer of 838 when the caliph al-Mu'tasim invaded Asia Minor...* p154 *Theophilos died on 20 January 842, leaving his wife, Theodora, as regent [Michael III]... on 11 March 843 icons were restored and iconoclasm condemned as an abominable heresy. The parallels with the situation in 780 are obvious.*

[81] J'emploie le terme par facilité pour désigner la capture du pape par l'aristocratie romaine à la suite du reflux carolingien. Je n'adhère pas pour autant au thème de la *pornocratie pontificale* cher aux historiens allemands du *kulturkampf* du XIXe, extrapolant l'accidentel *meretricum imperium* de Baronius. Mourret * qui, bien sûr, cherche à défendre la réputation de Rome, souligne que le thème s'appuie presque exclusivement sur Liutprand dont le témoignage est fortement biaisé et sur le *Femini dominabuntur Hierusalem* de Benoît de Saint-André du Soracte (*Cronicon*, entre 966 et 1000). La morale étant indifférente à l'historien, la seule question est celle de l'élection papale par le *peuple de Rome* et de la rivalité des Grands pour la manipuler.

* Mourret Fernand, 1928-33, *Histoire générale de l'Église*, 9 vol.

[82] Tant les royaumes de Charlemagne que sa relation avec le pape sont un bricolage de circonstances qui ne tient pas. Cf. Paul Fouracre, 1995, "Frankish Gaul to 814", *The New Cambridge Medieval History*, Volume II c.700—c.900, ed. 2006 : on fait habituellement de Charlemagne le restaurateur de la chose publique... *There is in contrast a more pessimistic view of Carolingian government which questions how far the good intentions expressed in the capitularies were actually put into practice... In this view no substantial new structure of government evolved as the Carolingian power grew. What sustained that growth was instead the plunder and tribute which flowed in the wake of military success. When the empire stopped expanding the lack of structure was exposed, and the magnates who had helped build it by fighting together so profitably then began to destroy it as they fought each other in lieu of outsiders to plunder...* et le pouvoir reste, comme du temps des Mérovingiens, aux mains des comtes et des évêques.

[83] Kolbaba Tia, 2008, "Latin and Greek Christians", In: Noble, Smith, eds, *Early Medieval Christianities*, 600–1100, *The Cambridge History of Christianity*, vol. 3 : *The change came from north of the Alps through a motivated group of men dedicated to papal independence, supported by a new line of rulers, the Ottonians, who intervened effectively in papal election... Ottonian involvement in Italy differed in two fundamental ways from earlier Carolingian efforts. First, the Ottonian emperors, with their ambitions to control southern Italy, were enemies of the Byzantines in a way that the Carolingians had never been... Second, the Ottonians differed from the Carolingians in their handling of contested papal elections and a corrupted papacy. They moved to install reformers from their own lands...*

[84] La fortune de celle-ci est tardive, elle sera utilisée par le pape Léon IX contre Cérulaire, patriarche de Constantinople au XIe, contre l'empereur germanique au cours des querelles et incorporée aux canons au XIIe (décret de Gratien). Tout laisse penser qu'elle a été initialement forgée, non pour soutenir une revendication impériale universelle, mais pour défendre les droits du pape sur les territoires "impériaux" en Italie (dont l'exarchat de Ravenne) que les Francs avaient conquis sur les Lombards et conservés.

Il est amusant de noter que la *Donation* a eu aussi une carrière orientale. Des patriarches de Constantinople l'ont utilisée pour justifier leur demande de privilèges impériaux : i) Constantin les a donnés à Rome ii) Constantinople a succédé à Rome iii) et donc hérite des privilèges (dont les bottines pourpres) !

Et aussi, paradoxalement, pour résister aux prétentions de suprématie du pape de Rome ! Au XI^e Barlaam (Προς τον ἀρχιεπίσκοπον Νικόλαον) reprend tous les arguments habituels (collégialité des sièges etc) et ajoute une ingénieuse réinterprétation de la Donation (Kolbaba Tia, 1995, "Barlaam the Calabrian. Three Treatises on Papal Primacy: Introduction, Edition, and Translation", In: *Revue des études byzantines*, tome 53, pp. 41-115) : 15. *The chrysobull delivered by Constantine the Great to St. Sylvester also shows that the pope did not hold the first place from the beginning. By this chrysobull the pious emperor made Sylvester a sort of emperor of the church. Surely he did not give him things he already had, but things he did not have.* A quoi il ajoute la Novella 130 de Justinien : *note what Justinian says: We decree, in accordance with the holy councils He does not say, "Since he received this position from St. Peter".* Barlaam conclut : 17. *I have demonstrated that the pope, like other bishops of other cities, holds only the title of bishop of Rome by the authority of the apostles, but he has primacy over the others by the authority of the synods and emperors.*

[85] Gillett Andrew, 2009, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau, Jutta, 2009 : *Marcellinus helped "manufacture" the east Roman assertion of AD 476 as the definitive end of the western Roman empire, and was followed in this by Jordanes* (Croke Brian, 1983, "A.D. 476: The Manufacture of a Turning Point", *Chiron*, 13: 81–119).

Humphries Mark, 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives", In: Rousseau, Jutta, 2009: p105 *any consideration of the late antique grand narrative needs to construct an account of events that does not simply prioritize the unity of the Roman Empire... by AD 476, after all, the western empire had been reduced to a rump in Italy, with other regions already firmly under the sway of barbarian kings. The events of that year took on greater significance only in the sixth century in the lead-up to the emperor Justinian's reconquest of Italy* (Croke 1983): *then, for the first time, the deposition of Romulus Augustulus was presented as marking the demise of the Roman Empire in the west* (Marcellin. comes, Chron. s.a. 476. 2).

Voir : MARCELLINUS COMES, Comte MARCELLIN, CHRONIQUE, (476) XIII. Basiliscus et Armatus consuls, §2 : *Odoacre, roi des Goths, occupa Rome. Odoacre fit immédiatement mettre à mort Oreste. Odoacre condamna Augustule, fils d'Oreste, à l'exil dans le château de Lucullus en Campanie. **L'empire romain d'Occident que le premier Auguste avait dirigé pendant la sept cent neuvième année de la fondation de la ville, périt avec cet Augustule, la cinq cent vingt-deuxième année des empereurs disparus, après quoi Rome fut tenue par les Goths*** (Hesperium Romanae gentis imperium, quod septingentesimo nono Urbis conditae anno primus Augustorum Octavianus Augustus tenere coepit, cum hoc Augustulo periit...).

[86] Jeffreys Elizabeth & Michael, 2001, "The "Wild Beast from the West": Immediate Literary Reactions in Byzantium to the Second Crusade", in: Angeliki, ed., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*

Le *Grand Schisme* est une conséquence politique et non doctrinale. La double excommunication de 1054 est d'abord un non événement. Ce sont les croisades qui transformeront les différences religieuses en oppositions irréductibles. Comme l'écrivait déjà Bréhier dans son CR de Leib, 1924: *loin d'avoir produit le déchirement qu'on imagine d'ordinaire, le schisme a été aux yeux des fidèles, des princes laïques, des moines et même dans une certaine mesure du clergé, comme nul et non venu... pour le rendre définitif, il a fallu l'intransigeance des théologiens et surtout les haines de race résultant du passage désordonné des croisés à travers l'empire et, les conflits insolubles, dus aux ambitions politiques et territoriales des empereurs et des princes d'Occident.* (Bréhier Louis. "Bernard Leib. Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099)", In: *Journal des savants*, 23^e année, Janvier-février 1925. pp. 38-39).

Cf. Darrouzès Jean, 1963, " Le mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins ", In: *Revue des études byzantines*, tome 21, pp. 50-100; 1965, "Les documents byzantins du XII^e siècle sur la primauté romaine", In: *Revue des études byzantines*, tome 23, pp. 42-88 ;

Kolbaba Tia, 2001, "Byzantine Perceptions of Latin Religious "Errors": Themes and Changes from 850to 1350", in *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, edited by Angeliki E. Laiou and Roy Parviz Mottahedeh, Dumbarton Oaks.

[87] Iognat-Prat, 2008, * se livre à un intéressant parallèle entre la territorialisation occidentale des paroisses (et de Cluny) avec l'assimilation de l'Eglise à l'église-reliquaire et cimetière (*inecclesiamento*) d'une part, et la transformation de Rome toute entière en une église à travers le circuit, à l'instar de Jérusalem : *Though it is impossible to give a detailed account here of the exact circumstances in which the reversal of this understanding was worked out, we must note that, from the beginning of the 800s, the papacy established an entirely different understanding of the Christian relationship to the world, with the development of the territorial, proto-state framework of the "Republic of St. Peter... The earliest center of Christianity was thereby*

treated as if it were a church, and the topography associated with Christ was reinstituted by the dedication ritual...(de même) Leo IX (1049–54), bred on the practice of imperial power, who started the trend which became so characteristic of the reforming papacy: the great papal journeys (circuits) to consecrate altars, churches, and spaces such as cemeteries and ecclesiastical estates whose boundaries were marked by ritual perambulations...

* Iogna-Prat Dominique, 2008, "Churches in the landscape", In: Noble, Smith, eds, *Cambridge History of Christianity*, vol. 3.

[88] Mommsen Theodore Ernst, 1942, "Petrarch's Conception of the 'Dark Ages' ", *Speculum*, vol. 17, no. 2, pp. 226–242 : *Ever since his childhood his thoughts had centered around 'the city to which there is none like, nor ever will be'. But when in 1337 he came to Rome for the first time and actually saw the remains of her ancient grandeur, he was so overwhelmed by the impressions he received that he was unable to express his feelings in words... Whereas in Germany he could and did take the attitude of a 'tourist' interested in new sights and in the observation of foreign people and strange customs, he went to Rome as to 'that queenly city, of which I have read, aye, and written so much, and shall perhaps write more, unless death break off my efforts prematurely'... After enumerating the historical spots, Petrarch complains bitterly that the contemporary Romans know nothing about Rome and things Roman. In his opinion this ignorance is disastrous. For he asks: 'Who can doubt that Rome would rise up again if she but began to know herself?' [Fam., VI, 2, ed. Rossi, II, 58: Quis enim dubitare potest quin illico surrectura sit, si ceperit se Roma cognoscere ?]...To him those ruins evidently bore witness to the time when Rome and the Romans had been great: 'Of minute things, there are no great ruins... he never will fall from a height who already lies in the abyss'...'Quid est enim aliud omnis historia quam Romana laus?' [Opera omnia, Basel, 1554, p. 1187; cf. H. W. Eppelsheimer, *Petrarca*, Bonn, 1926, p.77]*

Gregorovius Ferdinand, 1859/72, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, *History of the city of Rome in the Middle Ages*, transl. Hamilton, London, 1898, Vol. 6.1: p210 Petrarch, in deciding to receive the poet's laurels only on the Capitol, thereby gave it to be understood that Rome, abandoned by history, was the sacred altar from which the West had lighted the fire of her culture... p212 The people shouted, "Long live the Capitol and the poet."... p216 And thus ended a festival which, although unimportant in itself, yet, owing to the city where it took place, the ideas which it embodied and to which it gave utterance, left behind an enduring impression.

[89] Les auteurs qui, à la suite de Haskins (1927)*, avancent la "renaissance" au XIIe siècle, cherchent à montrer l'existence d'un sentiment de l'Antiquité à cette époque. Outre l'école de sculpture sicilienne de Frédéric II (Kantorowicz) au début XIIIe, ils mentionnent** quelques pèlerins qui ont acheté des statues et quelques sculpteurs romains qui s'en servaient de modèle.

Une place importante dans cette discussion est tenue par les deux élégies romaines*** d'Hildebert de Lavardin (ca 1100), évêque du Mans puis de Tours qui est allé à Rome après les destructions normandes qui ont signé la fin de Grégoire VII. Elles se répondent, la première consacrée aux ruines magnifiques de la Rome païenne, la seconde à la résurrection de la Rome chrétienne, triomphante parce que déchue (Tilliette). Grâce à leur qualité formelle et à la réputation d'Hildebert, ces poèmes ont eu grand succès dans leur temps (le premier est repris dans le contemporain *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury).

On cite volontiers le magnifique premier vers de la première : *Tu es presque toute ruinée et rien, Rome, ne t'égale* [Par tibi, Roma, nihil, cum sis prope tota ruina], trad. Tilliette.

Les deux poèmes sont-ils opposés ou complémentaires ? Certains ont vu dans le premier une célébration excessive de la Rome païenne que le second aurait pour fonction de neutraliser. L'opinion générale est qu'il faut les prendre comme un tout : mort et résurrection. Cf., entre autres, v9-11 du second (texte latin dans Hauréau, trad. Tilliette):

L'abaissement d'aujourd'hui m'est plus doux que les triomphes d'antan.

Je suis plus grande pauvre que riche, abattue que debout.

L'étendard du Christ m'a plus enrichi que les aigles [des légions], Pierre plus que César

Gratior haec jactura mihi successibus illis;

Major sum pauper divite, stante jacens.

Plus aquilis vexilla crucis, plus Caesare Petrus

* Haskins, Charles Homer (1927), *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge: Harvard University Press

**Ross James Bruce, 1938, "A Study of Twelfth-Century Interest in the Antiquities of Rome" in *Medieval and Historical Essays in honor of J. W. Thompson*, Chicago, p.302 sq.

*** Hauréau Barthélémy, 1882, *Les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin*: 59 sq. ; Tilliette Jean-Yves, 1995, "Tamquam lapides vivi... Sur les «élégies romaines» d'Hildebert de Lavardin (ca. 1100)", In: «*Alla Signorina*». *Mélanges offerts à Noëlle de La Blanchardière*, pp. 359-380, Publications de l'École française de Rome, 204

[90] Gregorovius Ferdinand, 1859/72, op. cit., Vol 6.2: p693 *On the return to Rome of Urban V., Vatican and*

Lateran, palaces as well as basilicas, stood in ruins... p713 In the earlier Middle Ages we have occasionally heard an elegiac lament over the ruin of the city. In the fourteenth century it was Petrarch, who, in the name of Italian national feeling and reverence for antiquity, protested against their destruction. We have seen how he laid the blame of the ruin of Rome on the predatory nobility, who continued work of destruction begun by their Goth and Vandal forefathers. The aristocracy, however, shared their undoubted guilt with all other Romans who sacked the unprotected antiquities... p714 The Humanists, however, discovered the classic statues later than the classic codices... p715 Even more unfortunate than the statues, which the Petrarch's earth was able to protect, were the architectural monuments, none of which survived to posterity unimpaired like a statue... p722 The Fora were scarcely recognisable. The Forum Romanum was covered with rubbish and vegetation... p726 Rome at this time represented two great historic periods in ruin side by side : Pagan antiquity and the Christian Middle Ages.

Vol. 7.2 Chp. VI. I. THE RENASCENCE IN THE FIFTEENTH CENTURY...p534 Precisely at the time when Europe raised a protest against the antiquated Gregorian Church, the national work of the Italians began, namely their task of breaking through the barren system of scholasticism with the spirit of antiquity... Nothing is more remarkable here than the relation of the Church to this resurrection of literary and artistic paganism. Monks, priests, cardinals greeted it with enthusiasm. Popes opened to it the the doorsof the Vatican. The churchmen, whose predecessors had destroyed the statues of the gods of Greece and the writings of the ancients, now collected the relics of antique statues and authors with as much reverence as those predecessors had collected the bones of saints. It was permissible to do so, since paganism was no longer a religious question... Owing to her capacity for embracing antiquity, the Papacy attained a new height of historic grandeur... p543 The Latin world was stirred with joyous excitement; copies of these newly-discovered treasures [Poggio] were disseminated throughout Italy ...Equal zeal was employed in the East in the search for Greek manuscripts... p544 Nicholas V. made the Vatican a workshop of copyists [+ translating + printing]

p584 In the age of Humanism classical philology uniting with the study of the ruins of Rome created the science of local archaeology...

p585 Cyriac acting as guide through Rome to the Emperor Sigismund in 1433, complained to him of the degraded sense of the Romans, who reduced to lime the ruins and monuments of their city. After the time of Martin V. the popes themselves made use of the partly-preserved monuments for their own buildings. More especially had that most energetic of all the papal builders, Nicholas V., remorselessly destroyed several remnants of antiquity for his own ends... p586 Thus the most cultured of all popes was the worst destroyer of ancient Rome... As Pope Piccolomini, at the representations of the Roman citizens, issued, on April 28, 1462, a bull for the protection of the monuments. It was proclaimed on the Capitol... Similar laws were made by the civic magistrates... p587 All was of no avail. For Pius himself showed no respect to his own bull [id Paul II, Sixtus IV]...

p588 Meanwhile a reverence for the ancient ruins was awakened among the educated. As early as the beginning of the fifteenth century some cardinals encouraged the study of Antiquity [collections]... p598 More and more antiquities came to light...

p656 Neo-Latin art was moreover more original than neo-classic literature... p660 Martin V. found the streets a morass, the houses ruinous, the Churches falling to decay... Martin intended to restore all the parish churches... p665 Eugenius IV. was succeeded by the first great restorer of the city, Nicholas V... In this Pope, indeed, the grandiose architectural ideas of ancient Romans were revived. He attacked Rome with truly imperial audacity. For the first time since antiquity the city was to assume-at least according to his conception-an architectural unity, and Nicholas V. here displayed genius... Rome was to be the imperishable monument of the Church, that is to say, of the Papacy, and was thus to rise in splendour before the eyes of all nations... p679 Twice did art assume an entirely individual character in Rome : in its middle period under Sixtus IV., in its most perfect form under Julius II. and Leo X. [élargissements constructions, avenues, urbanisme neo-latin]

[91] Montaigne, Voyage en Italie (partie écrite par son secrétaire) :...& de vrai, quasi partout, on marche sur la tête des vieux murs que la pluie & les coches découvrent... Il disait, qu'on ne voyait rien de Rome que le Ciel sous lequel elle avait été assise, & le plan de son gîte; que cette science qu'il en avait étoit une science abstraite & contemplative, de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disaient qu'on y voyait au moins les ruines de Rome, en disaient trop; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur & de révérence à sa mémoire; ce n'étoit rien que son sépulcre. Le monde ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé & fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, & parce qu'encore tout mort, renversé, & défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même. Que ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore au dessus de la bière, c'étoit la fortune qui les avait conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée à tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universellement éteindre. Mais qu'il étoit vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restaient, c'étoient les moins dignes, & que la furie des

ennemis de cette gloire immortelle, les avait portés, premièrement, à ruiner ce qu'il y avait de plus beau & de plus digne; que les bâtiments de cette Rome bâtarde qu'on allait astreindre attachant à ces mesures antiques, quoi qu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisaient ressouvenir proprement des nids que les moineaux & les corneilles vont suspendant en France aux voutes & parois des églises que les Huguenots viennent d'y démolir. Encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, & que la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ensevelie.

[92] Calvin, dans son long commentaire *, refuse le point de vue apocalyptique. La "petite corne" n'est ni le pape ni le turc. Pour lui, l'horizon de la prophétie n'est pas la fin des temps mais la venue du Christ. Cela le conduit à des acrobaties laborieuses : la "petite corne" serait les Césars et le "royaume des saints" la félicité que la diffusion et le triomphe de l'Evangile apporte aux Chrétiens etc.

*** Lecons de M. Jean Calvin sur le livre des propheties de Daniel. Recueillies fidelement par Jean Budé, et Charles de Jonviller, ses auditeurs : et translattées de latin en françois. Avec une table ample des principales matieres contenues en ce livre, 1569, Genève, ch. Perrin**

Visions de Daniel 7,1-28 : 3 Quatre bêtes énormes sont sorties de la mer, différentes les unes des autres... 7 Après cela, j'ai vu dans mes visions nocturnes une quatrième bête, redoutable, terrible et extraordinairement puissante. Elle avait de grandes dents en fer. Elle mangeait, brisait et piétinait ce qui restait. Elle était différente de toutes les bêtes précédentes et avait dix cornes. 8 Je regardais les cornes et j'ai vu une autre petite corne sortir du milieu d'elles. Trois des premières cornes ont été arrachées devant elle. Sur cette corne, il y avait des yeux pareils à ceux d'un homme et une bouche qui parlait avec arrogance... 9 Pendant que je regardais, on a placé des trônes et l'Ancien des jours s'est assis... 11 J'ai alors regardé, à cause des paroles arrogantes que prononçait la corne. Pendant que je regardais, la bête a été tuée. Son corps a été détruit et livré au feu pour être brûlé... 17 Ces quatre bêtes énormes, ce sont quatre rois qui surgiront de la terre... 23 La quatrième bête, c'est un quatrième royaume qui existera sur la terre, différent de tous les royaumes. Il dévorera toute la terre, la piétinera et la brisera. 24 Les dix cornes, ce sont dix rois qui surgiront de ce royaume. Un autre surgira après eux. Il sera différent des premiers et abaissera trois rois... 25 Par ses paroles il s'opposera au Très-Haut. Il opprimer les saints du Très-Haut et projettera de changer les temps et la loi. Les saints seront livrés à son pouvoir pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps. 26 Puis le jugement viendra et on lui retirera sa domination: elle sera définitivement détruite et anéantie. 27 Le royaume, la domination et la grandeur de tous les royaumes présents sous le ciel seront donnés au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est un règne éternel et tous les dominateurs le serviront et lui obéiront.

[93] Sleidan Jean, 1550, *D'un nouveau chef qui au temps des empereurs s'esleva à Rome. Livre contenant comment et par quelz moyens s'est eslevée la papauté, la decadence d'icelle, ses merveilleuses pratiques, et en somme ce qu'on peut espérer de ce temps*, Genève:

p38/39 [Daniel] *dit que l'Empire Romain sera de fer ...Et dit que au milieu des dix cornes d'icelle bête, sourd et pululle une petite corne, ayant des yeux comme un homme et la bouche outrecuidée à parler: laquelle corne fait la guerre aux Saints et les opprime: ensemble, usurpe & entreprend une si grande autorité comme s'il lui était permis et loisible de changer les lois et le temps...* (

[Notez que l'interprétation des "figures" énoncées par Daniel est très variable. Sleidan lui-même, avec autant de conviction qu'ici, y verra la prémonition de Mahomet: *De quatuor summis imperiis*, 1556 ; *Histoire des quatre empires souverains : assavoir, de Babylone, de Perse, de Grece, et de Rome*, 1557].

p42 *C'est St Paul qui dit qu'au dernier temps, il sera défendu par d'aucuns le mariage, ensemble les viandes et autres choses que Dieu a créées pour en user avec action de grâces. Dit aussi qu'il s'élèvera un quidam, s'attribuant à lui-même toute puissance sur terre ...*

p50 *N'est-on pas venu jusqu'au point dont parle l'apôtre: que le fils de péché s'est porté pour un Dieu devant tout le monde?...Tout ne dépendait-il pas de l'idole de Rome et de son pouvoir qu'il usurpait de faire et de défaire...?* p54 *mais après que la Religion a été réduite à une telle misère et tyrannie barbare...à la fin Dieu selon sa promesse a assailli son ennemi par l'Esprit de sa bouche et ce en l'Empire d'Allemagne et par un personnage de basse condition.*

DEUXIÈME LETTRE DE SAINT PAUL APÔTRE AUX THESSALONICIENS : 03 Ne laissez personne vous égarer d'aucune manière. Car il faut que vienne d'abord l'apostasie, et que se révèle l'Homme de l'impiété, le fils de perdition, 04 celui qui s'oppose, et qui s'élève contre tout ce que l'on nomme Dieu ou que l'on vénère, et qui va jusqu'à siéger dans le temple de Dieu en se faisant passer lui-même pour Dieu...06 Maintenant vous savez ce qui le retient, de sorte qu'il ne se révélera qu'au temps fixé pour lui. 07 Car le mystère d'iniquité est déjà à l'œuvre ; il suffit que soit écarté celui qui le retient à présent. 08 Alors sera révélé l'Impie, que le Seigneur Jésus supprimera par le souffle de sa bouche et fera disparaître par la manifestation de sa venue. 09 La venue de l'Impie, elle, se fera par la force de Satan avec une grande puissance, des signes et des prodiges trompeurs, 10 avec toute la séduction du mal, pour ceux qui se perdent du fait qu'ils n'ont pas accueilli l'amour de la vérité, ce qui les aurait sauvés. 11 C'est pourquoi Dieu leur envoie une force d'égarement qui les fait croire au mensonge 12 ainsi seront jugés tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais

qui se sont complus dans le mal.

[94] Le même Sleidan, l'un des meilleurs, sinon le meilleur, historiographe réformé du XVI^e siècle, voit dans le "papat" l'usurpation de l'Empire, la cause de sa division et de son affaiblissement (Sleidan, 1550, op. cit.). Dans cet ouvrage, adressé aux *Electeurs, Princes et autres Etats de l'Empire*, il souligne leur responsabilité commune *puisque l'Empire Romain a été transporté par volonté Divine, des autres nations en la nôtre* (p6). Après que l'Empire ait perdu l'Occident, s'est élevée une division entre le Seigneur féodal l'Empereur d'une part et la vassal Evêque de Rome d'autre part. Qui est le vrai chemin et méthode pour mettre tout en hasard et ruine (p12) ...Le nouveau Chef voyant les Empereurs...ne se laissant ainsi assujettir à son plaisir...chercha moyen de s'exempter de cette sujétion et n'être dorénavant homme de l'Empereur comme étant chose indigne...délibéra de faire mieux, à savoir qu'il en élèverait un qui lui porterait honneur et ferait toutes choses à son gré (p14)...

depuis que le second Chef s'est une fois ingéré et entremêlé des affaires de l'Empire, iceluy Empire est toujours allé de plus en plus en empirant & depuis qu'il a été transporté aux Allemands, est devenu à si peu de chose qu'il n'en est presque rien demeuré que le nom seulement...(p23)

Le pape prétend être Dieu sur terre et, à la fin, Dieu, comme jaloux et juste émulateur, lequel ne peut souffrir autre dieu ou compagnon près de soi... a fait reluire et éclaircir comme la belle Etoile du matin; et ce en la nation germanique, siège de l'Empire tel qu'il est p23

puis donc que l'Idole de Rome est la seule cause et unique de la division de l'Empire, qu'il a délaissé son ministère et a méprisé sa charge, que... tant qu'à lui possible, il a persécuté, tourmenté et détruit la puissance séculière ordonnée de Dieu... p84 Depuis que l'Empire fut par le second Chef translaté d'Orient en Occident et que le dit Empire qui n'était qu'un commença d'être départi en deux: il est toujours devenu de plus en plus décadent, comme il appert p91

Avant sa ruine, laquelle il craint tant (aussi n'en fut-il jamais si près) il voudrait bien voir tomber quelque foudre et tempête sur notre nation, sur nous barbares qui avons découvert le pot aux roses et tout gâté. Quoi advenant, il espère se sauver, au moins pour quelque temps (grâce à la guerre civile) p92...

les Allemands... étaient quelque peu rudes et sauvages. Depuis a été l'Empire transporté chez nous et s'en est ensuivie une honnêteté et façon de vivre plus humaine. Et comme Dieu nous eût réservé quelque chose de singulier, advint qu'en notre Empire est premièrement trouvé et inventé un art nouveau: l'Imprimerie... Incontiennt après, on a commencé à ouvrir les yeux quelque petit p94 ...Après ce renouvellement de bonnes lettres (qui était comme un certain présage de quelque grande mutation) est ensuivie la prédication de l'Evangile: laquelle a commencé en notre pays et en notre Empire... p95 Par quoi on peut vraiment dire que Dieu nous a spécialement regardés p96.

Et il termine par cet exorde: *Et faites hardiment votre compte, Messieurs, que tout le bien, avancement et prospérité de votre nation gît en votre prudence, vertu et constance...* p151

[95] Gillett Andrew, 2002, "Ethnicity, History, and Methodology", introduction de Gillett Andrew (Ed.), 2002, *On Barbarian identity: critical approaches to ethnicity in the early Middle Ages*. (Studies in the early Middle Ages). Turnhout, Belgium, Brepols : *Ethnicity, the topic of much contemporary research, has been integral to the study of early medieval Europe since the beginnings of modern scholarship. During the fifteenth and sixteenth centuries, erudite authors in the Holy Roman Empire and the Scandinavian countries sought to create an alternative antiquity to the Roman past which Renaissance Humanists had so proudly claimed as the ancestor of the Italian states.*

[96] Maitland (Introduction à sa traduction de 1900 de Gierke, *Political theories of the Middle Age*, p17 de la trad. française) : *en regardant en arrière, on commença à considérer la Réception [du droit romain] comme une honte et un désastre, et à voir en elle la cause déterminante de l'émiettement de la nation...* p36 Pour la *Genossenschaftstheorie* de l'Allemagne moderne la tâche qui restait à faire était donc de recouvrer, de rendre à la vie 'l'idée organique' et de lui donner une forme scientifique.

[97] Naumann Katja, 2014, "(Re)Writing World Histories in Europe", Chp. 32 de Northrop Douglas, ed., *A Companion to World History*, Blackwell... *In the United States, of course, world history's attempts to emancipate the modern era from its European roots has long been oriented toward presenting an alternative history of Western civilization. As early as the 1880s, in fact, the first president of the American Historical Association, Andrew White (1886), argued for a decidedly American perspective, insisting that the history of the world "must be rewritten from an American point of view to help build up a new civilization"...*

Freedman Paul, Spiegel Gabrielle M., 1998, "Medievalisms Old and New: The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies", *The American Historical Review*, Vol. 103, No. 3 (Jun.), pp. 677-704: *One function of the Teutonic germ theory had been to enable Americans conceptually to by-pass feudal institutions, so hated by revolutionary founders such as John Adams.*

Le XIX^e savant américain rompt avec le moyen-âge romain européen pour expliquer l'origine de l'Etat moderne américain par le *teutonic germ* (Adams Herbert Baxter, Henry Cabot Lodge), germe pourri par le nazisme qui rend suspecte la *Genossenschaft*. La recherche revient alors à la romanité, renforçant le thème

de la "renaissance du XIIe" (individualisme, rationalité, droit). Enfin, de nos jours, la contre-culture, puis le postmodernisme, reviennent à une certaine forme de "gothisme".

Gingras Francis, 2016, "Un autre Moyen Âge et le Moyen Âge des autres : les études médiévales vues d'Amérique", *Perspectives médiévales*, n°37, Le Moyen Âge en Amérique du Nord : *Un élève de Henry Adams, Henry Cabot Lodge, est le premier à obtenir à Harvard un PhD en histoire, avec une thèse d'histoire médiévale significativement intitulée "The Germanic Origins of Anglo-Saxon Land and Law", avant d'être élu à la Chambre des représentants (1887-1893) puis au Sénat (1893-1924) où il défendra avec vigueur le rôle de libérateur des États-Unis, notamment à Cuba et aux Philippines, dans la Guerre de 1898. Deux ans après la signature du traité de Paris, qui cédait les Philippines, Porto Rico et Guam aux États-Unis, Henry Cabot Lodge défendait le rôle providentiel de l'intervention américaine auprès de ces populations en faisant intervenir son savoir de médiéviste... L'ancienneté des pratiques du self-government est un gage de réussite et, à ce titre, les États-Unis et, plus généralement, les descendants anglo-saxons des vieilles tribus teutoniques sont les meilleurs garants de l'implantation des libertés partout dans le monde...*

A propos de l'impact du nazisme, Freedman, Spiegel : *McIlwain provides the most interesting example...In "Medieval Institutions in the Modern World," Speculum, 16 (1941): pp.275-83, McIlwain allowed present events in Germany to reorient completely his notion of the place of Roman law in Western constitutionalism, ...now McIlwain confessed that "for myself it has been the tribal excesses of present-day Germany which, as much as anything else, have led me to question the group theory of von Gierke's Genossenschaftsrecht either as an explanation of medieval life or as a principle of practical politics" (pp. 279-80). Moreover, McIlwain opined, "the Nazi repudiation of Roman law suggested that medievalists had greatly overemphasized the despotic character of that great legal corpus and had, conversely, greatly under-rated the "importance of Roman constitutionalism in the early development of our own" (p.278).*

[98] Reinhart Koselleck, 1985, trad. 1990, *Le futur passé, Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990.



¶ Cette liste est commune aux deux textes qui composent le dyptique *Delenda Roma*. Elle n'inclut par quelques références ponctuelles qui figurent dans les notes.

- Abulafia David, 2011, "Mediterranean History as Global History", *History and Theory*, 50/2, May, Forum: Holberg Prize Symposium Doing Decentered History, pp.220–228
- American Academy of Arts & Sciences, 1976, *Edward Gibbon and the Decline and Fall of the Roman Empire*, Daedalus, 105/3, Summer
- Andreau Jean, Etienne Roland, 1984, "Vingt ans de recherches sur l'archaïsme et la modernité des sociétés antiques", *Revue des Études Anciennes*, Tome 86, N°1-4, pp.55-83 ; 1995, "Vingt ans après L'Économie antique de Moses I. Finley", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50e année, N°5, L'économie antique, pp.947-960
- Aubaile-Sallenave Françoise, 2014, "La mousson, pluie des agriculteurs et vent des marins", *Revue d'ethnoécologie*, 5 | 2014
- Aymes Marc et al., 2011, "Empires. De la Chine ancienne à nos jours de Jane Burbank et Frederick Cooper", *Monde(s)*, 2012/2, pp.217-234
- Balcer Jack Martin, 1989, "The Persian Wars against Greece: A Reassessment", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 38, H. 2, pp.127-143, Franz Steiner Verlag
- Ball Warwick, 2000, *Rome in the East — The transformation of an empire*, 2nd Ed., 2016; 2009, *Out of Arabia*
- Baynes Norman Hepburn, 1926, *The Byzantine Empire*
- Beaujard Philippe, 2005, "The Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems before the Sixteenth Century", *Journal of World History (JWH)*, 16/4, (Dec.), University of Hawai'i Press, pp.411-465 ; 2010, "From Three Possible Iron Age World-Systems to a Single Afro-Eurasian World-System", *JWH*, 21/1, pp.1-43
- Bekker-Nielsen Tønnes, 1989, *The geography of power: Studies in the urbanization of Roman North-West Europe*, Oxford, BAR Publishing, Vol. 477
- Bérard Victor, 1902, *Les phéniciens et l'Odyssée*
- Bernsen Michael, 2015, "Ex oriente lux ? La contribution de l'Orient à la quête identitaire de l'Occident au Moyen Âge et à l'époque moderne", *Babel*, N°32, Histoire culturelle des points cardinaux
- Birant Pierre, 1996, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*
- Bisaha Nancy, 2006, *Creating East and West: Renaissance Humanists and the Ottoman Turks*, University of Pennsylvania Press
- Bloch Marc, 1949, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'Historien*
- Boussac Marie-Françoise, Salles Jean-François, Eds, 1994, *Les Séleucides, à propos de S. Sherwin-White et A. Kuhrt, 'From Samarkhand to Sardis. A new approach of the Seleucid Empire'*, *Topoi*, 4/2
- Bowersock Glen W., 1996, "The Vanishing Paradigm of the Fall of Rome", *Bull. of the American Academy of Arts and Sciences*, 49/8, May; 2005, "The East-West Orientation of Mediterranean Studies and the Meaning of North and South in Antiquity", In: Harris William V., Ed., *Rethinking the Mediterranean*, Oxford UP
- Breeze David J., 2011, *The Frontiers of Imperial Rome*, Barnsley: Pen & Sword
- Bréhier Louis, 1925, "Bernard Leib. Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II (1088- 1099)", *Journal des savants*, 23e année, Jan.-fév., pp.38-39
- Briant Pierre, 1989, "Histoire et idéologie. Les Grecs et la 'décadence perse' ", In: *Mélanges Pierre Lévêque*, T.2 : Anthropologie et société, Besançon, Université de Franche-Comté, Annales littéraires de l'Université de Besançon, N°377, pp.33-47 ; 1999, "L'histoire de l'empire achéménide aujourd'hui : l'historien et ses documents", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 54e année, N°5,

pp.1127-1136 ; 2000, Leçon Inaugurale, Collège de France, Chaire d'histoire et Civilisation du Monde Achéménide et de l'empire d'Alexandre

- Brodersen Kai, 2001, "The presentation of geographical knowledge for travel and transport in the Roman world: Itineraria non tantum adnotata sed etiam picta", In : Adams, Laurence, (Eds.), *Travel and Geography in the Roman Empire*, pp.7–21
- Brown Peter, 1967, *Augustine of Hippo: A Biography*, London ; 1972, *Religion and Society in the Age of St. Augustine*, London ; 1981, *The Cult of the Saints*, London ; 1982, *Society and the Holy in late Antiquity*, London ; 1992, *Power and Persuasion in Late Antiquity: Towards a Christian Empire*
- Brulé Pierre, Oulhen Jacques, Prost François, (Eds), 2007, *Économie et société en Grèce antique (478-88 av. J.-C.)*, PU Rennes
- Burke Peter, 1976, "Tradition and Experience: The Idea of Decline from Bruni to Gibbon", *Daedalus*, 105/3
- Calvin Jean, *Leçons de M. Jean Calvin sur le livre des prophéties de Daniel. Recueillies fidelement par Jean Budé, et Charles de Jonviller, ses auditeurs : et traduites de latin en françois*, 1569, Genève, Perrin
- Camous Thierry, 2007, *Orients/Occidents, vingt-cinq siècles de guerres*, PUF
- Cartledge Paul, 1990, "Herodotus and "the Other": a Meditation on Empire", Classical Association of Canada, *Classical Views*, XXXIV, N°1, pp.27-40
- Chateaubriand, 1797, *Essai sur les révolutions*, Londres
- Chehab May, 2001, "La Méditerranée et la désaffection de l'antique", In: *Méditerranée : Ruptures et Continuités*, Colloque de Nicosie, oct. 2001, *Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen*, N°37, 2003, pp.35-41
- Chin Tamara T., 2010, "Defamiliarizing the Foreigner Sima Qian's Ethnography and Han-Xiongnu Marriage Diplomacy", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 70/2, Dec., pp.311-354
- Clark Peter, Ed., 2013, *The Oxford Handbook of Cities in World History*, Oxford UP
- Collingwood Robin George, 1927, "The Roman Frontier in Britain", *Antiquity— Quarterly Review of Archaeology*, 1/1, March
- Cousin Louis, 1672, *Histoire de Constantinople*, Paris
- Cunliffe Barry, 2001, *Facing the Ocean: The Atlantic and Its Peoples*, Oxford UP
- Cupcea George, 2015, "The Evolution of Roman Frontier — Concept and Policy", *Journal of Ancient History and Archeology*, 2/1
- Curzon George, 1907, *Frontiers*, Romanes Lecture, Oxford Nov. 2, Clarendon Press
- Dabdab Trabulsi José Antonio, 2009, "Liberté, Égalité, Antiquité : la Révolution française et le monde classique", In: *L'Antique et le Contemporain : études de tradition classique et d'historiographie moderne de l'Antiquité*, Besançon : Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (Collection ISTA, 1135), pp.207-248
- Darrouzès Jean, 1963, "Le mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins", *Revue des études byzantines*, T.21, pp.50-100; 1965, "Les documents byzantins du XIIe siècle sur la primauté romaine", *Revue des études byzantines*, T.23, pp.42-88
- Deprest Florence, 2002, "L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion", *L'Espace géographique*, T.31, pp.73-92
- Deproost Paul-Augustin, 2001, "Hic non finit Roma. Les paradoxes de la frontière romaine", *Folia Electronica Classica*, Louvain-la-Neuve, N°2, juillet-décembre
- Dignas Beate, Winter Engelbert, 2001 *Rom und das Perserreich — Zwei Weltmächte zwischen Konfrontation und Koexistenz*, Akademie Verlag, Berlin, trad. 2007, *Rome and Persia in Late Antiquity — Neighbours and Rivals [3rd to 7th cent.]*, Cambridge UP
- Dilke Charles Wentworth, 1890, *Problems of Greater Britain*, London
- Dmitriev Sviatoslav, 2009, "(Re-)constructing the Roman empire: from 'imperialism' to 'post-colonialism.' An historical approach to history and historiography", *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, ser. 5, vol. 1.1: 121-161

- Dousset-Seiden Christine, 2005, "La Nation française et l'Antiquité à l'époque napoléonienne", *Anabases*, 2005/1
- Dubuisson Michel, 1989, "La Révolution française et l'antiquité", *Cahiers de Clio*, n°100, (hiver), pp. 29–42
- Ducrey Pierre, 1977, Ed., *Gibbon et Rome à la lumière de l'historiographie moderne*, Université de Lausanne
- Dupont Florence, 2002, "Rome ou l'altérité incluse", *Rue Descartes*, 2002/3 (n° 37), pp. 41-54, repr. 2005, *METIS - Anthropologie des mondes grecs anciens*, N.S.3, Dossier : Et si les Romains avaient inventé la Grèce
- Dvornik Francis, 1966, *Byzantium and the Roman Primacy*, New York: Fordham UP
- Engels Johannes, 2007, "Geography and History", In: Marincola, *A Companion to Greek and Roman Historiography*, vol. 2, Chp. 55, Blackwell
- Fauvelle François-Xavier, 1999, "Lefkowitz & Maclean Rogers, Eds., Black Athena Revisited" (note de lecture), *Cahiers d'études africaines*, 39/153, pp.207-209
- Ferguson Niall, 2012, *Civilization: The West and the rest*, Penguin
- Fitzpatrick Matthew P., 2011, "Provincializing Rome: The Indian Ocean Trade Network and Roman Imperialism", *JWH*, 22/1
- Flood Finbarr Barry, 2009, *Objects of translation. Material culture and Medieval 'Hindu–Muslim' encounter*, Princeton and Oxford
- Foro Philippe, 2005, "Romaniser la Nation et nationaliser la romanité : l'exemple de l'Italie", *Anabases*, 1 | 2005, pp.105-117
- Fouracre Paul, 1995, "Frankish Gaul to 814", In: *The New Cambridge Medieval History*, Volume II c.700—c.900, Ed. 2006
- Fowden Garth, 1993, *Empire to Commonwealth: Consequences of Monotheism in Late Antiquity*, Princeton UP; 2014, *Before and after Muhammad: The first Millenium refocused*, Princeton UP
- Freedman Paul, Spiegel Gabrielle, 1998, "Medievalisms Old and New: The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies", *The American Historical Review*, 103/3, (Jun.), pp.677-704
- Freeman Pamela, 1997, "Mommsen to Haverfield: The Origins of Studies of Romanization in Late 19th-c. Britain", In: *Dialogues in Roman Imperialism. Power, Discourse, and Discrepant Experience in the Roman Empire*, Portsmouth
- Freeman Philip, 1996, "British Imperialism and the Roman Empire", In: Webster, Cooper, Eds, *Roman Imperialism: Post-Colonial Perspectives*, Leicester, School of Archaeological Studies, University of Leicester, pp.19–34
- Fustel de Coulanges, 1891, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. La Gaule romaine*, 2e éd. revue par Camille Jullian, 1901
- Gawlikowski Michel, 2006, "Arabes et Arabies dans l'Antiquité", *Topoi*, 14/1
- Geary Patrick J., 1983, "Ethnic Identity as a Situational Construct in the Early Middle Ages", *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 113, pp.15–26
- Gibbon, *The Autobiographies of Edward Gibbon*, Ed. Murray, 1897, London
- Gillett Andrew, 2002, "Ethnicity, History, and Methodology", introduction de Gillett Andrew (Ed.), *On Barbarian identity: critical approaches to ethnicity in the early Middle Ages* (Studies in the early Middle Ages) ; 2006, "Ethnogenesis: A Contested Model of Early Medieval Europe", *History Compass*, 4/2 ; 2009, "The Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian, Then and Now", In: Rousseau, Jutta, 2009 ; 2017, "The fall of Rome and the retreat of European multiculturalism: A historical trope as a discourse of authority in public debate", *Cogent Arts & Humanities*, N°4
- Gilliot Claude, 2012, "Le débat contemporain sur l'Islam des origines", In: Bianquis, Guichard, Tillier, Eds, *Les débuts du monde musulman (viie-xe siècle) — de Muhammad aux dynasties autonomes*, PUF, Nouvelle Clio, pp 355-371
- Gingras Francis, 2016, "Un autre Moyen Âge et le Moyen Âge des autres : les études médiévales vues d'Amérique", *Perspectives médiévales*, N°37, Le Moyen Âge en Amérique du Nord
- Goffart Walter, 1980, *Barbarians and Romans A.D. 418-584: The Techniques of Accommodation*,

- Princeton ; 1981, "Rome, Constantinople, and the barbarians", *American Historical Review*, 76, pp.275 - 306 ; 1989, "The theme of 'The Barbarian Invasions' in Late Antique and modern historiography", in Chrysos, Schwarcz, (eds), *Das Reich und die Barbaren*, Vienna
- Goldstone Jack, 2008, "Capitalist Origins, the Advent of Modernity, and Coherent Explanation: A Response to Joseph M. Bryant", *Canadian Journal of Sociology*, 33/1
 - Graubard Stephen R., 1976, "Edward Gibbon: Contraria Sunt Complementa", In: American Academy of Arts & Sciences, *Edward Gibbon and the Decline and Fall of the Roman Empire*, *Daedalus*, 105/3, Summer
 - Gregorovius Ferdinand, 1859-72, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, *History of the city of Rome in the Middle Ages*, transl. Hamilton, London, 1898
 - Grell Chantal, 1983, "Les origines de Rome : mythe et critique. Essai sur l'histoire au XVIIème et au XVIIIème siècles", *Histoire, économie et société*, 2e année, N°2. pp.255-280
 - Guilbault Marie-Hélène, 2012, *La régénération de la France par l'Antiquité : les références antiques dans la presse révolutionnaire (1789-1794)*, Thèse, Université d'Ottawa
 - Hall Edith, 1989, *Inventing the Barbarian —Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford UP
 - Halsall Guy, 2009, "Beyond the Northern Frontiers", In: Rousseau, Jutta
 - Harmand Jacques, 1978, "La Gaule indépendante et la conquête", In: Nicolet, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, T.2 Genèse d'un empire
 - Harries Jill, 1999, *Law and Empire in Late Antiquity*, Cambridge UP
 - Harris William Vernon, 2005, "The Mediterranean and Ancient History", In: Harris, (Ed.), *Rethinking the Mediterranean*, Oxford UP ; 2011, "Bois et déboisement dans la Méditerranée antique", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66e année, N°1, pp.105-140
 - Haskins Charles Homer, 1927, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Harvard UP
 - Hauréau Barthélémy, 1882, *Les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin*
 - Haverfield Francis J., 1905, *The Romanization of Roman Britain*, London, Published for the British Academy by H. Frowde ; 1911, "An inaugural address delivered before the First Annual General Meeting of the Society", *Journal of Roman Studies*, N°1, pp.xi-xx. ; 1912, *The Study of Ancient History in Oxford*, Oxford-London ; 1915: *The Romanization of Roman Britain*, Oxford ; 1924, *The Roman Occupation of Britain*, Oxford [published only posthumously]
 - Heather Peter, 1994, "New Men for New Constantines? Creating an Imperial Elite in the Eastern Mediterranean", in Magdalino, (Ed.), *New Constantines*, pp.11–33 ; 1997, "Late Antiquity and the early medieval West", In: Bentley Michael (Ed.), *Companion to Historiography*, Routledge ; 2006, *The Fall of the Roman Empire: A New History of Rome and the Barbarians*, OUP
 - Herzfeld Michael, 2005, "Practical Mediterraneanism: Excuses for Everything, from Epistemology to Eating", In: Harris, (Ed.), *Rethinking the Mediterranean*, pp.45–63
 - Heurgon Jacques, 1969, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Nouvelle Clio
 - Hingley Richard, 2005, *Globalizing Roman Culture: Unity, Diversity and Empire*, London: Routledge ; 2014, "Struggling with a Roman inheritance", *Archaeological Dialogues*, 21/1 ; 2018, "Frontiers and Mobilities: The Frontiers of the Roman Empire and Europe", *European Journal of Archaeology*, 21/1, Feb., pp.78-95
 - Hodos Tamar, 2014, "Stage settings for a connected scene. Globalization and material-culture studies in the early first-millennium B.C.E. Mediterranean", *Archaeological Dialogues*, 21/1
 - Holland Tom, 2007, *Persian Fire — The First World Empire and the Battle for the West*, Anchor Books, NY
 - Holleaux Maurice, 1921, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle 273-205 BC* ; 1930, "Rome and Macedon: Philip against the Romans" ; "Rome and Macedon : The Romans against Philip" ; "Rome and Antiochus", In: Cook et al., *The Cambridge Ancient History*, Vol. VIII, *Rome and the Mediterranean, 218-133 B.C.*, Chap. 5-7
 - Horden Peregrine, Purcell Nicholas, 2000, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, Blackwell Publishers ; 2006, "The Mediterranean and 'the New Thalassology' ", *The American Historical Review*, 111/3, June, pp.722–740

- Hoyland Robert G., 2015, *In God's Path — The Arab Conquests and the Creation of an Islamic Empire*, Oxford UP
- Humphries Mark, 2000, "Italy, A.D. 425–605", In: Cameron & al, Eds, *The Cambridge Ancient History*, Vol. XIV, *Late Antiquity: Empire and Successors, A.D. 425–600* ; 2009, "The Shapes and Shaping of the Late Antique World: Global and Local Perspectives", In: Rousseau, Jutta
- Inglebert Hervé, 2014, "De l'Antiquité au Moyen Âge : de quoi l'Antiquité tardive est-elle le nom ?", *ATALA Cultures et sciences humaines*, n° 17, Découper le temps - Actualité de la périodisation en histoire
- Iogna-Prat Dominique, 2008, "Churches in the landscape", In: Noble, Smith, Eds, *Cambridge History of Christianity*, vol. 3.
- Jeffreys Elizabeth & Michael, 2001, "The 'Wild Beast from the West' : Immediate Literary Reactions in Byzantium to the Second Crusade", In: Laiou et al.
- Jones Arnold Hugh Martin, 1964, *The Later Roman Empire 284-602 - A Social Economic and Administrative Survey*, T.2
- Kelly Christopher, 2004, *Ruling the Later Roman Empire*, Harvard UP
- Kim Hyun Jin, 2013, "The Invention of the 'Barbarian' in Late Sixth-Century BC Ionia", In: Almagor, Skinner, *Ancient Ethnography: New Approaches*, Bloomsbury Publishing ; 2015, "Ancient History and the Classics from a comparative Perspective: China and the Graeco-Roman World", *Ancient West & East*, n°14, pp.253-274
- Kolbaba Tia, 1995, "Barlaam the Calabrian. Three Treatises on Papal Primacy: Introduction, Edition, and Translation", *Revue des études byzantines*, T.53, pp.41-115 ; 2001, "Byzantine Perceptions of Latin Religious 'Errors': Themes and Changes from 850 to 1350", In: Laiou ; 2008, "Latin and Greek Christians", In: Noble, Smith, Eds, *Early Medieval Christianities, 600–1100*, The Cambridge History of Christianity, vol. 3
- Laiou Angeliki, Mottahedeh Roy Parviz, Eds, 2001, *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Dumbarton Oaks
- Lapidus Ira M., 1975, "The Separation of State and Religion in the Development of Early Islamic Society", *International Journal of Middle East Studies*, 6/4, Oct. ; 1996, "State and Religion in Islamic Societies", *Past and Present*, N°151, (May), pp.3-27
- Lattimore Owen, 1934, "Open door or great wall ? ", *Atlantic Monthly*, 154/1, July, [repr. In: Lattimore, 1962] ; 1937, "Origins of the Great Wall of China : a frontier concept in theory and practice", *Geographical Review*, N°27, pp.529 sq. ; 1962, *Studies in Frontier History*, Collected Papers 1928-1958, London, Oxford UP
- Le Roux Patrick, 2004, "La romanisation en question", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59e année, n°2, pp. 287-311 ; 2006, "Regarder vers Rome aujourd'hui", In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, T.118, N°1, pp.159-166
- Lederman Rena, 1998, "Globalization and the Future of Culture Areas: Melanesianist Anthropology in Transition", *Annual Review of Anthropology*, 27, Oct., pp 427-49
- Leduc Claudine, 2013, "Wim Van Binsbergen (Ed.), Black Athena Comes of Age. Towards a constructive re-assessment & Daniel Orrells, Gurminder K. Bamba, Tessa Roynon, African Athena. New Agendas " (note de lecture), *Anabases*, 17 | 2013
- Lefkowitz Mary, 1996, *Not Out of Africa, How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*
- Lenclud Gérard, 1998, "Les Grecs, les autres (et nous)" [note critique sur Francois Hartog, *Mémoire d'Ulysse — Récits sur la frontière en Grèce ancienne*], *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 53e année, N°3, pp. 695-713
- Lendon Jon E., 1997, *Empire of Honour: The Art of Government in the Roman World*, Oxford, Clarendon Press
- Levesque Pierre-Charles, 1807, *Histoire critique de la République romaine*, Paris, Dentu
- Leyerle Blake, 2009, "Mobility and the Traces of Empire", In: Rousseau, Jutta
- Liebeschuetz J., 2001a, "Late antiquity and the concept of decline", *Nottingham Medieval Studies*, 45, pp.1–11 ; 2001b, "The uses and abuses of the concept of 'decline' in later Roman history, or

was Gibbon politically incorrect?", In: Lavan, (Ed.), *Recent research in late-antique urbanism* [Journal of Roman Archaeology, Supplementary series, no. 42], pp.233–238 ; 2004, "The birth of Late Antiquity", *Antiquity Tardive*, N°12

- Linton Marisa, 2010, "The man of virtue: the role of antiquity in the political trajectory of L.A. Saint-Just", *French History*, 24/3, pp.393-419
- Little Lester K., 2004, "Cypress Beams, Kufic Script, and Cut Stone: Rebuilding the Master Narrative of European History", *Speculum*, 79, pp.909–28
- Loseby Simon T., 2009, "Mediterranean Cities", In: Rousseau, Jutta
- Lucas Charles Prestwood, 1912, *Greater Rome and Greater Britain*, Oxford: Clarendon Press
- Luttwak Edward N., 1976, *The Grand Strategy of the Roman Empire from the First Century A.D. to the Third*, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, reed. 2016
- Macdonald Michael C.A., 2009, "Arabs, Arabias and Arabic before Late Antiquity", *Topoi*, 16/1, pp.277-332
- Magdalino Paul, Ed., 1994, *New Constantines: The Rhythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th–13th Centuries*, Aldershot, Variorum
- Maitland Frederic William, 1900, Introduction à sa traduction de Gierke, *Political theories of the Middle Age*, trad. française Jean de Pange, 1914
- Malkin Irad, 2005, (Ed.), *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Routledge, repr. of *Mediterranean Historical Review*, 18/2, Dec. 2003, Special Issue on Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity
- Mango Cyril, 1963, "Antique Statuary and the Byzantine Beholder", *Dumbarton Oaks Papers*, vol.17, pp.53–75
- Marrou Henri-Irénée, 1977, *Décadence romaine ou antiquité tardive? —IIIe/VIe siècle*
- Mathisen Ralph W., 1989, *Ecclesiastical Factionalism and Religious Controversy in Fifth-Century Gaul*, Washington DC, Catholic University of America Press
- Mattingly David J., 2006, *An imperial possession. Britain in the Roman Empire, 54 BC–AD 409*, Penguin History of Britain series
- Mayerson Philip, 1964, "The First Muslim Attacks on Southern Palestine (A.D. 633-634)", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, Vol. 95, pp.155-199 ; 1986, "The Saracens and the Limes", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, No. 262, May, pp.35-47 ; 1989, "Saracens and Romans: Micro-Macro Relationships", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, No. 274, (May), pp.71-79
- McCaskie Tom C., 2012, "As on a Darkling Plain: Practitioners, Publics, Propagandists, and Ancient Historiography", *Comparative Studies in Society and History*, 54/1, jan., pp.145-173
- McDonough Scott, 2011, "Were the Sasanians Barbarians? Roman Writers on the Empire of the Persians", In: Mathisen Ralph W., Ed., *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World— Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*
- Mihajlović Vladimir, Janković Mark, 2014, "Imperialism and identities — Foreword", In: Mihajlović et al., eds, *Edges of the "Roman world"*, Cambridge Scholars Publishing
- Millar Fergus, 1998, "Looking East from the Classical World: Colonialism, Culture, and Trade from Alexander the Great to Shapur I", *The International History Review*, 20/3, (Sep.), pp.507-531 ; 2000, "W. Ball. Rome in the East : The Transformation of an Empire", *Topoi*, 10/2, pp.485-492
- Millet Martin, 1990 *The Romanisation of Britain*
- Mitchell Stephen, 2001, "The A to Z of Graeco-Roman Syria — Maurice Sartre. D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique IVe siècle av. J.C. - IIIe siècle ap. J.C.", *Topoi*, 11/2, pp.825-834
- Momigliano Arnaldo, 1977, "18th-Century Prelude to Mr. G.", In: Ducrey Pierre, Ed., *Gibbon et Rome à la lumière de l'historiographie moderne*, Université de Lausanne
- Mommsen Theodore Ernst, 1942, "Petrarch's Conception of the 'Dark Ages' ", *Speculum*, vol. 17, N°2, pp.226–242
- Montaigne, *Voyage en Italie*

- Morabito Vittorio, 2000, "Van Binsbergen, Wim. Black Athena : Ten Years After", *Cahiers d'études africaines*, 158
- Moralee Jason, 2004, *"For Salvation's Sake": Provincial Loyalty, Personal Religion, and Epigraphic Production in the Roman and Late Antique Near East*, London and New York, Routledge
- Morison James Cotter, 1878, *Gibbon*
- Morris Ian, 2010, *Why the West Rules—For Now*
- Mourret Fernand, 1928-33, *Histoire générale de l'Église*, 9 vol.
- Naumann Katja, 2014, "(Re)Writing World Histories in Europe", In: Northrop Douglas, Ed., *A Companion to World History*, Chp. 32, Blackwell
- Nicolet Claude (Ed.), 1978, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, T.1 Les structures de l'Italie romaine, T.2 Genèse d'un empire
- Nippel Wilfried, 2016, "The French Revolution and Antiquity", In: Nippel, Ed., *Ancient and Modern Democracy: Two Concepts of Liberty?*, pp.148-190, Cambridge UP
- Noble Thomas F.X., 1995, "The Papacy in the eighth and ninth centuries", In: McKitterick, Ed., *The New Cambridge Medieval History*, Vol. II c. 700—c. 900, Ed. 2005
- Ong Walter, 1982, *Orality and Literacy: The Technologizing of the Word*, Routledge, trad. 2014, *Oralité et écriture - la technologie de la parole*
- Osborne Robin, Wallace-Hadrill Andrew, 2013, "Cities of the Ancient Mediterranean", In: Clark Peter, Ed., *The Oxford Handbook of Cities in World History*
- Parker Grant, 2008, *The Making of Roman India*, Cambridge UP
- Parker Harold Talbot, 1937, *The cult of antiquity and the French revolutionaries—A study in the development of the revolutionary spirit*
- Patlagean Evelyne, 1977, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, 4–7eme siècles*
- Pirenne Henri, 1937, *Mahomet et Charlemagne*
- Pohl Walter, 1998, "Conceptions of Ethnicity in Early Medieval Studies", In: Little Lester K., Rosenwein Barbara H., Eds, *Debating the Middle Ages: Issues and Readings*, pp.13-24, Blackwell Publishers ; 2005, "Aux origines d'une Europe ethnique. Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 60e année, N°1, pp.183-208
- Poucet Jacques, 2000, *Les rois de Rome. tradition et histoire*, Bruxelles
- Pouilly Louis-Jean Levesque de-, 1722, "Dissertation sur l'incertitude de l'Histoire des quatre premiers Siècles de Rome", *Mémoires AIBL*, T.6, 1729 ; 1724, "Nouveaux Essais de critique sur la fidélité de l'Histoire", *Mémoires de l'Académie*, Paris, 1729
- Quinet Edgar, 1841, "De la renaissance orientale", *Revue des Deux Mondes*, 4e série, T.28, pp.112-130
- Raskolnikoff Mouza, 1992, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières. La naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*, Publications de l'École française de Rome, N°163
- Reade Julian, 1996, "Evolution in Indian Ocean Studies", In: Reade, 1996, *The Indian Ocean in Antiquity*
- Reece Richard, 1990, "Romanization. A point of view", In: Blag, Millett, Eds, *The early Roman Empire in the West*, Oxford, pp.130–40
- Reinhart Koselleck, 1985, trad. 1990, *Le futur passé, Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'EHESS
- Retsö Jan, 1992, "The Road to Yarmuk: The Arabs and the Fall of the Roman Power in the Middle East", *Swedish Research Institute in Istanbul Transactions*, Vol. 4 ; 2006, "The Concept of Ethnicity, Nationality and the Study of Ancient History", *Topoi*, 14/1 ; 2009, "Arabs and Arabic in the Age of the Prophet", In: Neuwirth, Sinai, Marx, eds, *The Quran in Context Historical and Literary Investigations into the Qur'anic Milieu*
- Ross James Bruce, 1938, "A Study of Twelfth-Century Interest in the Antiquities of Rome", In: *Medieval and Hystographical Essays in honor of J. W. Thompson*, Chicago, pp.302 sq.

- Rostovtzeff Michael I., 1936, "The Hellenistic World and its Economic Development", *The American Historical Review*, 41/2 (Jan.), pp.231-252
- Rougé Jean, 1988, "La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité", In: Salles, 1988
- Rousseau, Jutta [Rousseau Philip, Jutta Raithel], (Eds), 2009, *A Companion to Late Antiquity*, Wiley-Blackwell
- Ruel Anne, 1991, "L'invention de la Méditerranée", *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°32, oct.-déc., La Méditerranée. Affrontements et dialogues, pp.7-14
- Sachsenmaier Dominic, 2007, "World History as Ecumenical History?", *JWH*, 18/4
- Salles Jean-Francois, Ed., 1988, *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*, Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, N°16 ; 1988, "La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique", In: *L'Arabie et ses mers bordières* ; 1991, "Du bon et du mauvais usage des Phéniciens", *Topoi*, vol. 1, pp.48-70 ; 1993, "The Periplus of the Erythraean Sea and the Arab-Persian Gulf", *Topoi*, 3/2, dossier : Inde, Arabie et Méditerranée orientale, pp.493-523
- Sallier Claude, 1724, "Discours sur la Certitude de l'Histoire des Quatre premiers siècles de Rome", *Mémoires AIBL*, T.8, Amsterdam, 1731
- Sanlaville Paul, 1988, "Des mers au milieu du désert : mer Rouge et Golfe arabo-persique", In: Salles, 1988
- Sartre Maurice, 2002, "Warwick Ball, Rome in the East. The Transformation of an Empire", *L'antiquité classique*, T.71, pp.514-516 ; 2006, "Conclusions", *Topoi*, 14/1
- Schiettecatte Jérémie, 2013, "À la veille de l'Islam: effondrement ou transformation du monde antique ?", In: Robin, Schiettecatte, Eds., *Les préludes de l'islam. Ruptures et continuités des civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'Islam*, pp.9-36
- Schwartz Jacques, 1960, "L'empire romain, l'Egypte et le commerce oriental", *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 15^e année, N°1, pp.18-44
- Seeley John Robert, 1883, *The Expansion of England*, London
- Segovia Carlos A., 2012, "J. Wansbrough and the Problem of Islamic Origins in Recent Scholarship", In: Segovia, Lourié, Eds, *The Coming of the Comforter: When, Where, and to Whom?*, Studies on the Rise of Islam and Various Other Topics in Memory of John Wansbrough, pp. xv-xxiv
- Sellers Mortimer, 2014, "The Roman Republic and the French and American Revolutions", In: Flower, Ed., *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, pp.401 sq
- Shepard Jonathan, 2006, "The Byzantine Commonwealth 1000–1550", In: Angold Michael, Ed., *Eastern Christianity*, Cambridge History of Christianity, vol. 5
- Sherwin-White Susan, Kuhrt Amelie, 1993, *From Samarkhand to Sardis — a new approach to the Seleucid Empire*, University of California Press
- Sitwell Nigel, 1984, *Outside the Empire— the world the Romans knew*, Paladin
- Sleidan Jean, 1550, *D'un nouveau chef qui au temps des empereurs s'esleva à Rome. Livre contenant comment et par quelz moyens s'est eslevée la papauté, la decadence d'icelle, ses merveilles pratiques, et en somme ce qu'on peut espérer de ce temps*, Genève
- Slofstra Jan, 2002, "Batavians and Romans on the Lower Rhine", *Archaeological Dialogues*, 9
- Spieser Jean-Michel, 2013, "De Rome à Constantinople et d'un empire à l'autre", *Opuscula historiae artium*, N°62, Supplementum, Masarykova univerzita, Filozofická fakulta, Brno, CZ
- Stek Tesse D., 2014, "Roman imperialism, globalization and Romanization in early Roman Italy. Research questions in archaeology and ancient history", *Archaeological Dialogues*, 21/1
- Stolper Matthew W, 1999, "Une 'vision dure' de l'histoire achéménide (note critique) [A propos de l'ouvrage de Pierre Briant. Histoire de l'empire perse]", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N° 5, pp.1109-1126
- Strootman Rolf, 2012, "A Western Empire in the East?: The Historiography of the Seleukid Empire and the Cultural Boundaries of Europe", discussion paper
- Terrenato Nicola, 2015, "The archetypal imperial city: the rise of Rome and the burdens of empire",

In: Yoffee Norman, Ed., *The Cambridge World History, Vol. III, Early Cities in Comparative Perspective, 4000 BCE-1200 CE*, Cambridge UP

- Tilliette Jean-Yves, 1995, "Tamquam lapides vivi. Sur les Elégies romaines d'Hildebert de Lavardin (ca. 1100)", In: *Alla Signorina. Mélanges offerts à Noëlle de La Blanchardière*, pp.359-380, Publications de l'École française de Rome, N°204
- Tran Nicolas, 2007, "Écrire l'histoire des économies antiques : la controverse entre 'primitivisme' et 'modernisme' et son dépassement", In: Brulé et al., *Économie et société en Grèce antique (478-88 av. J.C.)*, PU Rennes, p. 13-28
- Treadgold Warren, 1994, "Taking sources on their own terms and on ours: Peter Brown's Late Antiquity", *Antiquité Tardive*, N°2, pp.153-159
- Vallet Eric, 2009, *L'Arabie et le monde de l'Antiquité tardive (IIIe-VIe siècles)*, cours ENS
- Van Binsbergen Wim, Ed., 1997, "Black Athena ten Years after — towards a constructive re-assessment", *TALANTA*, special issue, Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society, vols. 28-29, 1996-97
- Van Dommelen Peter, 2014, "Fetishizing the Romans", *Archaeological Dialogues*, 21/1
- Van Oyen Astrid, 2015, "Deconstructing and reassembling the Romanization debate through the lens of postcolonial theory: from global to local and back?", *Terra Incognita*, vol. 6, pp.205-226
- Vanderspoel John, 2009, "From Empire to Kingdoms in the Late Antique West", In: Rousseau, Jutta
- Vasunia Phiroze, 2005, "Greater Rome and greater Britain", In: Goff et al, eds, *Classics and colonialism*, Duckworth, London, pp.38-64
- Versluys Miguel John, 2014, "Understanding objects in motion. An archaeological dialogue on Romanization", *Archaeological Dialogues* 21/1, pp.1-20, Cambridge UP
- Veyne Paul, 1975, "Y a-t-il eu un impérialisme romain ?", In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, T.87, N°2, pp.793-855 ; 1976, *Le Pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*
- Vial Claude, 1995, *Les Grecs d'Apamée à Actium — L'expansion orientale de Rome vue de l'Orient*, Nouvelle histoire de l'Antiquité, T.5
- Volney Constantin-François de-, 1791, *Les ruines, ou Méditation sur les Révolutions des Empires*, Paris ; 1795, *Leçons sur l'histoire*, éd. 1826
- Volpihac-Augé Catherine, 1998, "De marbre ou de papier ? L'histoire ancienne, du XVIIIe au XIXe siècle", *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, N°50, pp.105-120
- Von Sivers Peter, 2003, "The Islamic Origins Debate Goes Public", *History Compass*, 1/1
- Wallace-Hadrill Andrew, 1990, "Roman arches and Greek honours: the language of power at Rome", *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 36, pp.143-181
- Ward-Perkins Bryan, 2005, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford UP
- Warmington Eric Herbert, 1928, *The commerce between the Roman Empire and India*, 2nd Ed. revised and enlarged, 1974, First published by Cambridge UP
- Webster Jane, 1996, "Roman imperialism and the 'post imperial age' ", In: Webster, Cooper, eds, *Roman Imperialism: Post-Colonial Perspectives*, Chp. 1 ; 2001, "Creolizing the Roman Provinces", *American Journal of Archaeology*, 105/2, (Apr.), pp.209-225
- Wheeler Mortimer, 1954, *Rome beyond the Imperial Frontiers*, London, Dell And Sons, Ltd
- Whittaker Charles Richard, 1989, *Les frontières de l'Empire romain*, Besançon : Université de Franche-Comté, 1989. pp.5-211, Annales littéraires de l'Université de Besançon, N°390 ; 2004, *Rome and its Frontiers*, London, Routledge
- Whittow Mark, 1996, *The Making of Byzantium, 600-1025*, University of California Press ; 2009, "Early Medieval Byzantium and the End of the Ancient World", *Journal of Agrarian Change*, 9/1, Jan., pp.134-153 ; 2013, "How Much Trade was Local, Regional and Inter-Regional? A Comparative Perspective on the Late Antique Economy", *Late Antique Archaeology*, 10/1, pp.133-165
- Wiesehöfer Josef, 1994, *Das antike Persien. Von 550 v. Chr. bis 650 n. Chr.*, Artemis & Winkler, München, trad. 2001, *Ancient Persia, 550 BC to 650 AD* ; 2006, "From Achaemenid Imperial Order

to Sasasnian Diplomacy: War, Peace and Reconciliation in Pre-Islamic Iran", In: Kurt, Raaflaub (eds.), *War and Peace in Ancient World*

- Will Édouard, 1994, "Notes de lecture" [Les Séleucides, à propos de S. Sherwin-White et A. Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis. A new approach of the Seleucid Empire*, London 1993], *Topoi*, 4/2, pp.433-447
- Wong R. Bin, 2001, "Entre monde et nation : les régions braudéliennes en Asie", *Annales. Histoire, Sc. Sociales*, 56e année, N°1, Une histoire à l'échelle globale, pp.5-41
- Wood Gordon S., 1990, "Classical Republicanism and the American Revolution", *Chicago-Kent Law Review*, 66/1, April, Symposium on Classical Philosophy and the American Constitutional Order
- Wood Ian N., 2000, "The North-Western Provinces", In: Cameron, *CAH*, vol.14
- Woolf Greg, 1994, "Becoming Roman, Staying Greek: Culture, Identity And The Civilizing Process in The Roman East", *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, n° 40 ; 1995, "The Formation of Roman Provincial Cultures", In: Metzler et al., Eds, *Integration in the early Roman West. The role of culture and ideology*, Luxembourg ; 1998, *Becoming Roman — The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge UP ; 2002, "Generations of aristocracy", *Archaeological Dialogues*, 9/1, pp.2-15 ; 2003, "A Sea of Faith?", *Mediterranean Historical Review*, 18/2 ; 2008, "The Roman Cultural Revolution in Gaul", In: Keay, Terrenato, Eds, *Italy and the West — Comparative Issues In Romanization*, Oxbow Books ; 2014, "Romanization 2.0 and its alternatives", *Archaeological Dialogues*, 21/1
- Wrigley E.A., 1988, *Continuity, chance & change — the character of the industrial revolution in England*